

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE

ET

DE TENCIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE MESDAMES

DE LA FAYETTE

ET

DE TENCIN.

Nouvelle édition, revue, corrigée, précédée de notices historiques et littéraires, et augmentée de *la Comtesse de Tende*, par madame de La Fayette, de la *Correspondance* de madame de Tencin avec M. de Richelieu, de *la Comtesse de Savoie* et d'*Aménophis*, par madame de Fontaines, etc.

TOME DEUXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN JEUNE ET COMPAGNIE.

A PARIS,

Chez
COLNET, Libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire.
Fain jeune, et Compagnie, Imprimeur, Place du Panthéon.
Mongie, aîné, Libraire, Cour des Fontaines, n°. 1.
Debray, Libraire, rue St.-Honoré, barrière des Sergens.
Delaunai, Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois.

AN XII — 1804.



LA PRINCESSE
DE CLEVES.

PREMIÈRE PARTIE.

LA magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat, que dans les dernières années du règne de Henri second. Ce prince étoit galant, bien fait et amoureux : quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avoit plus de vingt ans, elle n'en étoit pas moins violente, et il n'en donnoit pas des témoignages moins éclatans.

Comme il réussissoit admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisoit une de ses plus grandes occupations : c'étoit tous les jours des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bague, ou de semblables divertissemens ; les couleurs et les chiffres de madame de Valentinois paroissoient partout, et elle paroissoit elle-même avec tous les ajustemens que pouvoit avoir mademoiselle de la Marck, sa petite-fille, qui étoit alors à marier.

La présence de la reine autorisoit la sienne. Cette princesse étoit belle, quoiqu'elle eût passé sa première jeunesse; elle aimoit la grandeur, la magnificence et les plaisirs. Le roi l'avoit épousée, lorsqu'il étoit encore duc d'Orléans, et qu'il avoit pour aîné le dauphin, qui mourut à Tournon, prince que sa naissance et ses grandes qualités destinoient à remplir dignement la place de François I.er, son père.

L'humeur ambitieuse de la reine lui faisoit trouver une grande douceur à régner : il sembloit qu'elle souffrît sans peine l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois, et elle n'en témoignoit aucune jalousie; mais elle avoit une si profonde dissimulation, qu'il étoit difficile de juger de ses sentimens; et la politique l'obligeoit d'approcher cette duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le roi. Ce prince aimoit le commerce des femmes, même de celles dont il n'étoit pas amoureux : il demeuroit tous les jours chez la reine à l'heure du cercle, où tout ce qu'il y avoit de plus beau et de mieux fait, de l'un et de l'autre sexe, ne manquoit pas de se trouver.

Jamais cour n'a eu tant de belles personnes, et d'hommes admirablement bien faits; et il sembloit que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau, dans les plus gran-

des princesses et dans les plus grands princes. Madame Élisabeth de France, qui fut depuis reine d'Espagne, commençoit à faire paroître un esprit surprenant, et cette incomparable beauté qui lui a été si funeste. Marie Stuart, reine d'Écosse, qui venoit d'épouser M. le dauphin, et qu'on appeloit la reine dauphine, étoit une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps: elle avoit été élevée à la cour de France; elle en avoit pris toute la politesse, et elle étoit née avec tant de dispositions pour toutes les belles choses, que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimoit, et s'y connoissoit mieux que personne. La reine, sa belle-mère, et madame, sœur du roi, aimoient aussi les vers, la comédie et la musique: le goût que le roi François I.er avoit eu pour la poésie et pour les lettres régnoit encore en France; et le roi, son fils, aimant tous les exercices du corps, tous les plaisirs étoient à la cour. Mais ce qui rendoit cette cour belle et majestueuse, étoit le nombre infini de princes et de grands seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux que je vais nommer étoient, en des manières différentes, l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Le roi de Navarre attiroit le respect de tout le monde par la grandeur de son rang, et par celle qui paroissoit en sa personne. Il excelloit dans la

guerre, et le duc de Guise lui donnoit une émulation qui l'avoit porté plusieurs fois à quitter sa place de général, pour aller combattre auprès de lui, comme un simple soldat, dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi que ce duc avoit donné des marques d'une valeur si admirable, et avoit eu de si heureux succès, qu'il n'y avoit point de grand capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur étoit soutenue de toutes les autres grandes qualités : il avoit un esprit vaste et profond, une âme noble et élevée, et une égale capacité pour la guerre et pour les affaires. Le cardinal de Lorraine, son frère, étoit né avec une ambition démesurée, avec un esprit vif et une éloquence admirable, et il avoit acquis une science profonde, dont il se servoit pour se rendre important, en défendant la religion catholique qui commençoit à être attaquée. Le chevalier de Guise, que l'on appela depuis le grand prieur, étoit un prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adresse, et d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le prince de Condé, dans un petit corps peu favorisé de la nature, avoit une âme grande et hautaine, et un esprit qui le rendoit aimable aux yeux mêmes des plus belles femmes. Le duc de Nevers, dont la vie étoit glorieuse par la guerre, et par les

grands emplois qu'il avoit eus, quoique dans un âge un peu avancé, faisoit les délices de la cour. Il avoit trois fils parfaitement bien faits : le second, qu'on appeloit le prince de Cleves, étoit digne de soutenir la gloire de son nom; il étoit brave et magnifique, et il avoit une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse. Le vidame de Chartres, descendu de cette ancienne maison de Vendôme, dont les princes du sang n'ont point dédaigné de porter le nom, étoit également distingué dans la guerre et dans la galanterie. Il étoit beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral : toutes ces bonnes qualités étoient vives et éclatantes; enfin, il étoit seul digne d'être comparé au duc de Nemours, si quelqu'un eût pu lui être comparable; mais ce prince étoit un chef-d'œuvre de la nature; ce qu'il avoit de moins admirable, étoit d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettoit au-dessus des autres, étoit une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage, et dans ses actions, que l'on n'a jamais vu qu'en lui seul : il avoit un enjouement qui plaisoit également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui étoit toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et, enfin,

un air dans toute sa personne qui faisoit qu'on ne pouvoit regarder que lui dans tous les lieux où il paroissoit. Il n'y avoit aucune dame, dans la cour, dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle; peu de celles à qui il s'étoit attaché, pouvoient se vanter de lui avoir résisté; et même plusieurs à qui il n'avoit point témoigné de passion, n'avoient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avoit tant de douceur et tant de disposition à la galanterie, qu'il ne pouvoit refuser quelques soins à celles qui tâchoient de lui plaire: ainsi il avoit plusieurs maîtresses; mais il étoit difficile de deviner celle qu'il aimoit véritablement. Il alloit souvent chez la reine dauphine: la beauté de cette princesse, sa douceur, le soin qu'elle avoit de plaire à tout le monde, et l'estime particulière qu'elle témoignoit à ce prince, avoient souvent donné lieu de croire qu'il levoit les yeux jusqu'à elle. MM. de Guise, dont elle étoit nièce, avoient beaucoup augmenté leur crédit et leur considération par son mariage; leur ambition les faisoit aspirer à s'égaler aux princes du sang, et à partager le pouvoir du connétable de Montmorency. Le roi se reposoit sur lui de la plus grande partie du gouvernement des affaires, et traitoit le duc de Guise et le maréchal de Saint-André comme ses favo-

ris ; mais ceux que la faveur ou les affaires approchoient de sa personne, ne s'y pouvoient maintenir qu'en se soumettant à la duchesse de Valentinois ; et, quoiqu'elle n'eût plus de jeunesse ni de beauté, elle le gouvernoit avec un empire si absolu, que l'on peut dire qu'elle étoit maîtresse de sa personne et de l'état.

Le roi avoit toujours aimé le connétable, et, sitôt qu'il avoit commencé à régner, il l'avoit rappelé de l'exil où le roi François I.er l'avoit envoyé. La cour étoit partagée entre MM. de Guise, et le connétable qui étoit soutenu par les princes du sang. L'un et l'autre parti avoit toujours songé à gagner la duchesse de Valentinois. Le duc d'Aumale, frère du duc de Guise, avoit épousé une de ses filles : le connétable aspiroit à la même alliance. Il ne se contentoit pas d'avoir marié son fils aîné avec madame Diane, fille du roi et d'une dame de Piémont qui se fit religieuse aussitôt qu'elle fut accouchée. Ce mariage avoit eu beaucoup d'obstacles, par les promesses que M. de Montmorency avoit faites à mademoiselle de Piennes, une des filles d'honneur de la reine ; et, bien que le roi les eût surmontés avec une patience et une bonté extrêmes, ce connétable ne se trouvoit pas encore assez appuyé, s'il ne s'assuroit de madame de Valenti-

nois, et s'il ne la séparoit de MM. de Guise, dont la grandeur commençoit à donner de l'inquiétude à cette duchesse. Elle avoit retardé, autant qu'elle avoit pu, le mariage du dauphin avec la reine d'Écosse : la beauté et l'esprit capable et avancé de cette jeune reine, et l'élévation que ce mariage donnoit à MM. de Guise, lui étoient insupportables. Elle haïssoit particulièrement le cardinal de Lorraine; il lui avoit parlé avec aigreur, et même avec mépris. Elle voyoit qu'il formoit des liaisons avec la reine; de sorte que le connétable la trouva disposée à s'unir avec lui, et à entrer dans son alliance, par le mariage de mademoiselle de la Mark, sa petite-fille, avec M. d'Anville, son second fils, qui succéda depuis à sa charge sous le règne de Charles IX. Le connétable ne crut pas trouver d'obstacles dans l'esprit de M. d'Anville pour un mariage, comme il en avoit trouvé dans l'esprit de M. de Montmorency; mais, quoique les raisons lui en fussent cachées, les difficultés n'en furent guère moindres. M. d'Anville étoit éperdument amoureux de la reine dauphine; et, quelque peu d'espérance qu'il eût dans cette passion, il ne pouvoit se résoudre à prendre un engagement qui partageoit ses soins. Le maréchal de Saint-André étoit le seul dans la cour qui n'eût point pris

de parti : il étoit un des favoris, et sa faveur ne tenoit qu'à sa personne : le roi l'avoit aimé dès le temps qu'il étoit dauphin ; et, depuis, il l'avoit fait maréchal de France, dans un âge où l'on n'est pas encore accoutumé à prétendre aux moindres dignités. Sa faveur lui donnoit un éclat qu'il soutenoit par son mérite et par l'agrément de sa personne, par une grande délicatesse pour sa table et pour ses meubles, et par la plus grande magnificence qu'on eût jamais vue en un particulier. La libéralité du roi fournissoit à cette dépense : ce prince alloit jusqu'à la prodigalité pour ceux qu'il aimoit ; il n'avoit pas toutes les grandes qualités ; mais il en avoit plusieurs, et sur-tout celle d'aimer la guerre, et de l'entendre ; aussi avoit-il eu d'heureux succès ; et, si on en excepte la bataille de Saint-Quentin, son règne n'avoit été qu'une suite de victoires. Il avoit gagné, en personne, la bataille de Renti : le Piémont avoit été conquis ; les Anglois avoient été chassés de France, et l'empereur Charles-Quint avoit vu finir sa bonne fortune devant la ville de Metz, qu'il avoit assiégée inutilement avec toutes les forces de l'Empire et de l'Espagne. Néanmoins, comme le malheur de Saint-Quentin avoit diminué l'espérance de nos conquêtes, et que depuis, la fortune avoit semblé se partager entre les deux

rois, ils se trouvèrent insensiblement disposés à la paix.

La duchesse douairière de Lorraine avoit commencé à en faire des propositions, dans le temps du mariage de M. le dauphin ; il y avoit toujours eu depuis quelque négociation secrète. Enfin, Cercamp, dans le pays d'Artois, fut choisi pour le lieu où l'on devoit s'assembler. Le cardinal de Lorraine, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André s'y trouvèrent pour le roi : le duc d'Albe et le prince d'Orange, pour Philippe II ; et le duc et la duchesse de Lorraine furent les médiateurs. Les principaux articles étoient le mariage de madame Élisabeth de France avec dom Carlos, infant d'Espagne, et celui de madame, sœur du roi, avec M. de Savoie.

Le roi demeura cependant sur la frontière, et il y reçut la nouvelle de la mort de Marie, reine d'Angleterre. Il envoya le comte de Randan à Élisabeth, pour la complimenter sur son avénement à la couronne ; elle le reçut avec joie ; ses droits étoient si mal établis, qu'il lui étoit avantageux de se voir reconnue par le roi. Ce comte la trouva instruite des intérêts de la cour de France, et du mérite de ceux qui la composoient ; mais sur-tout il la trouva si remplie de la réputation

du duc de Nemours, elle lui parla tant de fois de ce prince, et avec tant d'empressement, que, quand M. de Randan fut revenu, et qu'il rendit compte au roi de son voyage, il lui dit qu'il n'y avoit rien que M. de Nemours ne pût prétendre auprès de cette princesse, et qu'il ne doutoit point qu'elle ne fût capable de l'épouser. Le roi en parla à ce prince dès le soir même, il lui fit conter par M. de Randan toutes ses conversations avec Élisabeth, et lui conseilla de tenter cette grande fortune. M. de Nemours crut d'abord que le roi ne lui parloit pas sérieusement; mais, comme il vit le contraire : Au moins, sire, lui dit-il, si je m'embarque dans une entreprise chimérique, par le conseil et pour le service de votre majesté, je la supplie de me garder le secret, jusqu'à ce que le succès me justifie envers le public, et de vouloir bien ne pas me faire paroître rempli d'une assez grande vanité, pour prétendre qu'une reine qui ne m'a jamais vu, me veuille épouser par amour. Le roi lui promit de ne parler qu'au connétable de ce dessein, et il jugea même le secret nécessaire pour le succès. M. de Randan conseilloit à M. de Nemours d'aller en Angleterre sur le simple prétexte de voyager; mais ce prince ne put s'y résoudre. Il envoya Lignerolle, qui étoit un jeune homme d'esprit, son

favori, pour sonder les sentimens de la reine, et pour tâcher de commencer quelque liaison. En attendant l'événement de ce voyage, il alla voir le duc de Savoie, qui étoit alors à Bruxelles avec le roi d'Espagne. La mort de Marie d'Angleterre apporta de grands obstacles à la paix; l'assemblée se rompit à la fin de novembre, et le roi revint à Paris.

Il parut alors à la cour une beauté qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'étoit une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on étoit si accoutumé à voir de belles personnes. Elle étoit de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père étoit mort jeune, et l'avoit laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étoient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avoit passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avoit donné ses soins à l'éducation de sa fille; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes, pour les en éloigner.

Madame de Chartres avoit une opinion opposée; elle faisoit souvent à sa fille des peintures de l'amour; elle lui montroit ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenoit de dangereux; elle lui contoit le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagemens; et elle lui faisoit voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivoit la vie d'une femme honnête, et combien la vertu donnoit d'éclat et d'élévation à une personne qui avoit de la beauté et de la naissance; mais elle lui faisoit voir aussi qu'elle ne pouvoit conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière étoit alors un des grands partis qu'il y eût en France, et, quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avoit déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui étoit extrêmement glorieuse, ne trouvoit presque rien qui fût digne de sa fille : la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle : il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La

blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnoient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle; tous ses traits étoient réguliers, et son visage et sa personne étoient pleins de grâces et de charmes.

Le lendemain qu'elle fut arrivée, elle alla pour assortir des pierreries chez un Italien qui en trafiquoit par tout le monde. Cet homme étoit venu de Florence avec la reine, et s'étoit tellement enrichi dans son trafic, que sa maison paroissoit plutôt celle d'un grand seigneur que d'un marchand. Comme elle y étoit, le prince de Cleves y arriva. Il fut tellement surpris de sa beauté, qu'il ne put cacher sa surprise; et mademoiselle de Chartres ne put s'empêcher de rougir, en voyant l'étonnement qu'elle lui avoit donné: elle se remit néanmoins, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce prince, que celle que la civilité lui devoit donner pour un homme tel qu'il paroissoit. M. de Cleves la regardoit avec admiration, et il ne pouvoit comprendre qui étoit cette belle personne qu'il ne connoissoit point. Il voyoit bien par son air, et par tout ce qui étoit à sa suite, qu'elle devoit être de grande qualité. Sa jeunesse lui faisoit croire que c'étoit une fille; mais, ne lui voyant point de mère, et l'Italien, qui ne la connoissoit point, l'appelant

madame, il ne savoit que penser, et il la regardoit toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassoient, contre l'ordinaire des jeunes personnes, qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté : il lui parut même qu'il étoit cause qu'elle avoit de l'impatience de s'en aller, et, en effet, elle sortit assez promptement. M. de Cleves se consola de la perdre de vue, dans l'espérance de savoir qui elle étoit; mais il fut bien surpris quand il sut qu'on ne la connoissoit point : il demeura si touché de sa beauté, et de l'air modeste qu'il avoit remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçut pour elle, dès ce moment, une passion et une estime extraordinaires : il alla le soir chez madame, sœur du roi.

Cette princesse étoit dans une grande considération, par le crédit qu'elle avoit sur le roi, son frère, et ce crédit étoit si grand, que le roi, en faisant la paix, consentoit à rendre le Piémont, pour lui faire épouser le duc de Savoie. Quoiqu'elle eût désiré toute sa vie de se marier, elle n'avoit jamais voulu épouser qu'un souverain, et elle avoit refusé, pour cette raison, le roi de Navarre, lorsqu'il étoit duc de Vendôme, et avoit toujours souhaité M. de Savoie; elle avoit conservé de l'inclination pour lui depuis qu'elle

l'avoit vu à Nice, à l'entrevue du roi François I.er et du pape Paul III. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, et un grand discernement pour les belles choses, elle attiroit tous les honnêtes gens, et il y avoit de certaines heures où toute la cour étoit chez elle.

M. de Cleves y vint à son ordinaire; il étoit si rempli de l'esprit et de la beauté de mademoiselle de Chartres, qu'il ne pouvoit parler d'autre chose. Il conta tout haut son aventure, et ne pouvoit se lasser de donner des louanges à cette personne qu'il avoit vue, et qu'il ne connoissoit point. Madame lui dit qu'il n'y avoit point de personne comme celle qu'il dépeignoit, et que, s'il y en avoit quelqu'une, elle seroit connue de tout le monde. Madame de Dampierre, qui étoit sa dame d'honneur, et amie de madame de Chartres, entendant cette conversation, s'approcha de cette princesse, et lui dit tout bas que c'étoit sans doute mademoiselle de Chartres que M. de Cleves avoit vue. Madame se retourna vers lui, et lui dit que, s'il vouloit revenir chez elle le lendemain, elle lui feroit voir cette beauté dont il étoit si touché. Mademoiselle de Chartres parut en effet le jour suivant; elle fut reçue des reines avec tous les agrémens qu'on peut s'imaginer, et avec une telle admiration de

tout le monde, qu'elle n'entendoit autour d'elle que des louanges. Elle les recevoit avec une modestie si noble, qu'il ne sembloit pas qu'elle les entendît, ou du moins qu'elle en fût touchée. Elle alla ensuite chez madame, sœur du roi. Cette princesse, après avoir loué sa beauté, lui conta l'étonnement qu'elle avoit donné à M. de Cleves. Ce prince entra un moment après : Venez, lui dit-elle, voyez si je ne vous tiens pas ma parole; et si, en vous montrant mademoiselle de Chartres, je ne vous fais pas voir cette beauté que vous cherchiez : remerciez-moi au moins de lui avoir appris l'admiration que vous aviez déjà pour elle.

M. de Cleves sentit de la joie de voir que cette personne qu'il avoit trouvée si aimable, étoit d'une qualité proportionnée à sa beauté : il s'approcha d'elle, et il la supplia de se souvenir qu'il avoit été le premier à l'admirer, et que, sans la connoître, il avoit eu pour elle tous les sentimens de respect et d'estime qui lui étoient dûs.

Le chevalier de Guise et lui, qui étoient amis, sortirent ensemble de chez madame. Ils louèrent d'abord mademoiselle de Chartres sans se contraindre. Ils trouvèrent enfin qu'ils la louoient trop, et ils cessèrent l'un et l'autre de dire ce qu'ils en pensoient; mais ils furent contraints d'en par-

ler les jours suivans, partout où ils se rencontrèrent. Cette nouvelle beauté fut long-temps le sujet de toutes les conversations. La reine lui donna de grandes louanges, et eut pour elle une considération extraordinaire; la reine dauphine en fit une de ses favorites, et pria madame de Chartres de la mener souvent chez elle. Mesdames, filles du roi, l'envoyèrent chercher pour être de tous leurs divertissemens. Enfin, elle étoit aimée et admirée de toute la cour, excepté de madame de Valentinois. Ce n'est pas que cette beauté lui donnât de l'ombrage; une trop longue expérience lui avoit appris qu'elle n'avoit rien à craindre auprès du roi; mais elle avoit tant de haine pour le vidame de Chartres, qu'elle avoit souhaité d'attacher à elle par le mariage d'une de ses filles, et qui s'étoit attaché à la reine, qu'elle ne pouvoit regarder favorablement une personne qui portoit son nom, et pour qui il faisoit paroître une grande amitié.

Le prince de Cleves devint passionnément amoureux de mademoiselle de Chartres, et souhaitoit ardemment de l'épouser; mais il craignoit que l'orgueil de madame de Chartres ne fût blessé de donner sa fille à un homme qui n'étoit pas l'aîné de sa maison. Cependant, cette maison étoit si grande, et le comte d'Eu, qui en étoit l'aî-

né, venoit d'épouser une personne si proche de la maison royale, que c'étoit plutôt la timidité que donne l'amour, que de véritables raisons qui causoient les craintes de M. de Cleves. Il avoit un grand nombre de rivaux : le chevalier de Guise lui paroissoit le plus redoutable par sa naissance, par son mérite, et par l'éclat que la faveur donnoit à sa maison. Ce prince étoit devenu amoureux de mademoiselle de Chartres le premier jour qu'il l'avoit vue : il s'étoit aperçu de la passion de M. de Cleves, comme M. de Cleves s'étoit aperçu de la sienne. Quoiqu'ils fussent amis, l'éloignement que donnent les mêmes prétentions, ne leur avoit pas permis de s'expliquer ensemble; et leur amitié s'étoit refroidie, sans qu'ils eussent eu la force de s'éclaircir. L'aventure qui étoit arrivée à M. de Cleves, d'avoir vu le premier mademoiselle de Chartres, lui paroissoit un heureux présage, et sembloit lui donner quelqu'avantage sur ses rivaux ; mais il prévoyoit de grands obstacles par le duc de Nevers, son père. Ce duc avoit d'étroites liaisons avec la duchesse de Valentinois : elle étoit ennemie du vidame, et cette raison étoit suffisante pour empêcher le duc de Nevers de consentir que son fils pensât à sa nièce.

Madame de Chartres, qui avoit eu tant d'ap-

plication pour inspirer la vertu à sa fille, ne discontinua pas de prendre les mêmes soins dans un lieu où ils étoient si nécessaires, et où il y avoit tant d'exemples si dangereux. L'ambition et la galanterie étoient l'âme de cette cour, et occupoient également les hommes et les femmes. Il y avoit tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avoient tant de part, que l'amour étoit toujours mêlé aux affaires, et les affaires à l'amour. Personne n'étoit tranquille, ni indifférent; on songeoit à s'élever, à plaire, à servir, ou à nuire; on ne connoissoit ni l'ennui, ni l'oisiveté, et on étoit toujours occupé des plaisirs ou des intrigues. Les dames avoient des attachemens particuliers pour la reine, pour la reine dauphine, pour la reine de Navarre, pour madame, sœur du roi, ou pour la duchesse de Valentinois. Les inclinations, les raisons de bienséance, ou le rapport d'humeur faisoient ces différens attachemens. Celles qui avoient passé la première jeunesse, et qui faisoient profession d'une vertu plus austère, étoient attachées à la reine. Celles qui étoient plus jeunes, et qui cherchoient la joie et la galanterie, faisoient leur cour à la reine dauphine. La reine de Navarre avoit ses favorites; elle étoit jeune, et elle avoit du pouvoir sur le roi son mari: il étoit joint au con-

nétable, et avoit par là beaucoup de crédit. Madame, sœur du roi, conservoit encore de la beauté, et attiroit plusieurs dames auprès d'elle. La duchesse de Valentinois avoit toutes celles qu'elle daignoit regarder; mais peu de femmes lui étoient agréables; et, excepté quelques-unes, qui avoient sa familiarité et sa confiance, et dont l'humeur avoit du rapport avec la sienne, elle n'en recevoit chez elle que les jours où elle prenoit plaisir à avoir une cour comme celle de la reine.

Toutes ces différentes cabales avoient de l'émulation et de l'envie les unes contre les autres: les dames qui les composoient avoient aussi de la jalousie entr'elles, ou pour la faveur, ou pour les amans; les intérêts de grandeur et d'élévation se trouvoient souvent joints à ces autres intérêts moins importans, mais qui n'étoient pas moins sensibles. Ainsi il y avoit une sorte d'agitation sans désordre dans cette cour, qui la rendoit très-agréable, mais aussi très-dangereuse pour une jeune personne. Madame de Chartres voyoit ce péril, et ne songeoit qu'aux moyens d'en garantir sa fille. Elle la pria, non pas comme sa mère, mais comme son amie, de lui faire confidence de toutes les galanteries qu'on lui diroit, et elle lui promit de lui aider à se conduire

dans des choses où l'on étoit souvent embarrassé quand on étoit jeune.

Le chevalier de Guise fit tellement paroître les sentimens et les desseins qu'il avoit pour mademoiselle de Chartres, qu'ils ne furent ignorés de personne. Il ne voyoit néanmoins que de l'impossibilité dans ce qu'il désiroit : il savoit bien qu'il n'étoit point un parti qui convînt à mademoiselle de Chartres, par le peu de biens qu'il avoit pour soutenir son rang ; et il savoit bien aussi que ses frères n'approuveroient pas qu'il se mariât, par la crainte de l'abaissement que les mariages des cadets apportent d'ordinaire dans les grandes maisons. Le cardinal de Lorraine lui fit bientôt voir qu'il ne se trompoit pas ; il condamna l'attachement qu'il témoignoit pour mademoiselle de Chartres, avec une chaleur extraordinaire ; mais il ne lui en dit pas les véritables raisons. Ce cardinal avoit une haîne pour le vidame, qui étoit secrète alors, et qui éclata depuis. Il eût plutôt consenti à voir son frère entrer dans toute autre alliance que dans celle de ce vidame ; et il déclara si publiquement combien il en étoit éloigné, que madame de Chartres en fut sensiblement offensée. Elle prit de grands soins de faire voir que le cardinal de Lorraine n'avoit rien à craindre, et qu'elle ne son-

geoit pas à ce mariage. Le vidame prit la même conduite, et sentit encore plus que madame de Chartres celle du cardinal de Lorraine, parce qu'il en savoit mieux la cause.

Le prince de Cleves n'avoit pas donné des marques moins publiques de sa passion, qu'avoit fait le chevalier de Guise. Le duc de Nevers apprit cet attachement avec chagrin; il crut néanmoins qu'il n'avoit qu'à parler à son fils, pour le faire changer de conduite; mais il fut bien surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser mademoiselle de Chartres. Il blâma ce dessein; il s'emporta, et cacha si peu son emportement, que le sujet s'en répandit bientôt à la cour, et alla jusqu'à madame de Chartres. Elle n'avoit pas mis en doute que M. de Nevers ne regardât le mariage de sa fille comme un avantage pour son fils; elle fut bien étonnée que la maison de Cleves et celle de Guise craignissent son alliance, au lieu de la souhaiter. Le dépit qu'elle eut lui fit penser à trouver un parti pour sa fille, qui la mît au-dessus de ceux qui se croyoient au-dessus d'elle. Après avoir tout examiné, elle s'arrêta au prince dauphin, fils du duc de Montpensier. Il étoit alors à marier, et c'étoit ce qu'il y avoit de plus grand à la cour. Comme madame de Chartres avoit beaucoup

d'esprit, qu'elle étoit aidée du vidame qui étoit dans une grande considération, et qu'en effet sa fille étoit un parti considérable, elle agit avec tant d'adresse et tant de succès, que M. de Montpensier parut souhaiter ce mariage, et il sembloit qu'il ne s'y pouvoit trouver de difficultés.

Le vidame, qui savoit l'attachement de M. d'Anville pour la reine dauphine, crut néanmoins qu'il falloit employer le pouvoir que cette princesse avoit sur lui, pour l'engager à servir mademoiselle de Chartres auprès du roi et auprès du prince de Montpensier dont il étoit ami intime. Il en parla à cette reine, et elle entra avec joie dans une affaire où il s'agissoit de l'élévation d'une personne qu'elle aimoit beaucoup; elle le témoigna au vidame, et l'assura que, quoiqu'elle sût bien qu'elle feroit une chose désagréable au cardinal de Lorraine, son oncle, elle passeroit avec joie par-dessus cette considération, parce qu'elle avoit sujet de se plaindre de lui, et qu'il prenoit tous les jours les intérêts de la reine contre les siens propres.

Les personnes galantes sont toujours bien aises qu'un prétexte leur donne lieu de parler à ceux qui les aiment. Sitôt que le vidame eut quitté madame la dauphine, elle ordonna à Châtelart, qui étoit favori de M. d'Anville, et qui savoit la

passion qu'il avoit pour elle, de lui aller dire, de sa part, de se trouver le soir chez la reine. Châtelart reçut cette commission avec beaucoup de joie et de respect. Ce gentilhomme étoit d'une bonne maison de Dauphiné; mais son mérite et son esprit le mettoient au-dessus de sa naissance. Il étoit reçu et bien traité de tout ce qu'il y avoit de grands seigneurs à la cour, et la faveur de la maison de Montmorency l'avoit particulièrement attaché à M. d'Anville : il étoit bien fait de sa personne, adroit à toutes sortes d'exercices, il chantoit agréablement, il faisoit des vers, et avoit un esprit galant et passionné qui plut si fort à M. d'Anville, qu'il le fit confident de l'amour qu'il avoit pour la reine dauphine. Cette confidence l'approchoit de cette princesse, et ce fut en la voyant souvent qu'il prit le commencement de cette malheureuse passion qui lui ôta la raison, et qui lui coûta enfin la vie.

M. d'Anville ne manqua pas d'être le soir chez la reine; il se trouva heureux que madame la dauphine l'eût choisi pour travailler à une chose qu'elle désiroit, et il lui promit d'obéir exactement à ses ordres; mais madame de Valentinois, ayant été avertie du dessein de ce mariage, l'avoit traversé avec tant de soin, et avoit tellement prévenu le roi, que, lorsque M. d'Anville lui en

parla, il lui fit paroître qu'il ne l'approuvoit pas, et lui ordonna même de le dire au prince de Montpensier. L'on peut juger ce que sentit madame de Chartres par la rupture d'une chose qu'elle avoit tant désirée, dont le mauvais succès donnoit un si grand avantage à ses ennemis, et faisoit un si grand tort à sa fille.

La reine dauphine témoigna à mademoiselle de Chartres, avec beaucoup d'amitié, le déplaisir qu'elle avoit de lui avoir été inutile : Vous voyez, lui dit-elle, que j'ai un médiocre pouvoir; je suis si haïe de la reine et de la duchesse de Valentinois, qu'il est difficile que, par elles, ou par ceux qui sont dans leur dépendance, elles ne traversent toujours toutes les choses que je désire : cependant, ajouta-t-elle, je n'ai jamais pensé qu'à leur plaire; aussi elles ne me haïssent qu'à cause de la reine ma mère, qui leur a donné autrefois de l'inquiétude et de la jalousie. Le roi en avoit été amoureux avant qu'il le fût de madame de Valentinois; et, dans les premières années de son mariage, qu'il n'avoit point encore d'enfans, quoiqu'il aimât cette duchesse, il parut quasi résolu de se démarier pour épouser la reine ma mère. Madame de Valentinois, qui craignoit une femme qu'il avoit déjà aimée, et dont la beauté et l'esprit pouvoient diminuer sa

faveur, s'unit au connétable, qui ne souhaitoit pas aussi que le roi épousât une sœur de MM. de Guise : ils mirent le feu roi dans leurs sentimens, et, quoiqu'il haït mortellement la duchesse de Valentinois, comme il aimoit la reine, il travailla avec eux pour empêcher le roi de se démarier; mais, pour lui ôter absolument la pensée d'épouser la reine ma mère, ils firent son mariage avec le roi d'Écosse, qui étoit veuf de madame Magdeleine, sœur du roi, et ils le firent parce qu'il étoit plus prêt à conclure, et manquèrent aux engagemens qu'on avoit avec le roi d'Angleterre, qui la souhaitoit ardemment. Il s'en fallut peu même que ce manquement ne fît une rupture entre les deux rois. Henri VIII ne pouvoit se consoler de n'avoir pas épousé la reine ma mère; et, quelqu'autre princesse françoise qu'on lui proposât, il disoit toujours qu'elle ne remplaceroit jamais celle qu'on lui avoit ôtée. Il est vrai aussi que la reine ma mère étoit une parfaite beauté, et que c'est une chose remarquable, que, veuve d'un duc de Longueville, trois rois aient souhaité de l'épouser : son malheur l'a donnée au moindre, et l'a mise dans un royaume où elle ne trouve que des peines. On dit que je lui ressemble : je crains de lui ressembler aussi par sa malheureuse destinée, et, quelque bonheur qui semble se pré-

parer pour moi, je ne saurois croire que j'en jouisse.

Mademoiselle de Chartres dit à la reine que ces tristes pressentimens étoient si mal fondés, qu'elle ne les conserveroit pas long-temps, et qu'elle ne devoit point douter que son bonheur ne répondît aux apparences.

Personne n'osoit plus penser à mademoiselle de Chartres, par la crainte de déplaire au roi, ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avoit espéré un prince du sang. M. de Cleves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du duc de Nevers, son père, qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination, et, sitôt que le temps de la bienséance du deuil fut passé, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser mademoiselle de Chartres. Il se trouvoit heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui s'étoit passé avoit éloigné les autres partis, et où il étoit quasi assuré qu'on ne la lui refuseroit pas. Ce qui troubloit sa joie, étoit la crainte de ne lui être pas agréable, et il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé.

Le chevalier de Guise lui avoit donné quelque sorte de jalousie; mais, comme elle étoit plutôt fondée sur le mérite de ce prince que sur au-

cune des actions de mademoiselle de Chartres, il songea seulement à tâcher de découvrir s'il étoit assez heureux pour qu'elle approuvât la pensée qu'il avoit pour elle : il ne la voyoit que chez les reines, ou aux assemblées ; il étoit difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva pourtant les moyens, et il lui parla de son dessein et de sa passion avec tout le respect imaginable; il la pressa de lui faire connoître quels étoient les sentimens qu'elle avoit pour lui, et il lui dit que ceux qu'il avoit pour elle, étoient d'une nature qui le rendroient éternellement malheureux, si elle n'obéissoit que par devoir aux volontés de madame sa mère.

Comme mademoiselle de Chartres avoit le cœur très-noble et très-bien fait, elle fut véritablement touchée de reconnoissance du procédé du prince de Cleves. Cette reconnoissance donna à ses réponses et à ses paroles un certain air de douceur qui suffisoit pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux que l'étoit ce prince : de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitoit.

Elle rendit compte à sa mère de cette conversation, et madame de Chartres lui dit qu'il y avoit tant de grandeur et de bonnes qualités dans M. de Cleves, et qu'il faisoit paroître tant de sa-

gesse pour son âge, que, si elle sentoit son inclination portée à l'épouser, elle y consentiroit avec joie. Mademoiselle de Chartres répondit, qu'elle lui remarquoit les mêmes bonnes qualités; qu'elle l'épouseroit même avec moins de répugnance qu'un autre; mais qu'elle n'avoit aucune inclination particulière pour sa personne.

Dès le lendemain, ce prince fit parler à madame de Chartres; elle reçut la proposition qu'on lui faisoit, et elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer, en lui donnant le prince de Cleves. Les articles furent conclus; on parla au roi, et ce mariage fut su de tout le monde.

M. de Cleves se trouvoit heureux, sans être néanmoins entièrement content. Il voyoit avec beaucoup de peine que les sentimens de mademoiselle de Chartres ne passoient pas ceux de l'estime et de la reconnoissance, et il ne pouvoit se flatter qu'elle en cachât de plus obligeans, puisque l'état où ils étoient lui permettoit de les faire paroître sans choquer son extrême modestie. Il ne se passoit guère de jours qu'il ne lui en fît ses plaintes. Est-il possible, lui disoit-il, que je puisse n'être pas heureux en vous épousant? Cependant il est vrai que je ne le suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne

peut me satisfaire ; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude, ni chagrin ; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion, que vous le seriez d'un attachement qui ne seroit fondé que sur les avantages de votre fortune, et non pas sur les charmes de votre personne. Il y a de l'injustice à vous plaindre, lui répondit-elle ; je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au delà de ce que je fais, et il me semble que la bienséance ne permet pas que j'en fasse davantage. Il est vrai, lui répliqua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont je serois content, s'il y avoit quelque chose au delà ; mais, au lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle seule qui vous fait faire ce que vous faites. Je ne touche ni votre inclination, ni votre cœur, et ma présence ne vous donne ni plaisir, ni trouble. Vous ne sauriez douter, reprit-elle, que je n'aie de la joie de vous voir, et je rougis si souvent en vous voyant, que vous ne sauriez douter aussi que votre vue ne me donne du trouble. Je ne me trompe pas à votre rougeur, répondit-il ; c'est un sentiment de modestie, et non pas un mouvement de votre cœur, et je n'en tire que l'avantage que j'en dois tirer.

Mademoiselle de Chartres ne savoit que répondre, et ces distinctions étoient au-dessus de

ses connoissances. M. de Cleves ne voyoit que trop combien elle étoit éloignée d'avoir pour lui des sentimens qui le pouvoient satisfaire, puisqu'il lui paroissoit même qu'elle ne les entendoit pas.

Le chevalier de Guise revint d'un voyage peu de jours avant les noces. Il avoit vu tant d'obstacles insurmontables au dessein qu'il avoit eu d'épouser mademoiselle de Chartres, qu'il n'avoit pu se flatter d'y réussir; et néanmoins il fut sensiblement affligé de la voir devenir la femme d'un autre : cette douleur n'éteignit point sa passion, et il ne demeura pas moins amoureux. Mademoiselle de Chartres n'avoit pas ignoré les sentimens que ce prince avoit eus pour elle. Il lui fit connoître, à son retour, qu'elle étoit la cause de l'extrême tristesse qui paroissoit sur son visage; et il avoit tant de mérite et tant d'agrémens, qu'il étoit difficile de le rendre malheureux sans en avoir quelque pitié. Aussi ne se pouvoit-elle défendre d'en avoir; mais cette pitié ne la conduisoit pas à d'autres sentimens : elle contoit à sa mère la peine que lui donnoit l'affection de ce prince.

Madame de Chartres admiroit la sincérité de sa fille, et elle l'admiroit avec raison; car jamais personne n'en a eu une si grande et si naturelle;

mais elle n'admiroit pas moins que son cœur ne fût point touché, et d'autant plus, qu'elle voyoit bien que le prince de Cleves ne l'avoit point touchée, non plus que les autres. Cela fut cause qu'elle prit de grands soins de l'attacher à son mari, et de lui faire comprendre ce qu'elle devoit à l'inclination qu'il avoit eue pour elle, avant que de la connoître, et à la passion qu'il lui avoit témoignée, en la préférant à tous les autres partis, dans un temps où personne n'osoit plus penser à elle.

Ce mariage s'acheva : la cérémonie s'en fit au Louvre ; et le soir le roi et les reines vinrent souper chez madame de Chartres, avec toute la cour, où ils furent reçus avec une magnificence admirable. Le chevalier de Guise n'osa se distinguer des autres, et ne pas assister à cette cérémonie ; mais il y fut si peu maître de sa tristesse, qu'il étoit aisé de la remarquer.

M. de Cleves ne trouva pas que mademoiselle de Chartres eût changé de sentimens, en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands priviléges ; mais elle ne lui donna pas une autre place dans le cœur de sa femme. Cela fit aussi que, pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant, parce qu'il avoit toujours quelque chose à souhaiter au delà de sa

possession, et, quoiqu'elle vécut parfaitement bien avec lui, il n'étoit pas entièrement heureux. Il conservoit pour elle une passion violente et inquiète qui troubloit sa joie : la jalousie n'avoit point de part à ce trouble; jamais mari n'a été si loin d'en prendre, et jamais femme n'a été si loin d'en donner. Elle étoit néanmoins exposée au milieu de la cour; elle alloit tous les jours chez les reines et chez madame. Tout ce qu'il y avoit d'hommes jeunes et galans la voyoient chez elle et chez le duc de Nevers, son beau-frère, dont la maison étoit ouverte à tout le monde; mais elle avoit un air qui inspiroit un si grand respect, et qui paroissoit si éloigné de la galanterie, que le maréchal de Saint-André, quoiqu'audacieux et soutenu de la faveur du roi, étoit touché de sa beauté, sans oser le lui faire connoître que par des soins et des devoirs. Plusieurs autres étoient dans le même état; et madame de Chartres joignoit à la sagesse de sa fille une conduite si exacte pour toutes les bienséances, qu'elle achevoit de la faire paroître une personne où l'on ne pouvoit atteindre.

La duchesse de Lorraine, en travaillant à la paix, avoit aussi travaillé pour le mariage du duc de Lorraine, son fils; il avoit été conclu avec madame Claude de France, seconde fille du roi. Les

noces en furent résolues pour le mois de février.

Cependant le duc de Nemours étoit demeuré à Bruxelles, entièrement rempli et occupé de ses desseins pour l'Angleterre. Il en recevoit, ou y envoyoit continuellement des courriers : ses espérances augmentoient tous les jours; et, enfin, Lignerolles lui manda qu'il étoit temps que sa présence vînt achever ce qui étoit si bien commencé. Il reçut cette nouvelle avec toute la joie que peut avoir un jeune homme ambitieux, qui se voit porté au trône par sa seule réputation. Son esprit s'étoit insensiblement accoutumé à la grandeur de cette fortune, et, au lieu qu'il l'avoit rejetée d'abord comme une chose où il ne pouvoit parvenir, les difficultés s'étoient effacées de son imagination, et il ne voyoit plus d'obstacles.

Il envoya en diligence à Paris, donner tous les ordres nécessaires pour faire un équipage magnifique, afin de paroître en Angleterre avec un éclat proportionné au dessein qui l'y conduisoit, et il se hâta lui-même de venir à la cour pour assister au mariage de M. de Lorraine.

Il arriva à la veille des fiançailles, et, dès le même soir qu'il fut arrivé, il alla rendre compte au roi de l'état de son dessein, et recevoir ses ordres et ses conseils pour ce qui lui restoit à faire. Il alla ensuite chez les reines. Madame de Cleves

n'y étoit pas, de sorte qu'elle ne le vit point, et ne sut pas même qu'il fût arrivé. Elle avoit ouï parler de ce prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avoit de mieux fait et de plus agréable à la cour; et sur-tout madame la dauphine le lui avoit dépeint d'une sorte, et lui en avoit parlé tant de fois, qu'elle lui avoit donné de la curiosité, et même de l'impatience de le voir.

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisoient au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure: le bal commença; et, comme elle dansoit avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entroit, et à qui on faisoit place. Madame de Cleves acheva de danser, et, pendant qu'elle cherchoit des yeux quelqu'un qu'elle avoit dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivoit. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passoit par-dessus quelques siéges pour arriver où l'on dansoit. Ce prince étoit fait d'une sorte, qu'il étoit difficile de n'être pas surpris de le voir, quand on ne l'avoit jamais vu, sur-tout ce soir-là, où le soin qu'il avoit pris de se parer, augmentoit encore l'air brillant qui étoit dans sa per-

sonne; mais il étoit difficile aussi de voir madame de Cleves pour la première fois, sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté, que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étoient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connoître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le loisir de parler à personne, et leur demandèrent s'ils n'avoient pas bien envie de savoir qui ils étoient, et s'ils ne s'en doutoient point. Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude; mais, comme madame de Cleves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnoître, je voudrois bien que votre majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom. Je crois, dit madame la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien. Je vous assure, madame, reprit madame de Cleves, qui paroissoit un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez. Vous devinez fort bien, répondit madame la dauphine;

et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours, à ne vouloir pas avouer que vous le connoissez sans jamais l'avoir vu. La reine les interrompit, pour faire continuer le bal : M. de Nemours prit la reine dauphine. Cette princesse étoit d'une parfaite beauté, et avoit paru telle aux yeux de M. de Nemours, avant qu'il allât en Flandre; mais, de tout le soir, il ne put admirer que madame de Cleves.

Le chevalier de Guise, qui l'adoroit toujours, étoit à ses pieds, et ce qui venoit de se passer lui avoit donné une douleur sensible. Il le prit comme un présage que la fortune destinoit M. de Nemours à être amoureux de madame de Cleves; et, soit qu'en effet il eût paru quelque trouble sur son visage, ou que la jalousie fît voir au chevalier de Guise au delà de la vérité, il crut qu'elle avoit été touchée de la vue de ce prince, et il ne put s'empêcher de lui dire que M. de Nemours étoit bien heureux de commencer à être connu d'elle, par une aventure qui avoit quelque chose de galant et d'extraordinaire.

Madame de Cleves revint chez elle, l'esprit si rempli de ce qui s'étoit passé au bal, que, quoiqu'il fût fort tard, elle alla dans la chambre de sa mère pour lui en rendre compte; et elle lui loua M. de Nemours avec un certain air qui don-

na à madame de Chartres la même pensée qu'avoit eue le chevalier de Guise.

Le lendemain, la cérémonie des noces se fit; madame de Cleves y vit le duc de Nemours avec une mine et une grâce si admirables, qu'elle en fut encore surprise.

Les jours suivans, elle le vit chez la reine dauphine; elle le vit jouer à la paume avec le roi; elle le vit courre la bague; elle l'entendit parler; mais elle le vit toujours surpasser de si loin tous les autres, et se rendre tellement maître de la conversation dans tous les lieux où il étoit, par l'air de sa personne, et par l'agrément de son esprit, qu'il fit, en peu de temps, une grande impression dans son cœur.

Il est vrai aussi que, comme M. de Nemours sentoit pour elle une inclination violente, qui lui donnoit cette douceur et cet enjouement qu'inspirent les premiers désirs de plaire, il étoit encore plus aimable qu'il n'avoit accoutumé de l'être; de sorte que, se voyant souvent, et se voyant l'un et l'autre ce qu'il y avoit de plus parfait à la cour, il étoit difficile qu'ils ne se plussent infiniment.

La duchesse de Valentinois étoit de toutes les parties de plaisir, et le roi avoit pour elle la même vivacité et les mêmes soins que dans les commen-

cemens de sa passion. Madame de Cleves, qui étoit dans cet âge où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt-cinq ans, regardoit avec un extrême étonnement l'attachement que le roi avoit pour cette duchesse, qui étoit grand'mère, et qui venoit de marier sa petite-fille. Elle en parloit souvent à madame de Chartres : Est-il possible, madame, lui disoit-elle, qu'il y ait si long-temps que le roi en soit amoureux? Comment s'est-il pu attacher à une personne qui étoit beaucoup plus âgée que lui, qui avoit été maîtresse de son père, et qui l'est encore de beaucoup d'autres, à ce que j'ai ouï dire? Il est vrai, répondit-elle, que ce n'est ni le mérite, ni la fidélité de madame de Valentinois qui a fait naître la passion du roi, ni qui l'a conservée, et c'est aussi en quoi il n'est pas excusable; car, si cette femme avoit eu de la jeunesse et de la beauté jointes à sa naissance, qu'elle eût eu le mérite de n'avoir jamais rien aimé, qu'elle eût aimé le roi avec une fidélité exacte, qu'elle l'eût aimé par rapport à sa seule personne, sans intérêt de grandeur, ni de fortune, et sans se servir de son pouvoir que pour des choses honnêtes ou agréables au roi même, il faut avouer qu'on auroit eu de la peine à s'empêcher de louer ce prince du grand attachement qu'il a

pour elle. Si je ne craignois, continua madame de Chartres, que vous disiez de moi ce que l'on dit de toutes les femmes de mon âge, qu'elles aiment à conter les histoires de leur temps, je vous apprendrois le commencement de la passion du roi pour cette duchesse, et plusieurs choses de la cour du feu roi, qui ont même beaucoup de rapport avec celles qui se passent encore présentement. Bien loin de vous accuser, reprit madame de Cleves, de redire les histoires passées, je me plains, madame, que vous ne m'ayez pas instruite des présentes, et que vous ne m'ayez point appris les divers intérêts et les diverses liaisons de la cour. Je les ignore si entièrement, que je croyois, il y a peu de jours, que M. le connétable étoit fort bien avec la reine. Vous aviez une opinion bien opposée à la vérité, répondit madame de Chartres. La reine hait M. le connétable, et, si elle a jamais quelque pouvoir, il ne s'en apercevra que trop. Elle sait qu'il a dit plusieurs fois au roi, que de tous ses enfans il n'y avoit que les naturels qui lui ressemblassent. Je n'eusse jamais soupçonné cette haine, interrompit madame de Cleves, après avoir vu le soin que la reine avoit d'écrire à M. le connétable pendant sa prison, la joie qu'elle a témoignée à son retour, et comme elle l'appelle toujours mon compère, aussi bien

que le roi. Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, répondit madame de Chartres, vous serez toujours trompée : ce qui paroît n'est presque jamais la vérité.

Mais, pour revenir à madame de Valentinois, vous savez qu'elle s'appelle Diane de Poitiers : sa maison est très-illustre ; elle vient des anciens ducs d'Aquitaine ; son ayeule étoit fille naturelle de Louis XI, et enfin il n'y a rien que de grand dans sa naissance. Saint-Vallier, son père, se trouva fort embarrassé dans l'affaire du connétable de Bourbon, dont vous avez ouï parler. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et conduit sur l'échafaud. Sa fille, dont la beauté étoit admirable, et qui avoit déjà plu au feu roi, fit si bien (je ne sais par quels moyens) qu'elle obtint la vie de son père. On lui porta sa grâce, comme il n'attendoit que le coup de la mort ; mais la peur l'avoit tellement saisi, qu'il n'avoit plus de connoissance, et il mourut peu de jours après. Sa fille parut à la cour comme la maîtresse du roi. Le voyage d'Italie et la prison de ce prince interrompirent cette passion ; lorsqu'il revint d'Espagne, et que madame la régente alla au devant de lui à Bayonne, elle mena toutes ses filles, parmi lesquelles étoit mademoiselle de Pisseleu, qui a été depuis la duchesse d'Étam-

pes. Le roi en devint amoureux. Elle étoit inférieure en naissance, en esprit et en beauté à madame de Valentinois, et elle n'avoit au dessus d'elle que l'avantage de la grande jeunesse. Je lui ai ouï dire plusieurs fois qu'elle étoit née le jour que Diane de Poitiers avoit été mariée. La haine le lui faisoit dire, et non pas la vérité : car je suis bien trompée si la duchesse de Valentinois n'épousa M. de Brezé, grand sénéchal de Normandie, dans le même temps que le roi devint amoureux de madame d'Étampes. Jamais il n'y a eu une si grande haine que l'a été celle de ces deux femmes. La duchesse de Valentinois ne pouvoit pardonner à madame d'Étampes de lui avoir ôté le titre de maîtresse du roi. Madame d'Étampes avoit une jalousie violente contre madame de Valentinois, parce que le roi conservoit un commerce avec elle. Ce prince n'avoit pas une fidélité exacte pour ses maîtresses; il y en avoit toujours une qui avoit le titre et les honneurs; mais les dames, que l'on appeloit de la petite bande, le partageoient tour à tour. La perte du dauphin, son fils, qui mourut à Tournon, et que l'on crut empoisonné, lui donna une sensible affliction. Il n'avoit pas la même tendresse, ni le même goût pour son second fils, qui règne présentement; il ne lui trouvoit pas

assez de hardiesse, ni assez de vivacité. Il s'en plaignit un jour à madame de Valentinois, et elle lui dit qu'elle vouloit le faire devenir amoureux d'elle, pour le rendre plus vif et plus agréable. Elle y réussit, comme vous le voyez; il y a plus de vingt ans que cette passion dure, sans qu'elle ait été altérée, ni par le temps, ni par les obstacles.

Le feu roi s'y opposa d'abord; et, soit qu'il eût encore assez d'amour pour madame de Valentinois pour avoir de la jalousie, ou qu'il fût poussé par la duchesse d'Étampes, qui étoit au désespoir que M. le dauphin fût attaché à son ennemie, il est certain qu'il vit cette passion avec une colère et un chagrin dont il donnoit tous les jours des marques. Son fils ne craignit ni sa colère ni sa haine, et rien ne put l'obliger à diminuer son attachement, ni à le cacher; il fallut que le roi s'accoutumât à le souffrir. Aussi cette opposition à ses volontés l'éloigna encore de lui, et l'attacha davantage au duc d'Orléans, son troisième fils. C'étoit un prince bien fait, beau, plein de feu et d'ambition, d'une jeunesse fougueuse, qui avoit besoin d'être modéré, mais qui eût fait aussi un prince d'une grande élévation, si l'âge eût mûri son esprit.

Le rang d'aîné qu'avoit le dauphin, et la faveur

du roi qu'avoit le duc d'Orléans, faisoient entr'eux une sorte d'émulation, qui alloit jusqu'à la haine. Cette émulation avoit commencé dès leur enfance, et s'étoit toujours conservée. Lorsque l'empereur passa en France, il donna une préférence entière au duc d'Orléans sur M. le dauphin, qui la ressentit si vivement, que, comme cet empereur étoit à Chantilly, il voulut obliger M. le connétable à l'arrêter, sans attendre le commandement du roi. M. le connétable ne le voulut pas; le roi le blâma dans la suite de n'avoir pas suivi le conseil de son fils; et, lorsqu'il l'éloigna de la cour, cette raison y eut beaucoup de part.

La division des deux frères donna la pensée à la duchesse d'Étampes de s'appuyer de M. le duc d'Orléans, pour la soutenir auprès du roi contre madame de Valentinois. Elle y réussit: ce prince, sans être amoureux d'elle, n'entra guère moins dans ses intérêts, que le dauphin étoit dans ceux de madame de Valentinois. Cela fit deux cabales dans la cour, telles que vous pouvez vous imaginer; mais ces intrigues ne se bornèrent pas seulement à des démêlés de femmes.

L'empereur, qui avoit conservé de l'amitié pour le duc d'Orléans, avoit offert plusieurs fois de lui remettre le duché de Milan. Dans les pro-

positions qui se firent depuis pour la paix, il faisoit espérer de lui donner les dix-sept Provinces, et de lui faire épouser sa fille. M. le dauphin ne souhaitoit ni la paix, ni ce mariage. Il se servit de M. le connétable, qu'il a toujours aimé, pour faire voir au roi de quelle importance il étoit de ne pas donner à son successeur un frère aussi puissant que le seroit un duc d'Orléans, avec l'alliance de l'empereur et les dix-sept Provinces. M. le connétable entra d'autant mieux dans les sentimens de M. le dauphin, qu'il s'opposoit par là à ceux de madame d'Étampes, qui étoit son ennemie déclarée, et qui souhaitoit ardemment l'élévation de M. le duc d'Orléans.

M. le dauphin commandoit alors l'armée du roi, en Champagne, et avoit réduit celle de l'empereur en une telle extrémité, qu'elle eût péri entièrement, si la duchesse d'Étampes, craignant que de trop grands avantages ne nous fissent refuser la paix et l'alliance de l'empereur pour M. le duc d'Orléans, n'eût fait secrètement avertir les ennemis de surprendre Epernay et Château-Thierry qui étoient pleins de vivres. Ils le firent, et sauvèrent par ce moyen toute leur armée.

Cette duchesse ne jouit pas long-temps du succès de sa trahison. Peu après, M. le duc d'Orléans mourut à Farmoutier d'une espèce

de maladie contagieuse. Il aimoit une des plus belles femmes de la cour, et en étoit aimé. Je ne vous la nommerai pas, parce qu'elle a vécu depuis avec tant de sagesse, et qu'elle a même caché avec tant de soin la passion qu'elle avoit pour ce prince, qu'elle a mérité que l'on conserve sa réputation. Le hasard fit qu'elle reçut la nouvelle de la mort de son mari, le même jour qu'elle apprit celle de M. d'Orléans; de sorte qu'elle eut ce prétexte pour cacher sa véritable affliction, sans avoir la peine de se contraindre.

Le roi ne survécut guère au prince son fils; il mourut deux ans après. Il recommanda à M. le dauphin de se servir du cardinal de Tournon et de l'amiral d'Annebault, et ne parla point de M. le connétable, qui étoit pour lors rélégué à Chantilly. Ce fut néanmoins la première chose que fit le roi, son fils, de le rappeler, et de lui donner le gouvernement des affaires.

Madame d'Étampes fut chassée, et reçut tous les mauvauvais traitemens qu'elle pouvoit attendre d'une ennemie toute puissante : la duchesse de Valentinois se vengea alors pleinement, et de cette duchesse et de tous ceux qui lui avoient déplu. Son pouvoir parut plus absolu sur l'esprit du roi, qu'il ne paroissoit encore pendant

qu'il étoit dauphin. Depuis douze ans que ce prince règne, elle est maîtresse absolue de toutes choses; elle dispose des charges et des affaires; elle a fait chasser le cardinal de Tournon, le chancelier Olivier et Villeroy. Ceux qui ont voulu éclairer le roi sur sa conduite, ont péri dans cette entreprise. Le comte de Taix, grand maître de l'artillerie, qui ne l'aimoit pas, ne put s'empêcher de parler de ses galanteries, et surtout de celle du comte de Brissac, dont le roi avoit déjà eu beaucoup de jalousie : néanmoins, elle fit si bien, que le comte de Taix fut disgracié; on lui ôta sa charge; et, ce qui est presqu'incroyable, elle la fit donner au comte de Brissac, et l'a fait ensuite maréchal de France. La jalousie du roi augmenta néanmoins d'une telle sorte, qu'il ne put souffrir que ce maréchal demeurât à la cour; mais la jalousie, qui est aigre et violente en tous les autres, est douce et modérée en lui par l'extrême respect qu'il a pour sa maîtresse; en sorte qu'il n'osa éloigner son rival, que sur le prétexte de lui donner le gouvernement de Piémont. Il y a passé plusieurs années : il revint, l'hiver dernier, sur le prétexte de demander des troupes, et d'autres choses nécessaires pour l'armée qu'il commande. Le désir de revoir madame de Valentinois, et la crainte

d'en être oublié, avoit peut-être beaucoup de part à ce voyage. Le roi le reçut avec une grande froideur. MM. de Guise qui ne l'aiment pas, mais qui n'osent le témoigner, à cause de madame de Valentinois, se servirent de M. le vidame, qui est son ennemi déclaré, pour empêcher qu'il n'obtînt aucune des choses qu'il étoit venu demander. Il n'étoit pas difficile de lui nuire : le roi le haïssoit, et sa présence lui donnoit de l'inquiétude; de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner, sans remporter aucun fruit de son voyage, que d'avoir peut-être rallumé dans le cœur de madame de Valentinois des sentimens que l'absence commençoit d'éteindre. Le roi a bien eu d'autres sujets de jalousie; mais, ou il ne les a pas connus, ou il n'a osé s'en plaindre.

Je ne sais, ma fille, ajouta madame de Chartres, si vous ne trouverez point que je vous ai plus appris de choses que vous n'aviez envie d'en savoir. Je suis très-éloignée, madame, de faire cette plainte, répondit madame de Cleves; et, sans la peur de vous importuner, je vous demanderois encore plusieurs circonstances que j'ignore.

La passion de M. de Nemours pour madame de Cleves fut d'abord si violente, qu'elle lui ôta le goût, et même le souvenir de toutes les per-

sonnes qu'il avoit aimées, et avec qui il avoit conservé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre avec elles; il ne put se donner la patience d'écouter leurs plaintes, et de répondre à leurs reproches. Madame la dauphine, pour qui il avoit eu des sentimens assez passionnés, ne put tenir dans son cœur contre madame de Cleves. Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir, et il ne pressa plus avec tant d'ardeur les choses qui étoient nécessaires pour son départ. Il alloit souvent chez la reine dauphine, parce que madame de Cleves y alloit souvent, et il n'étoit pas fâché de laisser imaginer ce que l'on avoit cru de ses sentimens pour cette reine. Madame de Cleves lui paroissoit d'un si grand prix, qu'il se résolut de manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion, que de hasarder de la faire connoître au public. Il n'en parla pas même au vidame de Chartres, qui étoit son ami intime, et pour qui il n'avoit rien de caché. Il prit une conduite si sage, et s'observa avec tant de soin, que personne ne le soupçonna d'être amoureux de madame de Cleves, que le chevalier de Guise; et elle auroit eu peine à s'en apercevoir elle-même, si l'inclination qu'elle avoit pour lui, ne

lui eût donné une attention particulière pour ses actions, qui ne lui permit pas d'en douter.

Elle ne se trouva pas la même disposition à dire à sa mère ce qu'elle pensoit des sentimens de ce prince, qu'elle avoit eue à lui parler de ses autres amans; sans avoir un dessein formé de le lui cacher, elle ne lui en parla point. Mais madame de Chartres ne le voyoit que trop, aussi bien que le penchant que sa fille avoit pour lui. Cette connoissance lui donna une douleur sensible; elle jugeoit bien le péril où étoit cette jeune personne, d'être aimée d'un homme fait comme M. de Nemours, pour qui elle avoit de l'inclination. Elle fut entièrement confirmée dans les soupçons qu'elle avoit de cette inclination, par une chose qui arriva peu de jours après.

Le maréchal de Saint-André, qui cherchoit toutes les occasions de faire voir sa magnificence, supplia le roi, sur le prétexte de lui montrer sa maison, qui ne venoit que d'être achevée, de lui vouloir faire l'honneur d'y aller souper avec les reines. Ce maréchal étoit bien aise aussi de faire paroître aux yeux de madame de Cleves, cette dépense éclatante qui alloit jusqu'à la profusion.

Quelques jours avant celui qui avoit été choisi pour ce souper, le roi dauphin, dont la santé étoit assez mauvaise, s'étoit trouvé mal, et n'avoit

vu personne. La reine, sa femme, avoit passé tout le jour auprès de lui. Sur le soir, comme il se portoit mieux, il fit entrer toutes les personnes de qualité qui étoient dans son antichambre. La reine dauphine s'en alla chez elle; elle trouva madame de Cleves et quelques autres dames qui étoient le plus dans sa familiarité.

Comme il étoit déjà assez tard, et qu'elle n'étoit point habillée, elle n'alla pas chez la reine; elle fit dire qu'on ne la voyoit point, et fit apporter ses pierreries, afin d'en choisir pour le bal du maréchal de Saint-André, et pour en donner à madame de Cleves, à qui elle en avoit promis. Comme elles étoient dans cette occupation, le prince de Condé arriva. Sa qualité lui rendoit toutes les entrées libres. La reine dauphine lui dit, qu'il venoit sans doute de chez le roi son mari, et lui demanda ce que l'on y faisoit. L'on dispute contre M. de Nemours, madame, répondit-il; et il défend avec tant de chaleur la cause qu'il soutient, qu'il faut que ce soit la sienne. Je crois qu'il a quelque maîtresse qui lui donne de l'inquiétude, quand elle est au bal, tant il trouve que c'est une chose fâcheuse pour un amant, que d'y voir la personne qu'il aime.

Comment! reprit madame la dauphine, M. de Nemours ne veut pas que sa maîtresse aille au

bal ! J'avois bien cru que les maris pouvoient souhaiter que leurs ſemmes n'y allassent pas ; mais, pour les amans, je n'avois jamais pensé qu'ils pussent être de ce sentiment. M. de Nemours trouve, répliqua le prince de Condé, que le bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour les amans, soit qu'ils soient aimés, ou qu'ils ne le soient pas. Il dit que, s'ils sont aimés, ils ont le chagrin de l'être moins pendant plusieurs jours ; qu'il n'y a point de ſemme que le soin de sa parure n'empêche de songer à son amant, qu'elles en sont entièrement occupées ; que ce soin de se parer est pour tout le monde, aussi bien que pour celui qu'elles aiment; que, lorsqu'elles sont au bal, elles veulent plaire à tous ceux qui les regardent ; que, quand elles sont contentes de leur beauté, elles en ont une joie dont leur amant ne fait pas la plus grande partie. Il dit aussi que, quand on n'est point aimé, on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée ; que plus elle est admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'en être point aimé ; que l'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelqu'amour plus heureux que le sien : enfin, il trouve qu'il n'y a point de souffrance pareille à celle de voir sa maîtresse au bal, si ce n'est de savoir qu'elle y est, et de n'y être pas.

Madame de Cleves ne faisoit pas semblant d'entendre ce que disoit le prince de Condé; mais elle l'écoutoit avec attention. Elle jugeoit aisément quelle part elle avoit à l'opinion que soutenoit M. de Nemours, et sur-tout à ce qu'il disoit du chagrin de n'être pas au bal où étoit sa maîtresse, parce qu'il ne devoit pas être à celui du maréchal de Saint-André, et que le roi l'envoyoit au devant du duc de Ferrare.

La reine dauphine rioit avec le prince de Condé, et n'approuvoit pas l'opinion de M. de Nemours. Il n'y a qu'une occasion, madame, lui dit ce prince, où M. de Nemours consente que sa maîtresse aille au bal, c'est lors que c'est lui qui le donne, et il dit que l'année passée qu'il en donna un à votre majesté, il trouva que sa maîtresse lui faisoit une faveur d'y venir, quoiqu'elle ne semblât que vous y suivre; que c'est toujours faire une grâce à un amant, que d'aller prendre sa part à un plaisir qu'il donne; que c'est aussi une chose agréable pour l'amant, que sa maîtresse le voie le maître d'un lieu où est toute la cour, et qu'elle le voie se bien acquitter d'en faire les honneurs. M. de Nemours avoit raison, dit la reine dauphine en souriant, d'approuver que sa maîtresse allât au bal. Il y avoit alors un si grand nombre de femmes à qui il donnoit cette

qualité, que, si elles n'y fussent point venues, il y auroit eu peu de monde.

Sitôt que le prince de Condé avoit commencé à conter les sentimens de M. de Nemours sur le bal, madame de Cleves avoit senti une grande envie de ne point aller à celui du maréchal de Saint-André. Elle entra aisément dans l'opinion qu'il ne falloit pas aller chez un homme dont on étoit aimée, et elle fut bien aise d'avoir une raison de sévérité pour faire une chose qui étoit une faveur pour M. de Nemours; elle emporta néanmoins la parure que lui avoit donnée la reine dauphine; mais le soir, lorsqu'elle la montra à sa mère, elle lui dit qu'elle n'avoit pas dessein de s'en servir; que le maréchal de Saint-André prenoit tant de soin de faire voir qu'il étoit attaché à elle, qu'elle ne doutoit point qu'il ne voulût aussi faire croire qu'elle auroit part au divertissement qu'il devoit donner au roi, et que, sous prétexte de faire les honneurs de chez lui, il lui rendroit des soins dont peut-être elle seroit embarrassée.

Madame de Chartres combattit quelque temps l'opinion de sa fille, comme la trouvant particulière: mais, voyant qu'elle s'y opiniâtroit, elle s'y rendit, et lui dit qu'il falloit donc qu'elle fît la malade pour avoir un prétexte de n'y pas aller,

parce que les raisons qui l'en empêchoient ne seroient pas approuvées, et qu'il falloit même empêcher qu'on ne les soupçonnât. Madame de Cleves consentit volontiers à passer quelques jours chez elle, pour ne point aller dans un lieu où M. de Nemours ne devoit pas être; et il partit sans avoir le plaisir de savoir qu'elle n'iroit pas.

Il revint le lendemain du bal, et sut qu'elle ne s'y étoit pas trouvée; mais, comme il ne savoit pas que l'on eût redit devant elle la conversation de chez le roi dauphin, il étoit bien éloigné de croire qu'il fût assez heureux pour l'avoir empêchée d'y aller.

Le lendemain, comme il étoit chez la reine, et qu'il parloit à madame la dauphine, madame de Chartres et madame de Cleves y vinrent, et s'approchèrent de cette princesse. Madame de Cleves étoit un peu négligée, comme une personne qui s'étoit trouvée mal; mais son visage ne répondoit pas à son habillement. Vous voilà si belle, lui dit madame la dauphine, que je ne saurois croire que vous ayez été malade. Je pense que M. le prince de Condé, en vous contant l'avis de M. de Nemours sur le bal, vous a persuadée que vous feriez une faveur au maréchal de Saint-André d'aller chez lui, et que c'est ce qui vous a empêchée d'y venir. Madame de Cleves rougit de

ce que madame la dauphine devinoit si juste, et de ce qu'elle disoit de M. de Nemours ce qu'elle avoit deviné.

Madame de Chartres vit dans ce moment pourquoi sa fille n'avoit point voulu aller au bal; et, pour empêcher que M. de Nemours ne le jugeât aussi bien qu'elle, elle prit la parole avec un air qui sembloit être appuyé sur la vérité. Je vous assure, madame, dit-elle à madame la dauphine, que votre majesté fait plus d'honneur à ma fille qu'elle n'en mérite. Elle étoit véritablement malade; mais je crois que, si je ne l'en eusse empêchée, elle n'eût pas laissé de vous suivre et de se montrer aussi changée qu'elle étoit, pour avoir le plaisir de voir tout ce qu'il y a eu d'extraordinaire au divertissement d'hier au soir. Madame la dauphine crut ce que disoit madame de Chartres; M. de Nemours fut bien fâché d'y trouver de l'apparence: néanmoins la rougeur de madame de Cleves lui fit soupçonner que ce que madame la dauphine avoit dit, n'étoit pas entièrement éloigné de la vérité. Madame de Cleves avoit d'abord été fâchée que M. de Nemours eût eu lieu de croire que c'étoit lui qui l'avoit empêchée d'aller chez le maréchal de Saint-André; mais ensuite elle sentit quelqu'espèce de chagrin, que sa mère lui en eût entièrement ôté l'opinion.

Quoique l'assemblée de Cercamp eût été rompue, les négociations pour la paix avoient toujours continué, et les choses s'y disposèrent d'une telle sorte, que, sur la fin de février, on se rassembla à Câteau-Cambresis. Les mêmes députés y retournèrent; et l'absence du maréchal de Saint-André défit M. de Nemours du rival qui lui étoit le plus redoutable, tant par l'attention qu'il avoit à observer ceux qui approchoient madame de Cleves, que par le progrès qu'il pouvoit faire auprès d'elle.

Madame de Chartres n'avoit pas voulu laisser voir à sa fille qu'elle connoissoit ses sentimens pour ce prince, de peur de se rendre suspecte sur les choses qu'elle avoit envie de lui dire. Elle se mit un jour à parler de lui; elle lui en dit du bien, et y mêla beaucoup de louanges empoisonnées sur la sagesse qu'il avoit d'être incapable de devenir amoureux, et sur ce qu'il ne se faisoit qu'un plaisir, et non pas un attachement sérieux du commerce des femmes. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, qu'on ne l'ait soupçonné d'avoir une grande passion pour la reine dauphine; je vois même qu'il y va très-souvent, et je vous conseille d'éviter, autant que vous pourrez, de lui parler, et sur-tout en particulier, parce que madame la dauphine vous traitant comme elle fait, on

droit bientôt que vous êtes leur confidente, et vous savez combien cette réputation est désagréable. Je suis d'avis, si ce bruit continue, que vous alliez un peu moins chez madame la dauphine, afin de ne vous pas trouver mêlée dans des aventures de galanterie.

Madame de Cleves n'avoit jamais ouï parler de M. de Nemours et de madame la dauphine : elle fut si surprise de ce que lui dit sa mère, et elle crut si bien voir combien elle s'étoit trompée dans tout ce qu'elle avoit pensé des sentimens de ce prince, qu'elle en changea de visage. Madame de Chartres s'en aperçut : il vint du monde dans ce moment, madame de Cleves s'en alla chez elle, et s'enferma dans son cabinet.

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connoître, par ce que lui venoit de dire sa mère, l'intérêt qu'elle prenoit à M. de Nemours : elle n'avoit encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentimens qu'elle avoit pour lui, étoient ceux que M. de Cleves lui avoit tant demandés ; elle trouva combien il étoit honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritoit. Elle se sentit blessée et embarrassée de la crainte que M. de Nemours ne la voulût faire servir de prétexte à madame la dauphine, et cette pensée la détermina à conter à

madame de Chartres ce qu'elle ne lui avoit point encore dit.

Elle alla le lendemain matin dans sa chambre pour exécuter ce qu'elle avoit résolu; mais elle trouva que madame de Chartres avoit un peu de fièvre, de sorte qu'elle ne voulut pas lui parler. Ce mal paroissoit néanmoins si peu de chose, que madame de Cleves ne laissa pas d'aller l'après-dînée chez madame la dauphine : elle étoit dans son cabinet avec deux ou trois dames qui étoient le plus avant dans sa familiarité. Nous parlions de M. de Nemours, lui dit cette reine en la voyant; et nous admirions combien il est changé depuis son retour de Bruxelles : avant d'y aller, il avoit un nombre infini de maîtresses, et c'étoit même un défaut en lui : car il ménageoit également celles qui avoient du mérite, et celles qui n'en avoient pas : depuis qu'il est revenu, il ne reconnoît ni les unes, ni les autres; il n'y a jamais eu un si grand changement; je trouve même qu'il y en a dans son humeur, et qu'il est moins gai que de coutume.

Madame de Cleves ne répondit rien, et elle pensoit avec honte qu'elle auroit pris tout ce que l'on disoit du changement de ce prince pour des marques de sa passion, si elle n'avoit point été détrompée. Elle se sentoit quelque aigreur

contre madame la dauphine, de lui voir chercher des raisons, et s'etonner d'une chose dont apparemment elle savoit mieux la vérité que personne. Elle ne put s'empêcher de lui en témoigner quelque chose; et, comme les autres dames s'éloignèrent, elle s'approcha d'elle, et lui dit tout bas : Est-ce aussi pour moi, madame, que vous venez de parler? et voudriez-vous me cacher que vous fussiez celle qui a fait changer de conduite à M. de Nemours? Vous êtes injuste, lui dit madame la dauphine; vous savez que je n'ai rien de caché pour vous. Il est vrai que M. de Nemours, avant d'aller à Bruxelles, a eu, je crois, intention de me laisser entendre qu'il ne me haïssoit pas; mais, depuis qu'il est revenu, il ne m'a pas même paru qu'il se souvînt des choses qu'il avoit faites : et j'avoue que j'ai de la curiosité de savoir ce qui l'a fait changer. Il sera bien difficile que je ne le démêle, ajouta-t-elle; le vidame de Chartres, qui est son ami intime, est amoureux d'une personne sur qui j'ai quelque pouvoir, et je saurai par ce moyen ce qui a fait ce changement. Madame la dauphine parla d'un air qui persuada madame de Cleves, et elle se trouva, malgré elle, dans un état plus calme et plus doux que celui où elle étoit auparavant.

Lorsqu'elle revint chez sa mère, elle sut qu'elle

étoit beaucoup plus mal qu'elle ne l'avoit laissée. La fièvre lui avoit redoublé, et, les jours suivans, elle augmenta de telle sorte, qu'il parut que ce seroit une maladie considérable. Madame de Cleves étoit dans une affliction extrême, elle ne sortoit point de la chambre de sa mère : M. de Cleves y passoit aussi presque tous les jours, et par l'intérêt qu'il prenoit à madame de Chartres, et pour empêcher sa femme de s'abandonner à la tristesse, mais pour avoir aussi le plaisir de la voir : sa passion n'étoit point diminuée.

M. de Nemours, qui avoit toujours eu beaucoup d'amitié pour lui, n'avoit cessé de lui en témoigner depuis son retour de Bruxelles. Pendant la maladie de madame de Chartres, ce prince trouva le moyen de voir plusieurs fois madame de Cleves, en faisant semblant de chercher son mari, ou de le venir prendre pour le mener promener. Il le cherchoit même à des heures où il savoit bien qu'il n'y étoit pas, et, sous le prétexte de l'attendre, il demeuroit dans l'antichambre de madame de Chartres, où il y avoit toujours plusieurs personnes de qualité. Madame de Cleves y venoit souvent, et, pour être affligée, elle n'en paroissoit pas moins belle à M. de Nemours. Il lui faisoit voir combien il prenoit d'intérêt à son affliction, et il lui en parloit avec un air si doux

et si soumis, qu'il la persuadoit aisément que ce n'étoit pas de madame la dauphine dont il étoit amoureux.

Elle ne pouvoit s'empêcher d'être troublée de sa vue, et d'avoir pourtant du plaisir à le voir; mais, quand elle ne le voyoit plus, et qu'elle pensoit que ce charme qu'elle trouvoit dans sa vue étoit le commencement des passions, il s'en falloit peu qu'elle ne crût le haïr par la douleur que lui donnoit cette pensée.

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à désespérer de sa vie; elle reçut ce que les médecins lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne de sa vertu et de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde, et appeler madame de Cleves.

Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la main; le péril où je vous laisse, et le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour M. de Nemours; je ne vous demande point de me l'avouer: je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà long-temps que je me suis aperçue de cette inclination; mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire

apercevoir vous-même. Vous ne la connoissez que trop présentement; vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez à ce que vous devez à votre mari; songez à ce que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma fille; retirez-vous de la cour; obligez votre mari de vous emmener; ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles : quelqu'affreux qu'ils vous paroissent d'abord, ils seront plus doux dans la suite que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvoient obliger à ce que je souhaite, je vous dirois que, si quelque chose étoit capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce seroit de vous voir tomber, comme les autres femmes; mais, si ce malheur doit vous arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin.

Madame de Cleves fondoit en larmes sur la main de sa mère, qu'elle tenoit serrée entre les siennes, et madame de Chartres se sentant touchée elle-même : Adieu, ma fille, lui dit-elle, finissons une conversation qui nous attendrit trop

l'une et l'autre, et souvenez-vous, si vous pouvez, de tout ce que je viens de vous dire.

Elle se tourna de l'autre côté en achevant ces paroles, et commanda à sa fille d'appeler ses femmes, sans vouloir l'écouter, ni parler davantage. Madame de Cleves sortit de la chambre de sa mère en l'état que l'on peut s'imaginer, et madame de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui étoit la seule chose à quoi elle se sentoit attachée.

Madame de Cleves étoit dans une affliction extrême, son mari ne la quittoit point, et, sitôt que madame de Chartres fut expirée, il l'emmena à la campagne, pour l'éloigner d'un lieu qui ne faisoit qu'aigrir sa douleur. On n'en a jamais vu de pareille : quoique la tendresse et la reconnoissance y eussent la plus grande part, le besoin qu'elle sentoit qu'elle avoit de sa mère, pour se défendre contre M. de Nemours, ne laissoit pas d'y en avoir beaucoup. Elle se trouvoit malheureuse d'être abandonnée à elle-même, dans un temps où elle étoit si peu maîtresse de ses sentimens, et où elle eût tant souhaité d'avoir quelqu'un qui pût la plaindre et lui donner de la force. La manière dont M. de Cleves en usoit pour elle, lui faisoit souhaiter plus fortement que jamais, de ne man-

quer à rien de ce qu'elle lui devoit. Elle lui témoignoit aussi plus d'amitié et plus de tendresse qu'elle n'avoit encore fait ; elle ne vouloit point qu'il la quittât, et il lui sembloit qu'à force de s'attacher à lui, il la défendoit contre M. de Nemours.

Ce prince vint voir M. de Cleves à la campagne ; il fit ce qu'il put pour rendre aussi une visite à madame de Cleves ; mais elle ne la voulut point recevoir : et, sentant bien qu'elle ne pouvoit s'empêcher de le trouver aimable, elle avoit pris une forte résolution de s'empêcher de le voir, et d'en éviter toutes les occasions qui dépendroient d'elle.

M. de Cleves vint à Paris pour faire sa cour, et promit à sa femme de s'en retourner le lendemain ; il ne revint cependant que le jour d'après. Je vous attendis tout hier, lui dit madame de Cleves, lorsqu'il arriva ; et je vous dois faire des reproches de n'être pas venu, comme vous me l'aviez promis. Vous savez que, si je pouvois sentir une nouvelle affliction en l'état où je suis, ce seroit la mort de madame de Tournon, que j'ai apprise ce matin : j'en aurois été touchée quand je ne l'aurois point connue ; c'est toujours une chose digne de pitié, qu'une femme jeune et belle comme celle-là soit morte en deux jours ; mais de plus,

c'étoit une des personnes du monde qui me plaisoient davantage, et qui paroissoient avoir autant de sagesse que de mérite.

Je fus très-fâché de ne pas revenir hier, répondit M. de Cleves; mais j'étois si nécessaire à la consolation d'un malheureux, qu'il m'étoit impossible de le quitter. Pour madame de Tournon, je ne vous conseille pas d'en être affligée, si vous la regrettez comme une femme pleine de sagesse, et digne de votre estime. Vous m'étonnez, reprit madame de Cleves, et je vous ai ouï dire plusieurs fois, qu'il n'y avoit point de femme à la cour que vous estimassiez davantage. Il est vrai, répondit-il; mais les femmes sont incompréhensibles; et, quand je les vois toutes, je me trouve si heureux de vous avoir, que je ne saurois assez admirer mon bonheur. Vous m'estimez plus que je ne vaux, répliqua madame de Cleves en soupirant, et il n'est pas encore temps de me trouver digne de vous. Apprenez-moi, je vous en supplie, ce qui vous a détrompé de madame de Tournon. Il y a long-temps que je le suis, répliqua-t-il, et que je sais qu'elle aimoit le comte de Sancerre, à qui elle donnoit des espérances de l'épouser. Je ne saurois croire, interrompit madame de Cleves, que madame de Tournon, après cet éloignement si extraordinaire

qu'elle a témoigné pour le mariage depuis qu'elle est veuve, et après les déclarations publiques qu'elle a faites de ne se remarier jamais, ait donné des espérances à Sancerre. Si elle n'en eût donné qu'à lui, répliqua M. de Cleves, il ne faudroit pas s'étonner; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle en donnoit aussi à Estouteville dans le même temps : et je vais vous apprendre toute cette histoire.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA PRINCESSE

DE CLEVES.

SECONDE PARTIE.

Vous savez l'amitié qu'il y a entre Sancerre et moi ; néanmoins il devint amoureux de madame de Tournon, il y a environ deux ans, et me le cacha avec beaucoup de soin, aussi bien qu'à tout le reste du monde ; j'étois bien éloigné de le soupçonner. Madame de Tournon paroissoit encore inconsolable de la mort de son mari, et vivoit dans une retraite austère. La sœur de Sancerre étoit presque la seule personne qu'elle vît, et c'étoit chez elle qu'il en étoit devenu amoureux.

Un soir qu'il devoit y avoir une comédie au Louvre, et que l'on n'attendoit plus que le roi et madame de Valentinois pour commencer, l'on vint dire qu'elle s'étoit trouvée mal, et que le roi ne viendroit pas. On jugea aisément que le mal de cette duchesse étoit quelque démêlé avec le roi : nous savions les jalousies qu'il avoit eues

du maréchal de Brissac, pendant qu'il avoit été à la cour; mais il étoit retourné en Piémont, depuis quelques jours, et nous ne pouvions imaginer le sujet de cette brouillerie.

Comme j'en parlois avec Sancerre, M. d'Anville arriva dans la salle, et me dit tout bas, que le roi étoit dans une affliction et dans une colère qui faisoient pitié; qu'en un raccommodement qui s'étoit fait entre lui et madame de Valentinois, il y avoit quelques jours, sur des démêlés qu'ils avoient eus pour le maréchal de Brissac, le roi lui avoit donné une bague, et l'avoit priée de la porter; que, pendant qu'elle s'habilloit pour venir à la comédie, il avoit remarqué qu'elle n'avoit point cette bague, et lui en avoit demandé la raison; qu'elle avoit paru étonnée de ne la pas avoir, qu'elle l'avoit demandée à ses femmes, lesquelles, par malheur, ou faute d'être bien instruites, avoient répondu qu'il y avoit quatre ou cinq jours qu'elles ne l'avoient vue.

Ce temps est précisément celui du départ du maréchal de Brissac, continua M. d'Anville; le roi n'a point douté qu'elle ne lui ait donné la bague, en lui disant adieu. Cette pensée a réveillé si vivement toute cette jalousie, qui n'étoit pas encore bien éteinte, qu'il s'est emporté contre son ordinaire, et lui a fait mille reproches. Il

vient de rentrer chez lui, très-affligé; mais je ne sais s'il l'est davantage de l'opinion que madame de Valentinois a sacrifié sa bague, que de la crainte de lui avoir déplu par sa colère.

Sitôt que M. d'Anville eut achevé de me conter cette nouvelle, je me rapprochai de Sancerre pour la lui apprendre; je la lui dis comme un secret que l'on venoit de me confier, et dont je lui défendois de parler.

Le lendemain matin, j'allai d'assez bonne heure chez ma belle-sœur : je trouvai madame de Tournon au chevet de son lit; elle n'aimoit pas madame de Valentinois, et elle savoit bien que ma belle-sœur n'avoit pas sujet de s'en louer. Sancerre avoit été chez elle au sortir de la comédie. Il lui avoit appris la brouillerie du roi avec cette duchesse, et madame de Tournon étoit venue la conter à ma belle-sœur, sans savoir ou sans faire réflexion que c'étoit moi qui l'avois apprise à son amant.

Sitôt que je m'approchai de ma belle-sœur, elle dit à madame de Tournon que l'on pouvoit me confier ce qu'elle venoit de lui dire; et, sans attendre la permission de madame de Tournon, elle me conta, mot pour mot, tout ce que j'avois dit à Sancerre, le soir précédent. Vous pouvez juger comme j'en fus étonné. Je regardai mada-

me de Tournon; elle me parut embarrassée. Son embarras me donna du soupçon; je n'avois dit la chose qu'à Sancerre; il m'avoit quitté au sortir de la comédie, sans m'en dire la raison; je me souvins de lui avoir ouï extrêmement louer madame de Tournon. Toutes ces choses m'ouvrirent les yeux, et je n'eus pas de peine à démêler qu'il avoit une galanterie avec elle, et qu'il l'avoit vue depuis qu'il m'avoit quitté.

Je fus si piqué de voir qu'il me cachoit cette aventure, que je dis plusieurs choses qui firent connoître à madame de Tournon l'imprudence qu'elle avoit faite; je la remis à son carrosse, et je l'assurai en la quittant, que j'enviois le bonheur de celui qui lui avoit appris la brouillerie du roi et de madame de Valentinois.

Je m'en allai à l'heure même trouver Sancerre; je lui fis des reproches, et je lui dis que je savois sa passion pour madame de Tournon, sans lui dire comment je l'avois découverte : il fut contraint de me l'avouer. Je lui contai ensuite ce qui me l'avoit apprise, et il m'apprit aussi le détail de leur aventure; il me dit que, quoiqu'il fût cadet de sa maison, et très-éloigné de pouvoir prétendre à un aussi bon parti, néanmoins elle étoit résolue de l'épouser. L'on ne peut être plus surpris que je le fus. Je dis à Sancerre de

presser la conclusion de son mariage, et qu'il n'y avoit rien qu'il ne dût craindre d'une femme qui avoit l'artifice de soutenir aux yeux du public un personnage si éloigné de la vérité. Il me répondit qu'elle avoit été véritablement affligée; mais que l'inclination qu'elle avoit eue pour lui avoit surmonté cette affliction, et qu'elle n'avoit pu laisser paroître tout d'un coup un si grand changement. Il me dit encore plusieurs autres raisons pour l'excuser, qui me firent voir à quel point il en étoit amoureux : il m'assura qu'il la feroit consentir que je susse la passion qu'il avoit pour elle, puisqu'aussi bien c'étoit elle-même qui me l'avoit apprise. Il l'y obligea en effet, quoique avec beaucoup de peine, et je fus ensuite très-avant dans leur confidence.

Je n'ai jamais vu une femme avoir une conduite si honnête et si agréable à l'égard de son amant; néanmoins, j'étois toujours choqué de son affectation à paroître encore affligée. Sancerre étoit si amoureux, et si content de la manière dont elle en usoit pour lui, qu'il n'osoit quasi la presser de conclure leur mariage, de peur qu'elle ne crût qu'il le souhaitoit plutôt par intérêt que par une véritable passion. Il lui en parla toutefois, et elle lui parut résolue à l'épouser; elle commença même à quitter cette retraite où elle vivoit,

et à se remettre dans le monde : elle venoit chez ma belle-sœur à des heures où une partie de la cour s'y trouvoit. Sancerre n'y venoit que rarement ; mais ceux qui y étoient tous les soirs , et qui l'y voyoient souvent, la trouvoient très-aimable.

Peu de temps après qu'elle eut commencé à quitter la solitude, Sancerre crut voir quelque refroidissement dans la passion qu'elle avoit pour lui. Il m'en parla plusieurs fois, sans que je fisse aucun fondement sur ses plaintes; mais à la fin, comme il me dit qu'au lieu d'achever leur mariage, elle sembloit l'éloigner, je commençai à croire qu'il n'avoit pas tort d'avoir de l'inquiétude : je lui répondis que, quand la passion de madame de Tournon diminueroit après avoir duré deux ans, il ne faudroit pas s'en étonner; que, quand même , sans être diminuée, elle ne seroit pas assez forte pour l'obliger à l'épouser, il ne devroit pas s'en plaindre; que ce mariage, à l'égard du public, lui feroit un extrême tort, non-seulement parce qu'il n'étoit pas un assez bon parti pour elle, mais par le préjudice qu'il apporteroit à sa réputation ; qu'ainsi, tout ce qu'il pouvoit souhaiter, étoit qu'elle ne le trompât point, et qu'elle ne lui donnât pas de fausses espérances. Je lui dis encore, que, si elle n'avoit pas la force de l'épou-

ser, ou qu'elle lui avouât qu'elle en aimoit quelqu'autre, il ne falloit point qu'il s'emportât, ni qu'il se plaignît; mais qu'il devroit conserver pour elle de l'estime et de la reconnoissance.

Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrois pour moi-même : car la sincérité me touche d'une telle sorte, que je crois que, si ma maîtresse, et même ma femme, m'avouoient que quelqu'un leur plût, j'en serois affligé sans en être aigri; je quitterois le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller et pour la plaindre.

Ces paroles firent rougir madame de Cleves, et elle y trouva un certain rapport avec l'état où elle étoit, qui la surprit, et qui lui donna un trouble dont elle fut long-temps à se remettre.

Sancerre parla à madame de Tournon, continua M. de Cleves; il lui dit tout ce que je lui avois conseillé; mais elle le rassura avec tant de soin, et parut si offensée de ses soupçons, qu'elle les lui ôta entièrement. Elle remit néanmoins leur mariage après un voyage qu'il alloit faire, et qui devoit être assez long; mais elle se conduisit si bien jusqu'à son départ, et en parut si affligée, que je crus, aussi bien que lui, qu'elle l'aimoit véritablement. Il partit, il y a environ trois mois : pendant son absence, j'ai peu vu madame de Tournon; vous m'avez entièrement occupé, et

je savois seulement qu'il devoit bientôt revenir.

Avant-hier, en arrivant à Paris, j'appris qu'elle étoit morte; j'envoyai savoir chez lui si on n'avoit point eu de ses nouvelles; on me manda qu'il étoit arrivé dès la veille, qui étoit précisément le jour de la mort de madame de Tournon. J'allai le voir à l'heure même, me doutant bien de l'état où je le trouverois; mais son affliction passoit de beaucoup ce que je m'en étois imaginé.

Je n'ai jamais vu une douleur si profonde et si tendre; dès le moment qu'il me vit, il m'embrassa, fondant en larmes : Je ne la verrai plus, me dit-il, je ne la verrai plus, elle est morte! je n'en étois pas digne; mais je la suivrai bientôt.

Après cela il se tut; et puis, de temps en temps, redisant toujours : elle est morte, et je ne la verrai plus! il revenoit aux cris et aux larmes, et demeuroit comme un homme qui n'avoit plus de raison. Il me dit qu'il n'avoit pas reçu souvent de ses lettres pendant son absence; mais qu'il ne s'en étoit pas étonné, parce qu'il la connoissoit et qu'il savoit la peine qu'elle avoit à hasarder ses lettres. Il ne doutoit point qu'il ne l'eût épousée à son retour; il la regardoit comme la plus aimable et la plus fidèle personne qui eût jamais été; il s'en croyoit tendrement aimé, il la perdoit dans le moment qu'il pensoit s'attacher à elle pour ja-

mais. Toutes ces pensées le plongeoient dans une affliction violente, dont il étoit entièrement accablé, et j'avoue que je ne pouvois m'empêcher d'en être touché.

Je fus néanmoins contraint de le quitter pour aller chez le roi; je lui promis que je reviendrois bientôt. Je revins en effet, et je ne fus jamais si surpris, que de le trouver tout différent de ce que je l'avois quitté. Il étoit debout dans sa chambre, avec un visage furieux, marchant et s'arrêtant, comme s'il eût été hors de lui-même. Venez, venez, me dit-il, venez voir l'homme du monde le plus désespéré : je suis plus malheureux mille fois que je n'étois tantôt, et ce que je viens d'apprendre de madame de Tournon est pire que sa mort.

Je crus que la douleur le troubloit entièrement, et je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût quelque chose de pire que la mort d'une maîtresse que l'on aime, et dont on est aimé. Je lui dis que, tant que son affliction avoit eu des bornes, je l'avois approuvée et que j'y étois entré; mais que je ne le plaindrois plus, s'il s'abandonnoit au désespoir et s'il perdoit la raison. Je serois trop heureux de l'avoir perdue, et la vie aussi, s'écria-t-il : madame de Tournon m'étoit infidèle, et j'apprends son infidélité et sa trahison

le lendemain que j'ai appris sa mort, dans un temps où mon âme est remplie et pénétrée de la plus vive douleur et du plus tendre amour que l'on ait jamais sentis; dans un temps où son idée est dans mon cœur, comme la plus parfaite chose qui ait jamais été, et la plus parfaite à mon égard; je trouve que je me suis trompé, et qu'elle ne mérite pas que je la pleure; cependant, j'ai la même affliction de sa mort, que si elle m'étoit fidèle, et je sens son infidélité, comme si elle n'étoit point morte. Si j'avois appris son changement avant sa mort, la jalousie, la colère, la rage m'auroient rempli, et m'auroient endurci en quelque sorte contre la douleur de sa perte; mais je suis dans un état où je ne puis ni m'en consoler ni la haïr.

Vous pouvez juger si je fus surpris de ce que me disoit Sancerre; je lui demandai comment il avoit su ce qu'il venoit de me dire. Il me conta qu'un moment après que j'étois sorti de sa chambre, Estouteville, qui est son ami intime, mais qui ne savoit rien de son amour pour madame de Tournon, l'étoit venu voir; que d'abord qu'il avoit été assis, il avoit commencé à pleurer, et qu'il lui avoit dit qu'il lui demandoit pardon de lui avoir caché ce qu'il lui alloit apprendre; qu'il le prioit d'avoir pitié de lui; qu'il venoit lui ou-

vrir son cœur, et qu'il voyoit l'homme du monde le plus affligé de la mort de madame de Tournon.

Ce nom, me dit Sancerre, m'a tellement surpris, que, quoique mon premier mouvement ait été de lui dire que j'en étois plus affligé que lui, je n'ai pas eu néanmoins la force de parler. Il a continué, et m'a dit qu'il étoit amoureux d'elle depuis six mois; qu'il avoit toujours voulu me le dire; mais qu'elle le lui avoit défendu expressément, et avec tant d'autorité, qu'il n'avoit osé lui désobéir; qu'il lui avoit plu quasi dans le même temps qu'il l'avoit aimée; qu'ils avoient caché leur passion à tout le monde; qu'il n'avoit jamais été chez elle publiquement; qu'il avoit eu le plaisir de la consoler de la mort de son mari; et qu'enfin, il l'alloit épouser dans le temps qu'elle étoit morte; mais que ce mariage, qui étoit un effet de passion, auroit paru un effet de devoir et d'obéissance; qu'elle avoit gagné son père pour se faire commander de l'épouser, afin qu'il n'y eût pas un trop grand changement dans sa conduite, qui avoit été si éloignée de se remarier.

Tant qu'Estouteville m'a parlé, me dit Sancerre, j'ai ajouté foi à ses paroles, parce que j'y ai trouvé de la vraisemblance, et que le temps où il m'a dit qu'il avoit commencé à aimer ma-

dame de Tournon est précisément celui où elle m'a paru changée; mais, un moment après, je l'ai cru un menteur, ou du moins un visionnaire : j'ai été prêt à le lui dire; j'ai pensé ensuite à vouloir m'éclaircir; je l'ai questionné; je lui ai fait paroître des doutes : enfin, j'ai tant fait pour m'assurer de mon malheur, qu'il m'a demandé si je connoissois l'écriture de madame de Tournon; il a mis sur mon lit quatre de ses lettres et son portrait : mon frère est entré dans ce moment. Estouteville avoit le visage si plein de larmes, qu'il a été contraint de sortir pour ne se pas laisser voir; il m'a dit qu'il reviendroit, ce soir, requérir ce qu'il me laissoit; et moi je chassai mon frère, sur le prétexte de me trouver mal, par l'impatience de voir ces lettres que l'on m'avoit laissées, et espérant d'y trouver quelque chose qui ne me persuaderoit pas tout ce qu'Estouteville venoit de me dire. Mais hélas! que n'y ai-je point trouvé! Quelle tendresse! quels sermens! quelles assurances de l'épouser! quelles lettres! Jamais elle ne m'en a écrit de semblables. Ainsi, ajouta-t-il, j'éprouve à la fois la douleur de la mort, et celle de l'infidélité; ce sont deux maux que l'on a souvent comparés, mais qui n'ont jamais été sentis en même temps par la même personne. J'avoue, à ma honte, que je sens encore plus sa perte que

son changement; je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à sa mort. Si elle vivoit, j'aurois le plaisir de lui faire des reproches, et de me venger d'elle, en lui faisant connoître son injustice; mais je ne la verrai plus, reprenoit-il, je ne la verrai plus; ce mal est le plus grand de tous les maux : je souhaiterois de lui rendre la vie aux dépens de la mienne. Quel souhait! si elle revenoit, elle vivroit pour Estouteville. Que j'étois heureux hier, s'écrioit-il, que j'étois heureux! j'étois l'homme du monde le plus affligé; mais mon affliction étoit raisonnable, et je trouvois quelque douceur à penser que je ne devois jamais me consoler : aujourd'hui, tous mes sentimens sont injustes; je paie à une passion feinte qu'elle a eue pour moi, le même tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable. Je ne puis ni haïr, ni aimer sa mémoire; je ne puis me consoler ni m'affliger : du moins, me dit-il, en se retournant tout d'un coup vers moi, faites, je vous en conjure, que je ne voie jamais Estouteville : son nom seul me fait horreur. Je sais bien que je n'ai nul sujet de m'en plaindre; c'est ma faute de lui avoir caché que j'étois amoureux de madame de Tournon; s'il l'eût su, il ne s'y seroit peut-être pas attaché, elle ne m'auroit pas été infidèle; il est venu me

chercher pour me confier sa douleur; il me fait pitié. Hé! c'est avec raison, s'écrioit-il. Il aimoit madame de Tournon; il en étoit aimé, et il ne la verra jamais; je sens bien néanmoins que je ne saurois m'empêcher de le haïr. Et encore une fois, je vous conjure de faire en sorte que je ne le voie point.

Sancerre se remit ensuite à pleurer, à regretter madame de Tournon, à lui parler, et à lui dire les choses du monde les plus tendres : il repassa ensuite à la haine, aux plaintes, aux reproches et aux imprécations contr'elle. Comme je le vis dans un état si violent, je connus bien qu'il me falloit quelque secours pour m'aider à calmer son esprit : j'envoyai querir son frère, que je venois de quitter chez le roi : j'allai lui parler dans l'antichambre, avant qu'il entrât, et je lui contai l'état où étoit Sancerre. Nous donnâmes des ordres pour empêcher qu'il ne vît Estouteville, et nous employâmes une partie de la nuit à tâcher de le rendre capable de raison. Ce matin, je l'ai encore trouvé plus affligé : son frère est demeuré auprès de lui, et je suis revenu auprès de vous.

L'on ne peut être plus surprise que je suis, dit alors madame de Cleves, et je croyois madame de Tournon incapable d'amour et de tromperie.

L'adresse et la dissimulation, reprit M. de Cleves, ne peuvent aller plus loin qu'elle les a portées. Remarquez que, quand Sancerre crut qu'elle étoit changée pour lui, elle l'étoit véritablement, et qu'elle commençoit à aimer Estouteville. Elle disoit à ce dernier, qu'il la consoloit de la mort de son mari, et que c'étoit lui qui étoit cause qu'elle quittoit cette grande retraite, et il paroissoit à Sancerre que c'étoit parce que nous avions résolu qu'elle ne témoigneroit plus d'être si affligée. Elle faisoit valoir à Estouteville de cacher leur intelligence, et de paroître obligée à l'épouser par le commandement de son père, comme un effet du soin qu'elle avoit de sa réputation, et c'étoit pour abandonner Sancerre, sans qu'il eût sujet de s'en plaindre. Il faut que je m'en retourne, continua M. de Cleves, pour voir ce malheureux, et je crois qu'il faut que vous reveniez aussi à Paris. Il est temps que vous voyiez le monde, et que vous receviez ce nombre infini de visites, dont aussi bien vous ne sauriez vous dispenser.

Madame de Cleves consentit à son retour, et elle revint le lendemain. Elle se trouva plus tranquille sur M. de Nemours qu'elle n'avoit été; tout ce que lui avoit dit madame de Chartres en mourant, et la douleur de sa mort avoient fait une

suspension à ses sentimens, qui lui faisoit croire qu'ils étoient entièrement effacés.

Dès le même soir qu'elle fut arrivée, madame la dauphine la vint voir, et, après lui avoir témoigné la part qu'elle avoit prise à son affliction, elle lui dit que, pour la détourner de ses tristes pensées, elle vouloit l'instruire de tout ce qui s'étoit passé à la cour en son absence : elle lui conta ensuite plusieurs choses particulières. Mais ce que j'ai le plus d'envie de vous apprendre, ajouta-t-elle, c'est qu'il est certain que M. de Nemours est passionnément amoureux, et que ses amis les plus intimes, non-seulement ne sont point dans sa confidence, mais qu'ils ne peuvent deviner qui est la personne qu'il aime. Cependant cet amour est assez fort pour lui faire négliger, ou abandonner, pour mieux dire, les espérances d'une couronne.

Madame la dauphine conta ensuite tout ce qui s'étoit passé sur l'Angleterre. J'ai appris ce que je viens de vous dire, continua-t-elle, de M. d'Anville, et il m'a dit ce matin que le roi envoya querir, hier au soir, M. de Nemours, sur des lettres de Lignerolles, qui demande à revenir, et qui écrit au roi qu'il ne peut plus soutenir auprès de la reine d'Angleterre les retardemens de M. de Nemours; qu'elle commence à s'en of-

fenser, et qu'encore qu'elle n'eût point donné de parole positive, elle en avoit assez dit pour faire hasarder un voyage. Le roi lut cette lettre à M. de Nemours, qui, au lieu de parler sérieusement, comme il avoit fait dans les commencemens, ne fit que rire, que badiner, et se moquer des espérances de Lignerolles. Il dit que toute l'Europe condamneroit son imprudence, s'il hasardoit d'aller en Angleterre comme un prétendu mari de la reine, sans être assuré du succès. Il me semble aussi, ajouta-t-il, que je prendrois mal mon temps, de faire ce voyage présentement que le roi d'Espagne fait de si grandes instances pour épouser cette reine. Ce ne seroit peut-être pas un rival bien redoutable dans une galanterie; mais je pense que dans un mariage votre majesté ne me conseilleroit pas de lui disputer quelque chose. Je vous le conseillerois en cette occasion, reprit le roi; mais vous n'auriez rien à lui disputer; je sais qu'il a d'autres pensées; et, quand il n'en auroit pas, la reine Marie s'est trop mal trouvée du joug de l'Espagne, pour croire que sa sœur le veuille reprendre, et qu'elle se laisse éblouir par l'éclat de tant de couronnes jointes ensemble. Si elle ne s'en laisse pas éblouir, repartit M. de Nemours, il y a apparence qu'elle voudra se rendre heureuse par l'amour. Elle a aimé le

milord Courtenay, il y a déjà quelques années; il étoit aussi aimé de la reine Marie, qui l'auroit épousé du consentement de toute l'Angleterre, sans qu'elle connût que la jeunesse et la beauté de sa sœur Élisabeth le touchoient davantage que l'espérance de régner. Votre majesté sait que les violentes jalousies qu'elle en eut, la portèrent à les mettre l'un et l'autre en prison, à exiler ensuite le milord Courtenay, et la déterminèrent enfin à épouser le roi d'Espagne. Je crois qu'Élisabeth, qui est présentement sur le trône, rappellera bientôt ce milord, et qu'elle choisira un homme qu'elle a aimé, qui est fort aimable, qui a tant souffert pour elle, plutôt qu'un autre qu'elle n'a jamais vu. Je serois de votre avis, repartit le roi, si Courtenay vivoit encore; mais j'ai su, depuis quelques jours, qu'il est mort à Padoue, ou il étoit relégué. Je vois bien, ajouta-t-il, en quittant M. de Nemours, qu'il faudroit faire votre mariage comme on feroit celui de M. le dauphin, et envoyer épouser la reine d'Angleterre par des ambassadeurs.

M. d'Anville et M. le vidame, qui étoient chez le roi avec M. de Nemours, sont persuadés que c'est cette même passion dont il est occupé, qui le détourne d'un si grand dessein. Le vidame, qui le voit de plus près que personne, a dit à ma-

dame de Martigues, que ce prince est tellement changé, qu'il ne le reconnoît plus; et, ce qui l'étonne davantage, c'est qu'il ne lui voit aucun commerce, ni aucune heure particulière où il se dérobe, en sorte qu'il croit qu'il n'a point d'intelligence avec la personne qu'il aime; et c'est ce qui fait méconnoître M. de Nemours de lui voir aimer une femme qui ne répond point à son amour.

Quel poison pour madame de Cleves, que le discours de madame la dauphine! Le moyen de ne se pas reconnoître pour cette personne dont on ne savoit point le nom! et le moyen de n'être pas pénétrée de reconnoissance et de tendresse, en apprenant par une voie qui ne lui pouvoit être suspecte, que ce prince, qui touchoit déjà son cœur, cachoit sa passion à tout le monde, et négligeoit, pour l'amour d'elle, les espérances d'une couronne! Aussi ne peut-on représenter ce qu'elle sentit, et le trouble qui s'éleva dans son âme. Si madame la dauphine l'eût regardée avec attention, elle eût aisément remarqué que les choses qu'elle venoit de dire ne lui étoient pas indifférentes; mais, comme elle n'avoit aucun soupçon de la vérité, elle continua de parler, sans y faire de réflexion. M. d'Anville, ajouta-t-elle, qui, comme je vous viens de dire, m'a appris tout ce

détail, m'en croit mieux instruite que lui, et il a une si grande opinion de mes charmes, qu'il est persuadé que je suis la seule personne qui puisse faire de si grands changemens en M. de Nemours.

Ces dernières paroles de madame la dauphine donnèrent une autre sorte de trouble à madame de Cleves, que celui qu'elle avoit eu quelques momens auparavant. Je serois aisément de l'avis de M. d'Anville, répondit-elle ; et il y a beaucoup d'apparence, madame, qu'il ne faut pas moins qu'une princesse telle que vous, pour faire mépriser la reine d'Angleterre. Je vous l'avouerois, si je le savois, lui repartit madame la dauphine, et je le saurois, s'il étoit véritable. Ces sortes de passions n'échappent point à la vue de celles qui les causent : elles s'en aperçoivent les premières. M. de Nemours ne m'a jamais témoigné que de légères complaisances; mais il y a néanmoins une si grande différence de la manière dont il a vécu avec moi, à celle dont il y vit présentement, que je puis vous répondre que je ne suis pas la cause de l'indifférence qu'il a pour la couronne d'Angleterre.

Je m'oublie avec vous, ajouta madame la dauphine, et je ne me souviens pas qu'il faut que j'aille voir madame. Vous savez que la paix est

quasi conclue ; mais vous ne savez pas que le roi d'Espagne n'a voulu passer aucun article qu'à condition d'épouser cette princesse, au lieu du prince dom Carlos, son fils. Le roi a eu beaucoup de peine à s'y résoudre : enfin, il y a consenti, et il est allé tantôt annoncer cette nouvelle à madame. Je crois qu'elle sera inconsolable ; ce n'est pas une chose qui puisse plaire d'épouser un homme de l'âge et de l'humeur du roi d'Espagne, sur-tout à elle, qui a toute la joie que donne la première jeunesse jointe à la beauté, et qui s'attendoit d'épouser un jeune prince, pour qui elle a de l'inclination sans l'avoir vu. Je ne sais si le roi trouvera en elle toute l'obéissance qu'il désire : il m'a chargée de la voir, parce qu'il sait qu'elle m'aime, et qu'il croit que j'aurai quelque pouvoir sur son esprit. Je ferai ensuite une autre visite bien différente ; j'irai me réjouir avec madame, sœur du roi. Tout est arrêté pour son mariage avec M. de Savoie ; et il sera ici dans peu de temps. Jamais personne de l'âge de cette princesse n'a eu une joie si entière de se marier. La cour va être plus belle et plus grosse qu'on ne l'a jamais vue, et, malgré votre affliction, il faut que vous veniez pour aider à faire connoître aux étrangers que nous n'avons pas de médiocres beautés.

Après ces paroles, madame la dauphine quitta

madame de Cleves, et, le lendemain, le mariage de madame fut su de tout le monde. Les jours suivans, le roi et les reines allèrent voir madame de Cleves. M. de Nemours, qui avoit attendu son retour avec une extrême impatience, et qui souhaitoit ardemment de lui pouvoir parler sans témoins, attendit, pour aller chez elle, l'heure que tout le monde en sortiroit, et qu'apparemment il ne reviendroit plus personne. Il réussit dans son dessein, et il arriva comme les dernières visites en sortoient.

Cette princesse étoit sur son lit; il faisoit chaud, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuoit pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle, avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler. Madame de Cleves n'étoit pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez long-temps le silence.

Enfin, M. de Nemours prit la parole, et lui fit des complimens sur son affliction; madame de Cleves, étant bien aise de continuer la conversation sur ce sujet, parla assez long-temps de la perte qu'elle avoit faite, et, enfin, elle dit que, quand le temps auroit diminué la violence de sa douleur, il lui en demeureroit toujours une si forte impression, que son humeur en seroit changée.

Les grandes afflictions et les passions violentes, repartit M. de Nemours, font de grands changemens dans l'esprit; et, pour moi, je ne me reconnois pas depuis que je suis revenu de Flandre. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement, et même madame la dauphine m'en parloit encore hier. Il est vrai, repartit madame de Cleves, qu'elle l'a remarqué, et je crois lui en avoir ouï dire quelque chose. Je ne suis pas fâché, madame, repliqua M. de Nemours, qu'elle s'en soit aperçue; mais je voudrois qu'elle ne fût pas seule à s'en apercevoir. Il y a des personnes à qui on n'ôse donner d'autres marques de la passion qu'on a pour elles, que par les choses qui ne les regardent point; et, n'osant leur faire paroître qu'on les aime, on voudroit du moins qu'elles vissent que l'on ne veut être aimé de personne. L'on voudroit qu'elles sussent qu'il n'y a point de beauté, dans quelque rang qu'elle pût être, que l'on ne regardât avec indifférence, et qu'il n'y a point de couronne que l'on voulût acheter au prix de ne les voir jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, continua-t-il, par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables; ce qui est difficile, c'est de ne pas s'abandonner au

plaisir de les suivre, c'est de les éviter, par la peur de laisser paroître au public, et même à elles-mêmes, les sentimens que l'on a pour elles; et ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on étoit, et de n'avoir plus d'ambition, ni de plaisir, après avoir été toute sa vie occupé de l'un et de l'autre.

Madame de Cleves entendoit aisément la part qu'elle avoit à ces paroles. Il lui sembloit qu'elle devoit y répondre et ne les pas souffrir. Il lui sembloit aussi qu'elle ne devoit pas les entendre, ni témoigner qu'elle les prît pour elle : elle croyoit devoir parler, et croyoit ne devoir rien dire. Le discours de M. de Nemours lui plaisoit et l'offensoit presqu'également : elle y voyoit la confirmation de tout ce que lui avoit fait penser madame la dauphine; elle y trouvoit quelque chose de galant et de respectueux; mais aussi quelque chose de hardi et de trop intelligible. L'inclination qu'elle avoit pour ce prince, lui donnoit un trouble dont elle n'étoit pas maîtresse. Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît, donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas. Elle demeuroit donc sans répondre, et M. de Nemours se fût aperçu de son silence, dont il n'auroit peut-

être pas tiré de mauvais présages, si l'arrivée de M. de Cleves n'eût fini la conversation et sa visite.

Ce prince venoit conter à sa femme des nouvelles de Sancerre; mais elle n'avoit pas une grande curiosité pour la suite de cette aventure. Elle étoit si occupée de ce qui venoit de se passer, qu'à peine pouvoit-elle cacher la distraction de son esprit. Quand elle fut en liberté de rêver, elle connut bien qu'elle s'étoit trompée, lorsqu'elle avoit cru n'avoir plus que de l'indifférence pour M. de Nemours. Ce qu'il lui avoit dit, avoit fait toute l'impression qu'il pouvoit souhaiter, et l'avoit entièrement persuadée de sa passion. Les actions de ce prince s'accordoient trop bien avec ses paroles, pour laisser quelque doute à cette princesse. Elle ne se flatta plus de l'espérance de ne le pas aimer; elle songea seulement à ne lui en donner jamais aucune marque. C'étoit une entreprise difficile, dont elle connoissoit déjà les peines; elle savoit que le seul moyen d'y réussir étoit d'éviter la présence de ce prince, et, comme son deuil lui donnoit lieu d'être plus retirée que de coutume, elle se servit de ce prétexte pour n'aller plus dans les lieux où il la pouvoit voir. Elle étoit dans une tristesse profonde; la mort de sa mère en paroissoit la cause, et l'on n'en cherchoit point d'autre.

M. de Nemours étoit désespéré de ne la voir presque plus ; et, sachant qu'il ne la trouveroit dans aucune assemblée et dans aucun des divertissemens où étoit toute la cour, il ne pouvoit se résoudre d'y paroître ; il feignit une grande passion pour la chasse, et il en faisoit des parties, les mêmes jours qu'il y avoit des assemblées chez les reines. Une légère maladie lui servit long-temps de prétexte pour demeurer chez lui, et pour éviter d'aller dans tous les lieux où il savoit bien que madame de Cleves ne seroit pas.

M. de Cleves fut malade à peu près dans le même temps. Madame de Cleves ne sortit point de sa chambre pendant son mal ; mais, quand il se porta mieux, qu'il vit du monde, et entr'autres M. de Nemours qui, sur le prétexte d'être encore foible, y passoit la plus grande partie du jour, elle trouva qu'elle n'y pouvoit plus demeurer ; elle n'eut pas néanmoins la force d'en sortir les premières fois qu'il y vint : il y avoit trop long-temps qu'elle ne l'avoit vu, pour se résoudre à ne le voir pas. Ce prince trouva moyen de lui faire entendre par des discours qui ne sembloient que généraux, mais qu'elle entendoit néanmoins, parce qu'ils avoient du rapport à ce qu'il lui avoit dit chez elle, qu'il alloit à la chasse pour rêver, et qu'il n'alloit point aux assemblées, parce qu'elle n'y étoit pas.

Elle exécuta enfin la résolution qu'elle avoit prise de sortir de chez son mari, lorsqu'il y seroit; ce fut toutefois en se faisant une extrême violence. Ce prince vit bien qu'elle le fuyoit, et en fut sensiblement touché.

M. de Cleves ne prit pas garde d'abord à la conduite de sa femme; mais enfin il s'aperçut qu'elle ne vouloit pas être dans sa chambre, lorsqu'il y avoit du monde. Il lui en parla, et elle lui répondit qu'elle ne croyoit pas que la bienséance voulût qu'elle fût tous les soirs avec ce qu'il y avoit de plus jeune à la cour; qu'elle le supplioit de trouver bon qu'elle menât une vie plus retirée qu'elle n'avoit accoutumé; que la vertu et la présence de sa mère autorisoient beaucoup de choses, qu'une femme de son âge ne pouvoit soutenir.

M. de Cleves, qui avoit naturellement beaucoup de douceur et de complaisance pour sa femme, n'en eut pas en cette occasion, et il lui dit qu'il ne vouloit pas absolument qu'elle changeât de conduite. Elle fut prête de lui dire que le bruit étoit dans le monde, que M. de Nemours étoit amoureux d'elle; mais elle n'eut pas la force de le nommer. Elle sentit aussi de la honte de se vouloir servir d'une fausse raison, et de déguiser la vérité à un homme qui avoit si bonne opinion d'elle.

Quelques jours après, le roi étoit chez la reine à l'heure du cercle ; l'on parla des horoscopes et des prédictions : les opinions étoient partagées sur la croyance que l'on y devoit donner. La reine y ajoutoit beaucoup de foi ; elle soutint qu'après tant de choses qui avoient été prédites, et que l'on avoit vu arriver, on ne pouvoit douter qu'il n'y eût quelque certitude dans cette science. D'autres soutenoient que, parmi ce nombre infini de prédictions, le peu qui se trouvoit véritable, faisoit bien voir que ce n'étoit qu'un effet du hasard.

J'ai eu autrefois beaucoup de curiosité pour l'avenir, dit le roi ; mais on m'a dit tant de choses fausses et si peu vraisemblables, que je suis demeuré convaincu que l'on ne peut rien savoir de véritable. Il y a quelques années qu'il vint ici un homme d'une grande réputation dans l'astrologie. Tout le monde l'alla voir : j'y allai comme les autres, mais sans lui dire qui j'étois, et je menai M. de Guise, et d'Escars ; je les fis passer les premiers. L'astrologue néanmoins s'adressa d'abord à moi, comme s'il m'eût jugé le maître des autres : peut-être qu'il me connoissoit ; cependant il me dit une chose qui ne me convenoit pas, s'il m'eût connu. Il me prédit que je serois tué en duel. Il dit ensuite à M. de Guise qu'il seroit tué par derrière, et à d'Escars qu'il au-

roit la tête cassée d'un coup de pied de cheval. M. de Guise s'offensa quasi de cette prédiction, comme si on l'eût accusé de devoir fuir. D'Escars ne fut guère satisfait de trouver qu'il devoit finir par un accident si malheureux. Enfin, nous sortîmes tous très-mal contens de l'astrologue. Je ne sais ce qui arrivera à M. de Guise et à d'Escars; mais il n'y a guère d'apparence que je sois tué en duel. Nous venons de faire la paix, le roi d'Espagne et moi; et, quand nous ne l'aurions pas faite, je doute que nous nous battions, et que je le fisse appeler, comme le roi mon père fit appeler Charles-Quint.

Après le malheur que le roi conta qu'on lui avoit prédit, ceux qui avoient soutenu l'astrologie, abandonnèrent le parti, et tombèrent d'accord qu'il n'y falloit donner aucune croyance. Pour moi, dit tout haut M. de Nemours, je suis l'homme du monde qui dois le moins y en avoir; et se retournant vers madame de Cleves, auprès de qui il étoit: On m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serois heureux par les bontés de la personne du monde pour qui j'aurois la plus violente et la plus respectueuse passion. Vous pouvez juger, madame, si je dois croire aux prédictions.

Madame la dauphine qui crut par ce que M. de Nemours avoit dit tout haut, que ce qu'il disoit

tout bas étoit quelque fausse prédiction qu'on lui avoit faite, demanda à ce prince ce qu'il disoit à madame de Cleves. S'il eût eu moins de présence d'esprit, il eût été surpris de cette demande ; mais prenant la parole sans hésiter : Je lui disois, madame, répondit-il, que l'on m'a prédit que je serois élevé à une si haute fortune, que je n'oserois même y prétendre. Si l'on ne vous a fait que cette prédiction, repartit madame la dauphine, en souriant, et pensant à l'affaire d'Angleterre, je ne vous conseille pas de décrier l'astrologie, et vous pourriez trouver des raisons pour la soutenir. Madame de Cleves comprit bien ce que vouloit dire madame la dauphine ; mais elle entendoit bien aussi que la fortune dont M. de Nemours vouloit parler, n'étoit pas d'être roi d'Angleterre.

Comme il y avoit déjà assez long-temps de la mort de sa mère, il falloit qu'elle commençât à paroître dans le monde, et à faire sa cour, comme elle avoit accoutumé : elle voyoit M. de Nemours chez madame la dauphine; elle le voyoit chez M. de Cleves, où il venoit souvent avec d'autres personnes de qualité de son âge, afin de ne se pas faire remarquer ; mais elle ne le voyoit plus qu'avec un trouble dont il s'apercevoit aisément.

Quelqu'application qu'elle eût à éviter ses regards, et à lui parler moins qu'à un autre, il lui échappoit de certaines choses qui partoient d'un premier mouvement qui faisoit juger à ce prince qu'il ne lui étoit pas indifférent. Un homme, moins pénétrant que lui, ne s'en fût peut-être pas aperçu; mais il avoit déja été aimé tant de fois, qu'il étoit difficile qu'il ne connût pas quand on l'aimoit. Il voyoit bien que le chevalier de Guise étoit son rival, et ce prince connoissoit que M. de Nemours étoit le sien. Il étoit le seul homme de la cour qui eût démêlé cette vérité; son intérêt l'avoit rendu plus clairvoyant que les autres; la connoissance qu'ils avoient de leurs sentimens, leur donnoit une aigreur qui paroissoit en toutes choses, sans éclater néanmoins par aucun démêlé; mais ils étoient opposés, toujours de différent parti dans les courses de bague, dans les combats à la barrière, et dans tous les divertissemens où le roi s'occupoit; et leur émulation étoit si grande, qu'elle ne se pouvoit cacher.

L'affaire d'Angleterre revenoit souvent dans l'esprit de madame de Cleves: il lui sembloit que M. de Nemours ne résisteroit point aux conseils du roi et aux instances de Lignerolles. Elle voyoit avec peine, que ce dernier n'étoit point encore de retour, et elle l'attendoit avec impatience. Si

elle eût suivi ses mouvemens, elle se seroit informée avec soin de l'état de cette affaire; mais le même sentiment qui lui donnoit de la curiosité, l'obligeoit à la cacher, et elle s'enquéroit seulement de la beauté, de l'esprit et de l'humeur de la reine Élisabeth. On apporta un de ses portraits chez le roi, qu'elle trouva plus beau qu'elle n'avoit envie de le trouver; et elle ne put s'empêcher de dire qu'il étoit flatté. Je ne le crois pas, reprit madame la dauphine, qui étoit présente; cette princesse a la réputation d'être belle, et d'avoir un esprit fort au-dessus du commun, et je sais bien qu'on me l'a proposée toute ma vie pour exemple. Elle doit être aimable, si elle ressemble à Anne de Boulen, sa mère. Jamais femme n'a eu tant de charmes et tant d'agrémens dans sa personne et dans son humeur. J'ai ouï dire que son visage avoit quelque chose de vif et de singulier, et qu'elle n'avoit aucune ressemblance avec les autres beautés angloises. Il me semble aussi, reprit madame de Cleves, que l'on dit qu'elle étoit née en France. Ceux qui l'ont cru se sont trompés, répondit madame la dauphine, et je vais vous conter son histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une bonne maison d'Angleterre. Henri VIII avoit été amoureux de sa sœur et de

sa mère, et l'on a même soupçonné qu'elle étoit sa fille. Elle vint ici avec la sœur de Henri VII, qui épousa le roi Louis XII. Cette princesse, qui étoit jeune et galante, eut beaucoup de peine à quitter la cour de France après la mort de son mari; mais Anne de Boulen, qui avoit les mêmes inclinations que sa maîtresse, ne put se résoudre à en partir. Le feu roi en étoit amoureux, et elle demeura fille d'honneur de la reine Claude. Cette reine mourut, et madame Marguerite, sœur du roi, duchesse d'Alençon, et depuis reine de Navarre, dont vous avez vu les contes, la prit auprès d'elle, et elle prit auprès de cette princesse les teintures de la religion nouvelle. Elle retourna ensuite en Angleterre, et y charma tout le monde; elle avoit les manières de France qui plaisent à toutes les nations; elle chantoit bien; elle dansoit admirablement; on la mit fille de la reine Catherine d'Aragon, et le roi Henri VIII en devint éperdument amoureux.

Le cardinal de Volsey, son favori et son premier ministre, avoit prétendu au pontificat; et, mal satisfait de l'empereur, qui ne l'avoit pas soutenu dans cette prétention, il résolut de s'en venger, et d'unir le roi, son maître, à la France. Il mit dans l'esprit de Henri VIII que son mariage avec la tante de l'empereur étoit nul, et lui pro-

posa d'épouser la duchesse d'Alençon, dont le mari venoit de mourir. Anne de Boulen, qui avoit de l'ambition, regarda ce divorce comme un chemin qui la pouvoit conduire au trône. Elle commença à donner au roi d'Angleterre des impressions de la religion de Luther, et engagea le feu roi à favoriser à Rome le divorce de Henri, sur l'espérance du mariage de madame d'Alençon. Le cardinal de Volsey se fit députer en France, sur d'autres prétextes, pour traiter cette affaire; mais son maître ne put se résoudre à souffrir qu'on fît seulement la proposition, et il lui envoya un ordre, à Calais, de ne point parler de ce mariage.

Au retour de France, le cardinal de Volsey fut reçu avec des honneurs pareils à ceux que l'on rendoit au roi même : jamais favori n'a porté l'orgueil et la vanité à un si haut point. Il ménagea une entrevue entre les deux rois, qui se fit à Boulogne. François Ier donna la main à Henri VIII, qui ne la vouloit point recevoir : ils se traitèrent tour à tour avec une magnificence extraordinaire, et se donnèrent des habits pareils à ceux qu'ils avoient fait faire pour eux-mêmes. Je me souviens d'avoir ouï dire que ceux que le feu roi envoya au roi d'Angleterre étoient de satin cramoisi, chamarré en triangle, avec des perles et

des diamans; et la robe de velours blanc brodé d'or. Après avoir été quelques jours à Boulogne, ils allèrent encore à Calais. Anne de Boulen étoit logée chez Henri VIII avec le train d'une reine; et François I.er lui fit les mêmes présens et lui rendit les mêmes honneurs que si elle l'eût été. Enfin, après une passion de neuf années, Henri l'épousa sans attendre la dissolution de son premier mariage, qu'il demandoit à Rome depuis long-temps. Le pape prononça les fulminations contre lui, avec précipitation. Henri en fut tellement irrité, qu'il se déclara chef de la religion, et entraîna toute l'Angleterre dans le malheureux changement où vous la voyez.

Anne de Boulen ne jouit pas long-temps de sa grandeur; car, lorsqu'elle la croyoit plus assurée par la mort de Catherine d'Aragon, un jour qu'elle assistoit avec toute la cour à des courses de bague que faisoit le vicomte de Rochefort, son frère, le roi en fut frappé d'une telle jalousie, qu'il quitta brusquement le spectacle, s'en vint à Londres, et laissa ordre d'arrêter la reine, le vicomte de Rochefort, et plusieurs autres, qu'il croyoit amans ou confidens de cette princesse. Quoique cette jalousie parût née dans ce moment, il y avoit déjà quelque temps qu'elle lui avoit été inspirée par la vicomtesse de Roche-

fort, qui, ne pouvant souffrir la liaison étroite de son mari avec la reine, la fit regarder au roi comme une amitié criminelle; en sorte que ce prince, qui d'ailleurs étoit amoureux de Jeanne de Seymour, ne songea qu'à se défaire d'Anne de Boulen. En moins de trois semaines, il fit faire le procès à cette reine et à son frère, leur fit couper la tête, et épousa Jeanne Seymour. Il eut ensuite plusieurs femmes qu'il répudia, ou qu'il fit mourir, et entr'autres Catherine Howard, dont la comtesse de Rochefort étoit confidente, et qui eut la tête coupée avec elle. Elle fut ainsi punie des crimes qu'elle avoit supposés à Anne de Boulen, et Henri VIII mourut, étant devenu d'une grosseur prodigieuse.

Toutes les dames, qui étoient présentes au récit de madame la dauphine, la remercièrent de les avoir si bien instruites de la cour d'Angleterre, et entr'autres madame de Cleves, qui ne put s'empêcher de lui faire encore plusieurs questions sur la reine Élisabeth.

La reine dauphine faisoit faire des portraits en petit de toutes les belles personnes de la cour, pour les envoyer à la reine, sa mère. Le jour qu'on achevoit celui de madame de Cleves, madame la dauphine vint passer l'après-dînée chez elle. M. de Nemours ne manqua pas de s'y trou-

ver: il ne laissoit échapper aucune occasion de voir madame de Cleves, sans laisser paroître néanmoins qu'il les cherchât. Elle étoit si belle ce jour-là, qu'il en seroit devenu amoureux, quand il ne l'auroit pas été : il n'osoit pourtant avoir les yeux attachés sur elle pendant qu'on la peignoit, et il craignoit de laisser trop voir le plaisir qu'il avoit à la regarder.

Madame la dauphine demanda à M. de Cleves un petit portrait qu'il avoit de sa femme, pour le voir auprès de celui qu'on achevoit; tout le monde dit son sentiment de l'un et de l'autre, et madame de Cleves ordonna au peintre de raccommoder quelque chose à la coiffure de celui qu'on venoit d'apporter. Le peintre, pour lui obéir, ôta le portrait de la boîte où il étoit, et, après y avoir travaillé, il le remit sur la table.

Il y avoit long-temps que M. de Nemours souhaitoit d'avoir le portrait de madame de Cleves. Lorsqu'il vit celui qui étoit à M. de Cleves, il ne put résister à l'envie de le dérober à un mari qu'il croyoit tendrement aimé; et il pensa que, parmi tant de personnes qui étoient dans ce même lieu, il ne seroit pas soupçonné plutôt qu'un autre.

Madame la dauphine étoit assisse sur le lit, et parloit bas à madame de Cleves, qui étoit debout devant elle. Madame de Cleves aperçut, par un

des rideaux qui n'étoit qu'à demi-fermé, M. de Nemours, le dos contre la table, qui étoit au pied du lit, et elle vit que, sans tourner la tête, il prenoit adroitement quelque chose sur cette table. Elle n'eut pas de peine à deviner que c'étoit son portrait, et elle en fut si troublée, que madame la dauphine remarqua qu'elle ne l'écoutoit pas, et lui demanda tout haut ce qu'elle regardoit. M. de Nemours se tourna à ces paroles; il rencontra les yeux de madame de Cleves, qui étoient encore attachés sur lui, et il pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'elle eût vu ce qu'il venoit de faire.

Madame de Cleves n'étoit pas peu embarrassée; la raison vouloit qu'elle demandât son portrait; mais, en le demandant publiquement, c'étoit apprendre à tout le monde les sentimens que ce prince avoit pour elle, et, en le lui demandant en particulier, c'étoit quasi l'engager à lui parler de sa passion; enfin, elle jugea qu'il valoit mieux le lui laisser, et elle fut bien aise de lui accorder une faveur qu'elle lui pouvoit faire, sans qu'il sût même qu'elle la lui faisoit. M. de Nemours, qui remarquoit son embarras, et qui en devinoit quasi la cause, s'approcha d'elle, et lui dit tout bas: Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, madame, de me laisser croire

que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage; et il se retira après ces paroles, et n'attendit point la réponse.

Madame la dauphine sortit pour s'aller promener, suivie de toutes les dames, et M. de Nemours alla se renfermer chez lui, ne pouvant soutenir en public la joie d'avoir un portrait de madame de Cleves. Il sentoit tout ce que la passion peut faire sentir de plus agréable; il aimoit la plus aimable personne de la cour; il s'en faisoit aimer malgré elle, et il voyoit dans toutes ses actions cette sorte de trouble et d'embarras que cause l'amour dans l'innocence de la première jeunesse.

Le soir, on chercha ce portrait avec beaucoup de soin; comme on trouvoit la boîte où il devoit être, l'on ne soupçonna point qu'il eût été dérobé, et l'on crut qu'il étoit tombé par hasard. M. de Cleves étoit affligé de cette perte, et, après qu'on eut encore cherché inutilement, il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisoit voir qu'il ne le pensoit pas, qu'elle avoit sans doute quelqu'amant caché, à qui elle avoit donné ce portrait, ou qui l'avoit dérobé, et qu'un autre qu'un amant ne se seroit pas contenté de la peinture sans la boîte.

Ces paroles, quoique dites en riant, firent une vive impression dans l'esprit de madame de Cle-

ves : elles lui donnèrent des remords; elle fit réflexion à la violence de l'inclination qui l'entraînoit vers M. de Nemours ; elle trouva qu'elle n'étoit plus maîtresse de ses paroles et de son visage ; elle pensa que Lignerolles étoit revenu; qu'elle ne craignoit plus l'affaire d'Angleterre ; qu'elle n'avoit plus de soupçons sur madame la dauphine; qu'enfin, il n'y avoit plus rien qui la pût défendre, et qu'il n'y avoit de sûreté pour elle qu'en s'éloignant. Mais, comme elle n'étoit pas maîtresse de s'éloigner, elle se trouvoit dans une grande extrémité et prête à tomber dans ce qui lui paroissoit le plus grand des malheurs, qui étoit de laisser voir à M. de Nemours l'inclination qu'elle avoit pour lui. Elle se souvenoit de tout ce que madame de Chartres lui avoit dit en mourant, et des conseils qu'elle lui avoit donnés de prendre toutes sortes de partis, quelque difficiles qu'ils pussent être, plutôt que de s'embarquer dans une galanterie. Ce que M. de Cleves lui avoit dit sur la sincérité, en parlant de madame de Tournon, lui revint dans l'esprit; il lui sembla qu'elle lui devoit avouer l'inclination qu'elle avoit pour M. de Nemours. Cette pensée l'occupa longtemps; ensuite elle fut étonnée de l'avoir eue ; elle y trouva de la folie, et retomba dans l'embarras de ne savoir quel parti prendre.

La paix étoit signée; madame Élisabeth, après beaucoup de répugnance, s'étoit résolue à obéir au roi, son père. Le duc d'Albe avoit été nommé pour venir l'épouser au nom du roi catholique, et il devoit bientôt arriver. L'on attendoit le duc de Savoie, qui venoit épouser madame, sœur du roi, et dont les noces se devoient faire en même temps. Le roi ne songeoit qu'à rendre ces noces célèbres, par des divertissemens où il pût faire paroître l'adresse et la magnificence de sa cour. On proposa tout ce qui se pouvoit faire de plus grand pour des ballets et des comédies; mais le roi trouva ces divertissemens trop particuliers, et il en voulut d'un plus grand éclat.

Il résolut de faire un tournoi, où les étrangers seroient reçus, et dont le peuple pourroit être le spectateur. Tous les princes et les jeunes seigneurs entrèrent avec joie dans le dessein du roi, et sur-tout le duc de Ferrare, M. de Guise et M. de Nemours, qui surpassoient tous les autres dans ces sortes d'exercices. Le roi les choisit pour être les quatre tenans du tournoi.

L'on fit publier partout le royaume, qu'en la ville de Paris le pas étoit ouvert, au quinzième juin, par sa majesté très-chrétienne, et par les princes Alphonse d'Est, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, et Jacques de

Savoie, duc de Nemours, pour être tenu contre tous venans : à commencer le premier combat à cheval en lice, en double pièce, quatre coups de lance et un pour les dames; le deuxième combat, à coups d'épée, un à un, ou deux à deux, à la volonté des maîtres du camp; le troisième combat, à pied, trois coups de pique et six coups d'épée; que les tenans fourniroient de lances, d'épées et de piques au choix des assaillans, et que, si en courant on donnoit au cheval, on seroit mis hors des rangs; qu'il y auroit quatre maîtres du camp pour donner les ordres, et que ceux des assaillans qui auroient le plus rompu et le mieux fait auroient un prix, dont la valeur seroit à la discrétion des juges; que tous les assaillans, tant françois qu'étrangers, seroient tenus de venir toucher à l'un des écus qui seroient pendus au perron au bout de la lice, ou à plusieurs, selon leur choix; que là ils trouveroient un officier d'armes, qui les recevroit pour les enrôler selon leur rang et selon les écus qu'ils auroient touchés; que les assaillans seroient tenus de faire apporter par un gentilhomme leur écu avec leurs armes, pour le pendre au perron, trois jours avant le commencement du tournoi; qu'autrement, ils n'y seroient point reçus sans le congé des tenans.

On fit faire une grande lice proche de la Bas-

tille, qui venoit du château des Tournelles, qui traversoit la rue St.-Antoine, et qui alloit rendre aux écuries royales. Il y avoit des deux côtés des échafauds et des amphithéâtres, avec des loges couvertes, qui formoient des espèces de galeries qui faisoient un très-bel effet à la vue, et qui pouvoient contenir un nombre infini de personnes. Tous les princes et seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur étoit nécessaire pour paroître avec éclat, et pour mêler dans leurs chiffres, ou dans leurs devises, quelque chose de galant qui eût rapport aux personnes qu'ils aimoient.

Peu de jours avant l'arrivée du duc d'Albe, le roi fit une partie de paume avec M. de Nemours, le chevalier de Guise, et le vidame de Chartres. Les reines les allèrent voir jouer, suivies de toutes les dames, et entr'autres de madame de Cleves. Après que la partie fut finie, comme l'on sortoit du jeu de paume, Châtelart s'approcha de la reine dauphine, et lui dit que le hasard lui venoit de mettre entre les mains une lettre de galanterie qui étoit tombée de la poche de M. de Nemours. Cette reine, qui avoit toujours de la curiosité pour ce qui regardoit ce prince, dit à Châtelart de la lui donner; elle la prit et suivit la reine sa belle mère, qui s'en alloit avec le roi voir

travailler à la lice. Après que l'on y eut été quelque temps, le roi fit amener des chevaux qu'il avoit fait venir depuis peu. Quoiqu'ils ne fussent pas encore dressés, il les voulut monter, et en fit donner à tous ceux qui l'avoient suivi. Le roi et M. de Nemours se trouvèrent sur les plus fougueux; ces chevaux se voulurent jeter l'un à l'autre. M. de Nemours, par la crainte de blesser le roi, recula brusquement, et porta son cheval contre un pilier du manége, avec tant de violence, que la secousse le fit chanceler. On courut à lui, et on le crut considérablement blessé. Madame de Cleves le crut encore plus blessé que les autres. L'intérêt qu'elle y prenoit, lui donna une appréhension et un trouble qu'elle ne songea pas à cacher; elle s'approcha de lui avec les reines, et avec un visage si changé, qu'un homme moins intéressé que le chevalier de Guise s'en fût aperçu: aussi le remarqua-t-il aisément, et il eut bien plus d'attention à l'état où étoit madame de Cleves, qu'à celui où étoit M. de Nemours. Le coup que ce prince s'étoit donné, lui causa un si grand éblouissement, qu'il demeura quelque temps la tête penchée sur ceux qui le soutenoient. Quand il la releva, il vit d'abord madame de Cleves; il connut, sur son visage, la pitié qu'elle avoit de lui, et il la regarda de manière à lui faire

juger combien il en étoit touché. Il fit ensuite des remercîmens aux reines de la bonté qu'elles lui témoignoient, et des excuses de l'état où il avoit été devant elles. Le roi lui ordonna de s'aller reposer.

Madame de Cleves, après s'être remise de la frayeur qu'elle avoit eue, fit bientôt réflexion aux marques qu'elle en avoit données. Le chevalier de Guise ne la laissa pas long-temps dans l'espérance que personne ne s'en seroit aperçu; il lui donna la main pour la conduire hors de la lice. Je suis plus à plaindre que M. de Nemours, madame, lui dit-il; pardonnez-moi, si je sors de ce profond respect que j'ai toujours eu pour vous, et si je vous fais paroître la vive douleur que je sens de ce que je viens de voir: c'est la première fois que j'ai été assez hardi pour vous parler, et ce sera aussi la dernière. La mort, ou du moins un éloignement éternel m'ôtera d'un lieu où je ne puis plus vivre, puisque je viens de perdre la triste consolation de croire que tous ceux qui osent vous regarder, sont aussi malheureux que moi.

Madame de Cleves ne répondit que quelques paroles mal arrangées, comme si elle n'eût pas entendu ce que signifioient celles du chevalier de Guise. Dans un autre temps, elle auroit été

offensée qu'il lui eût parlé des sentimens qu'il avoit pour elle ; mais, dans ce moment, elle ne sentit que l'affliction de voir qu'il s'étoit aperçu de ceux qu'elle avoit pour M. de Nemours. Le chevalier de Guise en fut si convaincu et si pénétré de douleur, que, dès ce jour, il prit la résolution de ne penser jamais à être aimé de madame de Cleves. Mais, pour quitter cette entreprise qui lui avoit paru si difficile et si glorieuse, il en falloit quelqu'autre dont la grandeur pût l'occuper. Il se mit dans l'esprit de prendre Rhodes, dont il avoit déjà eu quelques pensées; et, quand la mort l'ôta du monde, dans la fleur de sa jeunesse, et dans le temps qu'il avoit acquis la réputation d'un des plus grands princes de son siècle, le seul regret qu'il témoigna de quitter la vie, fut de n'avoir pu exécuter une si belle résolution, dont il croyoit le succès infaillible par tous les soins qu'il en avoit pris.

Madame de Cleves, en sortant de la lice, alla chez la reine, l'esprit bien occupé de ce qui s'étoit passé. M. de Nemours y vint peu de temps après, habillé magnifiquement, et comme un homme qui ne se sentoit pas de l'accident qui lui étoit arrivé : il paroissoit même plus gai que de coutume; et la joie de ce qu'il croyoit avoir vu, lui donnoit un air qui augmentoit encore son

agrément. Tout le monde fut surpris lorsqu'il entra, et il n'y eut personne qui ne lui demandât de ses nouvelles, excepté madame de Cleves, qui demeura auprès de la cheminée sans faire semblant de le voir. Le roi sortit d'un cabinet où il étoit, et, le voyant parmi les autres, il l'appela pour lui parler de son aventure. M. de Nemours passa auprès de madame de Cleves, et lui dit tout bas : J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, madame; mais ce n'est pas de celle dont je suis le plus digne. Madame de Cleves s'étoit bien doutée que ce prince s'étoit aperçu de la sensibilité qu'elle avoit eue pour lui; et ses paroles lui firent voir qu'elle ne s'étoit pas trompée. C'étoit pour elle une grande douleur de voir qu'elle n'étoit plus maîtresse de cacher ses sentimens, et de les avoir laissé paroître au chevalier de Guise. Elle étoit aussi très-fâchée que M. de Nemours les connût; mais cette dernière douleur n'étoit pas si entière, et elle étoit mêlée de quelque sorte de douceur.

La reine dauphine, qui avoit une extrême impatience de savoir ce qu'il y avoit dans la lettre que Châtelart lui avoit donnée, s'approcha de madame de Cleves : Allez lire cette lettre, lui dit-elle; elle s'adresse à M. de Nemours, et, selon les apparences, elle est de cette maîtresse

pour qui il a quitté toutes les autres : si vous ne la pouvez lire présentement, gardez-la; venez ce soir à mon coucher pour me la rendre, et pour me dire si vous en connoissez l'écriture. Madame la dauphine quitta madame de Cleves après ces paroles, et la laissa si étonnée, et dans un si grand saisissement, qu'elle fut quelque temps sans pouvoir sortir de sa place. L'impatience et le trouble où elle étoit, ne lui permirent pas de demeurer chez la reine; elle s'en alla chez elle, quoiqu'il ne fût pas l'heure où elle avoit coutume de se retirer : elle tenoit cette lettre d'une main tremblante; ses pensées étoient si confuses, qu'elle n'en avoit aucune distincte, et elle se trouvoit dans une sorte de douleur insupportable qu'elle ne connoissoit point, et qu'elle n'avoit jamais sentie. Sitôt qu'elle fut dans son cabinet, elle ouvrit cette lettre, et la trouva telle :

Lettre.

« Je vous ai trop aimé pour vous laisser croire » que le changement qui vous paroît en moi » soit un effet de ma légèreté; je veux vous apprendre que votre infidélité en est la cause. » Vous êtes bien surpris que je vous parle de » votre infidélité; vous me l'aviez cachée avec » tant d'adresse, et j'ai pris tant de soin de vous

» cacher que je le savois, que vous avez raison
» d'être étonné qu'elle me soit connue. Je suis
» surprise moi-même que j'aie pu ne vous en
» rien faire paroître. Jamais douleur n'a été pa-
» reille à la mienne : je croyois que vous aviez
» pour moi une passion violente, je ne vous ca-
» chois plus celle que j'avois pour vous ; et, dans
» le temps que je vous la laissois voir toute en-
» tière, j'appris que vous me trompiez, que vous
» en aimiez une autre, et que, selon toutes les
» apparences, vous me sacrifiiez à cette nouvelle
» maîtresse. Je le sus le jour de la course de bague;
» c'est ce qui fit que je n'y allai point : je feignis
» d'être malade pour cacher le désordre de mon
» esprit ; mais je le devins en effet, et mon corps
» ne put supporter une si violente agitation.
» Quand je commençai à me porter mieux, je
» feignis encore d'être fort mal, afin d'avoir un
» prétexte de ne vous point voir et de ne vous
» point écrire. Je voulus avoir du temps pour
» résoudre de quelle sorte j'en devois user avec
» vous : je pris et je quittai vingt fois les mêmes
» résolutions ; mais, enfin, je vous trouvai indi-
» gne de voir ma douleur, et je résolus de ne
» vous la point faire paroître. Je voulus blesser
» votre orgueil, en vous faisant voir que ma pas-
» sion s'affoiblissoit d'elle-même. Je crus dimi-

» nuer, par là, le prix du sacrifice que vous en
» faisiez; je ne voulus pas que vous eussiez le
» plaisir de montrer combien je vous aimois pour
» en paroître plus aimable. Je résolus de vous
» écrire des lettres tièdes et languissantes, pour
» jeter dans l'esprit de celle à qui vous les don-
» niez, que l'on cessoit de vous aimer. Je ne
» voulus pas qu'elle eût le plaisir d'apprendre
» que je savois qu'elle triomphoit de moi, ni aug-
» menter son triomphe par mon désespoir et par
» mes reproches. Je pensai que je ne vous puni-
» rois pas assez en rompant avec vous, et que je
» ne vous donnerois qu'une légère douleur si je
» cessois de vous aimer lorsque vous ne m'ai-
» miez plus. Je trouvai qu'il falloit que vous m'ai-
» massiez pour sentir le mal de n'être point ai-
» mé, que j'éprouvois si cruellement. Je crus
» que, si quelque chose pouvoit rallumer les sen-
» timens que vous aviez eus pour moi, c'étoit
» de vous faire voir que les miens étoient chan-
» gés; mais de vous le faire voir en feignant de
» vous le cacher, et comme si je n'eusse pas eu
» la force de l'avouer. Je m'arrêtai à cette réso-
» lution; mais qu'elle me fut pénible à prendre!
» et qu'en vous revoyant elle me parut difficile
» à exécuter! Je fus prête cent fois à éclater par
» mes reproches et par mes pleurs: l'état où j'é-

» tois encore, par ma santé, me servit à vous
» déguiser mon trouble et mon affliction. Je fus
» soutenue ensuite par le plaisir de dissimuler
» avec vous, comme vous dissimuliez avec moi;
» néanmoins, je me faisois une si grande violen-
» ce pour vous dire et pour vous écrire que je
» vous aimois, que vous vîtes plutôt que je n'a-
» vois eu dessein de vous le laisser voir, que mes
» sentimens étoient changés. Vous en fûtes bles-
» sé; vous vous en plaignîtes: je tâchois de vous
» rassurer; mais c'étoit d'une manière si forcée,
» que vous en étiez encore mieux persuadé que
» je ne vous aimois plus: enfin, je fis tout ce que
» j'avois eu intention de faire. La bizarrerie de
» votre cœur vous fit revenir vers moi, à mesure
» que vous voyiez que je m'éloignois de vous.
» J'ai joui de tout le plaisir que peut donner la
» vengeance; il m'a paru que vous m'aimiez mieux
» que vous n'aviez jamais fait, et je vous ai fait
» voir que je ne vous aimois plus. J'ai eu lieu de
» croire que vous aviez entièrement abandonné
» celle pour qui vous m'aviez quittée. J'ai eu aussi
» des raisons pour être persuadée que vous ne
» lui aviez jamais parlé de moi; mais votre re-
» tour et votre discrétion n'ont pu réparer votre
» légèreté. Votre cœur a été partagé entre moi
» et une autre; vous m'avez trompée; cela suffit

» pour m'ôter le plaisir d'être aimée de vous,
» comme je croyois mériter de l'être, et pour
» me laisser dans la résolution, que j'ai prise, de
» ne vous voir jamais, et dont vous êtes si sur-
» pris. »

Madame de Cleves lut cette lettre et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avoit lu : elle voyoit seulement que M. de Nemours ne l'aimoit pas comme elle avoit pensé, et qu'il en aimoit d'autres qu'il trompoit comme elle. Quelle vue et quelle connoissance pour une personne de son humeur, qui avoit une passion violente, qui venoit d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeoit indigne, et à un autre qu'elle maltraitoit pour l'amour de lui! Jamais affliction n'a été si piquante et si vive : il lui sembloit que ce qui faisoit l'aigreur de cette affliction étoit ce qui s'étoit passé dans cette journée, et que, si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimoit, elle ne se fût pas souciée qu'il en eût aimé une autre ; mais elle se trompoit elle-même ; et ce mal, qu'elle trouvoit si insupportable, étoit la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyoit, par cette lettre, que M. de Nemours avoit une galanterie depuis long-temps. Elle trouvoit que celle qui avoit écrit la lettre, avoit de l'esprit et du mérite :

elle lui paroissoit digne d'être aimée ; elle lui trouvoit plus de courage qu'elle ne s'en trouvoit à elle-même, et elle envioit la force qu'elle avoit eue de cacher ses sentimens à M. de Nemours. Elle voyoit, par la fin de la lettre, que cette personne se croyoit aimée ; elle pensoit que la discrétion que ce prince lui avoit fait paroître, et dont elle avoit été si touchée, n'étoit peut-être que l'effet de la passion qu'il avoit pour cette autre personne, à qui il craignoit de déplaire ; enfin, elle pensoit tout ce qui pouvoit augmenter son affliction et son désespoir. Quels retours ne fit-elle point sur elle-même ! quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avoit donnés ! Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtrée à se séparer du commerce du monde, malgré M. de Cleves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avoit eue de lui avouer l'inclination qu'elle avoit pour M. de Nemours ! Elle trouvoit qu'elle auroit mieux fait de la découvrir à un mari, dont elle connoissoit la bonté, et qui auroit eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en étoit indigne, qui la trompoit, qui la sacrifioit peut-être, et qui ne pensoit à être aimé d'elle que par un sentiment d'orgueil et de vanité : enfin, elle trouva que tous les maux qui lui pouvoient arriver, et toutes les extrémités où elle se pouvoit

porter, étoient moindres que d'avoir laissé voir à M. de Nemours qu'elle l'aimoit, et de connoître qu'il en aimoit un autre. Tout ce qui la consoloit, étoit de penser au moins, qu'après cette connoissance, elle n'avoit plus rien à craindre d'elle-même, et qu'elle seroit entièrement guérie de l'inclination qu'elle avoit pour ce prince.

Elle ne pensa guère à l'ordre que madame la dauphine lui avoit donné de se trouver à son coucher; elle se mit au lit et feignit de se trouver mal, en sorte que, quand M. de Cleves revint de chez le roi, on lui dit qu'elle étoit endormie; mais elle étoit bien éloignée de la tranquillité qui conduit au sommeil. Elle passa la nuit sans faire autre chose que s'affliger et relire la lettre qu'elle avoit entre les mains.

Madame de Cleves n'étoit pas la seule personne dont cette lettre troubloit le repos. Le vidame de Chartres, qui l'avoit perdue, et non pas M. de Nemours, en étoit dans une grande inquiétude; il avoit passé tout le soir chez M. de Guise, qui avoit donné un grand soupé au duc de Ferrare, son beau-frère, et à toute la jeunesse de la cour. Le hasard fit qu'en soupant on parla de jolies lettres. Le vidame de Chartres dit qu'il en avoit une sur lui, plus jolie que toutes celles qui avoient jamais été écrites. On le pressa de la montrer : il

s'en défendit. M. de Nemours lui soutint qu'il n'en avoit point, et qu'il ne parloit que par vanité. Le vidame lui répondit qu'il poussoit sa discrétion à bout ; que néanmoins il ne montreroit pas la lettre ; mais qu'il en liroit quelques endroits, qui feroient juger que peu d'hommes en recevoient de pareilles. En même-temps, il voulut prendre cette lettre ; mais ne la trouva point. Il la chercha inutilement ; on lui en fit la guerre ; mais il parut si inquiet, que l'on cessa de lui en parler. Il se retira plutôt que les autres, et s'en alla chez lui avec impatience, pour voir s'il n'y avoit point laissé la lettre qui lui manquoit. Comme il la cherchoit encore, le premier valet de chambre de la reine le vint trouver, pour lui dire que la vicomtesse d'Usèz avoit cru nécessaire de l'avertir en diligence, que l'on avoit dit chez la reine qu'il étoit tombé une lettre de galanterie de sa poche, pendant qu'il étoit au jeu de paume ; que l'on avoit raconté une grande partie de ce qui étoit dans la lettre ; que la reine avoit témoigné beaucoup de curiosité de la voir ; qu'elle l'avoit envoyé demander à un de ses gentilshommes servans ; mais qu'il avoit répondu qu'il l'avoit laissée entre les mains de Châtelart.

Le premier valet de chambre dit encore beaucoup d'autres choses au vidame de Chartres, qui

achevèrent de lui donner un grand trouble. Il sortit à l'heure même pour aller chez un gentilhomme qui étoit ami intime de Châtelart; il le fit lever, quoique l'heure fût extraordinaire, pour aller demander cette lettre, sans dire qui étoit celui qui la demandoit et qui l'avoit perdue. Châtelart, qui avoit l'esprit prévenu qu'elle étoit à M. de Nemours, et que ce prince étoit amoureux de madame la dauphine, ne douta point que ce ne fût lui qui la faisoit redemander. Il répondit, avec une maligne joie, qu'il avoit remis la lettre entre les mains de la reine dauphine. Le gentilhomme vint faire cette réponse au vidame de Chartres : elle augmenta l'inquiétude qu'il avoit déjà, et y en joignit encore de nouvelles. Après avoir été long-temps irrésolu sur ce qu'il devoit faire, il trouva qu'il n'y avoit que M. de Nemours qui pût lui aider à sortir de l'embarras où il étoit.

Il s'en alla chez lui, et entra dans sa chambre que le jour ne commençoit qu'à paroître. Ce prince dormoit d'un sommeil tranquille; ce qu'il avoit vu le jour précédent de madame de Cleves, ne lui avoit donné que des idées agréables. Il fut bien surpris de se voir éveillé par le vidame de Chartres, et il lui demanda si c'étoit pour se venger de ce qu'il lui avoit dit pendant le soupé qu'il venoit troubler son repos. Le vidame lui fit

bien juger par son visage qu'il n'y avoit rien que de sérieux au sujet qui l'amenoit. Je viens vous confier la plus importante affaire de ma vie, lui dit-il. Je sais bien que vous ne m'en devez pas être obligé, puisque c'est dans un temps où j'ai besoin de votre secours; mais je sais bien aussi que j'aurois perdu de votre estime, si je vous avois appris tout ce que je vais vous dire, sans que la nécessité m'y eût contraint. J'ai laissé tomber cette lettre dont je parlois hier au soir; il m'est d'une conséquence extrême que personne ne sache qu'elle s'adresse à moi. Elle a été vue de beaucoup de gens qui étoient dans le jeu de paume où elle tomba hier; vous y étiez aussi, et je vous demande, en grâce, de vouloir bien dire que c'est vous qui l'avez perdue. Il faut que vous croyez que je n'ai point de maîtresse, reprit M. de Nemours en souriant, pour me faire une pareille proposition, et pour vous imaginer qu'il n'y ait personne avec qui je puisse me brouiller, en laissant croire que je reçois de pareilles lettres. Je vous prie, dit le vidame, écoutez-moi sérieusement : si vous avez une maîtresse, comme je n'en doute point, quoique je ne sache pas qui elle est, il vous sera aisé de vous justifier; je vous en donnerai les moyens infaillibles : quand vous ne vous justifieriez pas auprès d'elle, il ne vous en peut

coûter que d'être brouillé pour quelques momens; mais moi, par cette aventure, je déshonore une personne qui m'a aimé passionnément, et qui est une des plus estimables femmes du monde; et, d'un autre côté, je m'attire une haine implacable, qui me coûtera ma fortune, et peut-être quelque chose de plus. Je ne puis entendre tout ce que vous me dites, répondit M. de Nemours; mais vous me faites entrevoir que les bruits qui ont couru de l'intérêt qu'une grande princesse prenoit à vous, ne sont pas entièrement faux. Ils ne le sont pas non plus, repartit le vidame de Chartres; et plût à Dieu qu'ils le fussent! je ne me trouverois pas dans l'embarras où je me trouve; mais il faut vous raconter tout ce qui s'est passé, pour vous faire voir tout ce que j'ai à craindre.

Depuis que je suis à la cour, la reine m'a toujours traité avec beaucoup de distinction et d'agrément, et j'avois eu lieu de croire qu'elle avoit de la bonté pour moi; néanmoins, il n'y avoit rien de particulier, et je n'avois jamais songé à avoir pour elle d'autres sentimens que ceux du respect. J'étois même fort amoureux de madame de Themines : il est aisé de juger, en la voyant, qu'on peut avoir beaucoup d'amour pour elle, quand on en est aimé; et je l'étois. Il y a près de deux ans, que, comme la cour étoit à Fontainebleau,

je me trouvai deux ou trois fois en conversation avec la reine, à des heures où il y avoit très-peu de monde. Il me parut que mon esprit lui plaisoit, et qu'elle entroit dans tout ce que je disois. Un jour entr'autres, on se mit à parler de la confiance: je dis qu'il n'y avoit personne en qui j'en eusse une entière; que je trouvois que l'on se repentoit toujours d'en avoir, et que je savois beaucoup de choses dont je n'avois jamais parlé. La reine me dit qu'elle m'en estimoit davantage; qu'elle n'avoit trouvé personne en France qui eût du secret, et que c'étoit ce qui l'avoit le plus embarrassée, parce que cela lui avoit ôté le plaisir de donner sa confiance; que c'étoit une chose nécessaire dans la vie, que d'avoir quelqu'un à qui on pût parler, et sur-tout pour les personnes de son rang. Les jours suivans, elle reprit encore plusieurs fois la même conversation: elle m'apprit même des choses assez particulières qui se passoient. Enfin, il me sembla qu'elle souhaitoit de s'assurer de mon secret, et qu'elle avoit envie de me confier les siens. Cette pensée m'attacha à elle, je fus touché de cette distinction, et je lui fis ma cour avec beaucoup plus d'assiduité que je n'avois accoutumé. Un soir que le roi et toutes les dames s'étoient allé promener, à cheval, dans la forêt, où elle n'avoit pas voulu aller,

parce qu'elle s'étoit trouvée un peu mal, je demeurai auprès d'elle; elle descendit au bord de l'étang, et quitta la main de ses écuyers, pour marcher avec plus de liberté. Après qu'elle eut fait quelques tours, elle s'approcha de moi, et m'ordonna de la suivre. Je veux vous parler, me dit-elle; et vous verrez, par ce que je veux vous dire, que je suis de vos amies. Elle s'arrêta à ces paroles, et me regardant fixement : Vous êtes amoureux, continua-t-elle, et, parce que vous ne vous fiez peut-être à personne, vous croyez que votre amour n'est pas su; mais il est connu, et même des personnes intéressées. On vous observe; on sait les lieux où vous voyez votre maîtresse; on a dessein de vous y surprendre. Je ne sais qui elle est; je ne le vous demande point, et je veux seulement vous garantir des malheurs où vous pouvez tomber. Voyez, je vous prie, quel piége me tendoit la reine, et combien il étoit difficile de n'y pas tomber. Elle vouloit savoir si j'étois amoureux; et, en ne me demandant point de qui je l'étois, et en ne me laissant voir que la seule intention de me faire plaisir, elle m'ôtoit la pensée qu'elle me parlât par curiosité, ou par dessein.

Cependant, contre toutes sortes d'apparences, je démêlai la vérité. J'étois amoureux de mada-

me de Themines; mais, quoiqu'elle m'aimât, je n'étois pas assez heureux pour avoir des lieux particuliers pour la voir, et pour craindre d'y être surpris, et ainsi je vis bien que ce ne pouvoit être celle dont la reine vouloit parler. Je savois bien aussi que j'avois un commerce de galanterie avec une autre femme moins belle et moins sévère que madame de Themines, et qu'il n'étoit pas impossible que l'on eût découvert le lieu où je la voyois; mais, comme je m'en souciois peu, il m'étoit aisé de me mettre à couvert de toutes sortes de périls en cessant de la voir. Ainsi, je pris le parti de ne rien avouer à la reine, et de l'assurer, au contraire, qu'il y avoit très-longtemps que j'avois abandonné le désir de me faire aimer des femmes dont je pouvois espérer de l'être, parce que je les trouvois quasi toutes indignes d'attacher un honnête homme, et qu'il n'y avoit que quelque chose fort au-dessus d'elles qui pût m'engager. Vous ne me répondez pas sincèrement, répliqua la reine; je sais le contraire de ce que vous me dites. La manière dont je vous parle, vous doit obliger à ne me rien cacher. Je veux que vous soyez de mes amis, continua-t-elle; mais je ne veux pas, en vous donnant cette place, ignorer quels sont vos attachemens. Voyez si vous la voulez acheter au prix de me les ap-

prendre : je vous donne deux jours pour y penser; mais, après ce temps-là, songez bien à ce que vous me direz, et souvenez-vous que, si dans la suite je trouve que vous m'ayez trompée, je ne vous le pardonnerai de ma vie.

La reine me quitta après m'avoir dit ces paroles, sans attendre ma réponse. Vous pouvez croire que je demeurai l'esprit bien rempli de ce qu'elle venoit de me dire. Les deux jours qu'elle m'avoit donnés pour y penser, ne me parurent pas trop longs pour me déterminer. Je voyois qu'elle vouloit savoir si j'étois amoureux, et qu'elle ne souhaitoit pas que je le fusse. Je voyois les suites et les conséquences du parti que j'allois prendre; ma vanité n'étoit pas peu flattée d'une liaison particulière avec une reine, et une reine dont la personne est encore extrêmement aimable. D'un autre côté, j'aimois madame de Themines, et, quoique je lui fisse une espèce d'infidélité pour cette autre femme dont je vous ai parlé, je ne pouvois me résoudre à rompre avec elle. Je voyois aussi le péril où je m'exposois en trompant la reine, et combien il étoit difficile de la tromper; néanmoins, je ne pus me résoudre à refuser ce que la fortune m'offroit, et je pris le hasard de tout ce que ma mauvaise conduite pouvoit m'attirer. Je rompis avec cette femme dont

on pouvoit découvrir le commerce, et j'espérai de cacher celui que j'avois avec madame de Themines.

Au bout des deux jours que la reine m'avoit donnés, comme j'entrois dans la chambre où toutes les dames étoient au cercle, elle me dit tout haut, avec un air grave qui me surprit: Avez-vous pensé à cette affaire dont je vous ai chargé, et en savez-vous la vérité? Oui, madame, lui répondis-je, et elle est comme je l'ai dite à votre majesté. Venez ce soir à l'heure que je dois écrire, répliqua-t-elle, et j'acheverai de vous donner mes ordres. Je fis une profonde révérence, sans rien répondre, et ne manquai pas de me trouver à l'heure qu'elle m'avoit marquée. Je la trouvai dans la galerie où étoit son secrétaire et quelqu'une de ses femmes. Sitôt qu'elle me vit, elle vint à moi, et me mena à l'autre bout de la galerie. Hé bien! me dit-elle, est-ce après y avoir bien pensé que vous n'avez rien à me dire; et la manière dont j'en use avec vous, ne mérite-t-elle pas que vous me parliez sincèrement? C'est parce que je vous parle sincèrement, madame, lui répondis-je, que je n'ai rien à vous dire; et je jure à votre majesté, avec tout le respect que je lui dois, que je n'ai d'attachement pour aucune femme de la cour. Je le veux croire, repartit la reine, parce

que je le souhaite; et je le souhaite, parce que je désire que vous soyez entièrement attaché à moi, et qu'il seroit impossible que je fusse contente de votre amitié, si vous étiez amoureux. On ne peut se fier à ceux qui le sont; on ne peut s'assurer de leur secret. Ils sont trop distraits et trop partagés, et leur maîtresse leur fait une première occupation qui ne s'accorde point avec la manière dont je veux que vous soyez attaché à moi. Souvenez-vous donc que c'est sur la parole que vous me donnez, que vous n'avez aucun engagement, que je vous choisis pour vous donner toute ma confiance. Souvenez-vous que je veux la vôtre toute entière; que je veux que vous n'ayez ni ami, ni amie que ceux qui me seront agréables, et que vous abandonniez tout autre soin que celui de me plaire. Je ne vous ferai pas perdre celui de votre fortune; je la conduirai avec plus d'application que vous-même, et, quoique je fasse pour vous, je m'en tiendrai trop bien récompensée, si je vous trouve pour moi tel que je l'espère. Je vous choisis pour vous confier tous mes chagrins, et pour m'aider à les adoucir. Vous pouvez juger qu'ils ne sont pas médiocres. Je souffre en apparence sans beaucoup de peine l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois; mais il m'est insupportable. Elle gouver-

ne le roi ; elle le trompe ; elle me méprise ; tous mes gens sont à elle. La reine, ma belle-fille, fière de sa beauté et du crédit de ses oncles, ne me rend aucun devoir. Le connétable de Montmorency est maître du roi et du royaume ; il me hait, et m'a donné des marques de sa haine, que je ne puis oublier. Le maréchal de Saint-André est un jeune favori audacieux, qui n'en use pas mieux avec moi que les autres. Les détails de mes malheurs vous feroient pitié ; je n'ai osé jusqu'ici me fier à personne ; je me fie à vous ; faites que je ne m'en repente point, et soyez ma seule consolation. Les yeux de la reine rougirent en achevant ces paroles ; je pensai à me jeter à ses pieds, tant je fus véritablement touché de la bonté qu'elle me témoignoit. Depuis ce jour-là, elle eut en moi une entière confiance ; elle ne fit plus rien sans m'en parler, et j'ai conservé une liaison qui dure encore.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

LA PRINCESSE

DE CLÈVES.

TROISIÈME PARTIE.

Cependant, quelque rempli et quelqu'occupé que je fusse de cette nouvelle liaison avec la reine, je tenois à madame de Themines par une inclination naturelle que je ne pouvois vaincre : il me parut qu'elle cessoit de m'aimer, et, au lieu que, si j'eusse été sage, je me fusse servi du changement qui paroissoit en elle pour aider à me guérir, mon amour en redoubla, et je me conduisois si mal, que la reine eut quelque connoissance de cet attachement. La jalousie est naturelle aux personnes de sa nation, et peut-être que cette princesse a pour moi des sentimens plus vifs qu'elle ne pense elle-même. Mais enfin le bruit que j'étois amoureux lui donna de si grandes inquiétudes et de si grands chagrins, que je me crus cent fois perdu auprès d'elle. Je la rassurai enfin à force de soins, de soumissions et de faux sermens; mais je n'aurois pu la tromper

long-temps, si le changement de madame de Themines ne m'avoit détaché d'elle malgré moi. Elle me fit voir qu'elle ne m'aimoit plus; et j'en fus si persuadé, que je fus contraint de ne la pas tourmenter davantage, et de la laisser en repos. Quelque temps après, elle m'écrivit cette lettre que j'ai perdue. J'appris par là qu'elle avoit su le commerce que j'avois eu avec cette autre femme dont je vous ai parlé, et que c'étoit la cause de son changement. Comme je n'avois plus rien alors qui me partageât, la reine étoit assez contente de moi; mais comme les sentimens que j'ai pour elle, ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement, et que l'on n'est pas amoureux par sa volonté, je le suis devenu de madame de Martigues, pour qui j'avois déjà eu beaucoup d'inclination pendant qu'elle étoit Ville-Montais, fille de la reine dauphine. J'ai lieu de croire que je n'en suis pas haï; la discrétion que je lui fais paroître, et dont elle ne sait pas toutes les raisons, lui est agréable. La reine n'a aucun soupçon sur son sujet; mais elle en a un autre qui n'est guère moins fâcheux. Comme madame de Martigues est toujours chez la reine dauphine, j'y vais aussi beaucoup plus souvent que de coutume. La reine s'est imaginée que c'est de cette princesse que je suis amoureux. Le rang de

la reine dauphine, qui est égal au sien, et la beauté et la jeunesse qu'elle a au-dessus d'elle, lui donnent une jalousie qui va jusqu'à la fureur, et une haine contre sa belle-fille, qu'elle ne sauroit plus cacher. Le cardinal de Lorraine, qui me paroît, depuis long-temps, aspirer aux bonnes grâces de la reine, et qui voit bien que j'occupe une place qu'il voudroit remplir, sous prétexte de raccommoder madame la dauphine avec elle, est entré dans les différens qu'elles ont eus ensemble. Je ne doute pas qu'il n'ait démêlé le véritable sujet de l'aigreur de la reine, et je crois qu'il me rend toutes sortes de mauvais offices, sans lui laisser voir qu'il a dessein de me les rendre. Voilà l'état où sont les choses à l'heure que je vous parle. Jugez quel effet peut produire la lettre que j'ai perdue, et que mon malheur m'a fait mettre dans ma poche, pour la rendre à madame de Themines. Si la reine voit cette lettre, elle connoîtra que je l'ai trompée, et que, presque dans le temps que je la trompois pour madame de Themines, je trompois madame de Themines pour une autre : jugez quelle idée cela lui peut donner de moi, et si elle peut jamais se fier à mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dirai-je? Elle sait qu'on l'a remise entre les mains de madame la dauphine; elle croira que Châte-

lart a reconnu l'écriture de cette reine, et que la lettre est d'elle; elle s'imaginera que la personne dont on témoigne de la jalousie, est peut-être elle-même; enfin, il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penser, et il n'y a rien que je ne doive craindre de ses pensées. Ajoutez à cela que je suis vivement touché de madame de Martigues; qu'assurément madame la dauphine lui montrera cette lettre qu'elle croira écrite depuis peu; ainsi je serai également brouillé, et avec la personne du monde que j'aime le plus, et avec la personne du monde que je dois le plus craindre. Voyez, après cela, si je n'ai pas raison de vous conjurer de dire que la lettre est à vous, et de vous demander, en grâce, de l'aller retirer des mains de madame la dauphine.

Je vois bien, dit M. de Nemours, que l'on ne peut être dans un plus grand embarras que celui où vous êtes, et il faut avouer que vous le méritez. On m'a accusé de n'être pas un amant fidèle, et d'avoir plusieurs galanteries à la fois; mais vous me passez de si loin, que je n'aurois seulement osé imaginer les choses que vous avez entreprises. Pouviez-vous prétendre de conserver madame de Themines en vous engageant avec la reine, et espériez-vous de vous engager avec la reine, et de la pouvoir tromper? Elle est

Italienne et reine, et par conséquent pleine de soupçons, de jalousie et d'orgueil : quand votre bonne fortune, plutôt que votre bonne conduite, vous a ôté des engagemens où vous étiez, vous en avez pris de nouveaux, et vous vous êtes imaginé qu'au milieu de la cour, vous pourriez aimer madame de Martigues, sans que la reine s'en aperçût. Vous ne pouviez prendre trop de soin de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. Elle a pour vous une passion violente : votre discrétion vous empêche de me le dire, et la mienne de vous le demander; mais enfin elle vous aime; elle a de la défiance, et la vérité est contre vous. Est-ce à vous à m'accabler de réprimandes, interrompit le vidame, et votre expérience ne vous doit-elle pas donner de l'indulgence pour mes fautes? Je veux pourtant bien convenir que j'ai tort; mais songez, je vous conjure, à me tirer de l'abîme où je suis. Il me paroît qu'il faudroit que vous vissiez la reine dauphine sitôt qu'elle sera éveillée, pour lui redemander cette lettre, comme l'ayant perdue. Je vous ai déjà dit, reprit M. de Nemours, que la proposition que vous me faites, est un peu extraordinaire, et que mon intérêt particulier m'y peut faire trouver des difficultés; mais, de plus, si l'on a vu tomber cette lettre de votre poche, il me paroît

difficile de persuader qu'elle soit tombée de la mienne. Je croyois vous avoir appris, répondit le vidame, que l'on a dit à la reine dauphine que c'étoit de la vôtre qu'elle étoit tombée. Comment! reprit brusquement M. de Nemours, qui vit dans ce moment les mauvais offices que cette méprise lui pouvoit faire auprès de madame de Cleves, l'on a dit à la reine dauphine que c'est moi qui ai laissé tomber cette lettre? Oui, reprit le vidame, on le lui a dit; et ce qui a fait cette méprise, c'est qu'il y avoit plusieurs gentilshommes des reines dans une des chambres du jeu de paume où étoient nos habits, et que vos gens et les miens les ont été querir: en même temps la lettre est tombée; ces gentilshommes l'ont ramassée, et l'ont lue tout haut. Les uns ont cru qu'elle étoit à vous, et les autres à moi. Châtelart, qui l'a prise, et à qui je viens de la faire demander, a dit qu'il l'avoit donnée à la reine dauphine, comme une lettre qui étoit à vous; et ceux qui en ont parlé à la reine, ont dit, par malheur, qu'elle étoit à moi; ainsi vous pouvez faire aisément ce que je souhaite, et m'ôter de l'embarras où je suis.

M. de Nemours avoit toujours fort aimé le vidame de Chartres, et ce qu'il étoit à madame de Cleves, le lui rendoit encore plus cher. Néanmoins, il ne pouvoit se résoudre à prendre le

hasard qu'elle entendît parler de cette lettre, comme d'une chose où il avoit intérêt. Il se mit à rêver profondément, et le vidame se doutant à peu près du sujet de sa rêverie : Je crois bien, lui dit-il, que vous craignez de vous brouiller avec votre maîtresse, et même vous me donneriez lieu de croire que c'est avec la reine dauphine, si le peu de jalousie que je vous vois de M. d'Anville, ne m'en ôtoit la pensée; mais, quoi qu'il en soit, il est juste que vous ne sacrifiiez pas votre repos au mien, et je veux bien vous donner les moyens de faire voir à celle que vous aimez, que cette lettre s'adresse à moi, et non pas à vous : voilà un billet de madame d'Amboise, qui est amie de madame de Themines, et à qui elle s'est fiée de tous les sentimens qu'elle a eus pour moi. Par ce billet elle me redemande cette lettre de son amie, que j'ai perdue. Mon nom est sur le billet; et ce qui est dedans prouve, sans aucun doute, que la lettre que l'on me redemande est la même que l'on a trouvée. Je vous remets ce billet entre les mains, et je consens que vous le montriez à votre maîtresse pour vous justifier. Je vous conjure de ne perdre pas un moment, et d'aller dès ce matin chez madame la dauphine.

M. de Nemours le promit au vidame de Chartres, et prit le billet de madame d'Amboise : néan-

moins, son dessein n'étoit pas de voir la reine dauphine; et il trouvoit qu'il avoit quelque chose de plus pressé à faire. Il ne doutoit pas qu'elle n'eût déjà parlé de la lettre à madame de Cleves, et il ne pouvoit supporter qu'une personne qu'il aimoit si éperdument, eût lieu de croire qu'il eût quelqu'attachement pour une autre.

Il alla chez elle à l'heure qu'il crut qu'elle pouvoit être éveillée, et lui fit dire qu'il ne demanderoit pas à avoir l'honneur de la voir à une heure si extraordinaire, si une affaire de conséquence ne l'y obligeoit. Madame de Cleves étoit encore au lit, l'esprit aigri et agité des tristes pensées qu'elle avoit eues pendant la nuit. Elle fut extrêmement surprise, lorsqu'on lui dit que M. de Nemours la demandoit. L'aigreur où elle étoit, ne la fit point balancer à répondre qu'elle étoit malade, et qu'elle ne pouvoit lui parler. Ce prince ne fut pas blessé de ce refus; une marque de froideur dans un temps où elle pouvoit avoir de la jalousie, n'étoit pas un mauvais augure. Il alla à l'appartement de M. de Cleves, et lui dit qu'il venoit de celui de madame sa femme, qu'il étoit bien fâché de ne la pouvoir entretenir, parce qu'il avoit à lui parler d'une affaire importante pour le vidame de Chartres. Il fit entendre en peu de mots à M. de Cleves la conséquence de cette af-

faire, et M. de Cleves le mena à l'heure même dans la chambre de sa femme. Si elle n'eût point été dans l'obscurité, elle eût eu peine à cacher son trouble et son étonnement de voir entrer M. de Nemours conduit par son mari. M. de Cleves lui dit qu'il s'agissoit d'une lettre, où l'on avoit besoin de son secours pour les intérêts du vidame; qu'elle verroit avec M. de Nemours ce qu'il y avoit à faire, et que, pour lui, il s'en alloit chez le roi qui venoit de l'envoyer querir.

M. de Nemours demeura seul auprès de madame de Cleves, comme il le pouvoit souhaiter. Je viens vous demander, madame, lui dit-il, si madame la dauphine ne vous a point parlé d'une lettre que Châtelart lui remit hier entre les mains. Elle m'en a dit quelque chose, répondit madame de Cleves; mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon oncle, et je vous puis assurer qu'il n'y est pas nommé. Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours: il n'y est pas nommé; néanmoins, elle s'adresse à lui, et il lui est très-important que vous la retiriez des mains de madame la dauphine. J'ai peine à comprendre, reprit madame de Cleves, pourquoi il lui importe que cette lettre ne soit pas vue, et pourquoi il faut la redemander sous son nom. Si vous voulez vous donner le loisir

de m'écouter, madame, dit M. de Nemours, je vous ferai bientôt voir la vérité, et vous apprendrez des choses si importantes pour M. le vidame, que je ne les aurois pas même confiées à M. le prince de Cleves, si je n'avois eu besoin de son secours pour avoir l'honneur de vous voir. Je pense que tout ce que vous prendriez la peine de me dire, seroit inutile, répondit madame de Cleves, avec un air assez sec, et il vaut mieux que vous alliez trouver la reine dauphine, et que, sans chercher de détours, vous lui disiez l'intérêt que vous prenez à cette lettre, puisqu'aussi bien on lui a dit qu'elle vient de vous.

L'aigreur que M. de Nemours voyoit dans l'esprit de madame de Cleves, lui donnoit le plus sensible plaisir qu'il eût jamais eu, et balançoit son impatience de se justifier. Je ne sais, madame, reprit-il, ce qu'on peut avoir dit à madame la dauphine; mais je n'ai aucun intérêt à cette lettre, et elle s'adresse à M. le vidame. Je le crois, répliqua madame de Cleves; mais on a dit le contraire à la reine dauphine, et il ne lui paroîtra pas vraisemblable que les lettres de M. le vidame tombent de vos poches: c'est pourquoi, à moins que vous n'ayez quelque raison que je ne sais point, à cacher la vérité à la reine dauphine, je vous conseille de la lui avouer. Je n'ai rien à lui

avouer, reprit-il, la lettre ne s'adresse pas à moi, et, s'il y a quelqu'un que je souhaite d'en persuader, ce n'est pas madame la dauphine ; mais, madame, comme il s'agit en ceci de la fortune de M. le vidame, trouvez bon que je vous apprenne des choses qui sont même dignes de votre curiosité. Madame de Cleves témoigna par son silence qu'elle étoit prête à l'écouter ; et M. de Nemours lui conta, le plus succinctement qu'il lui fut possible, tout ce qu'il venoit d'apprendre du vidame. Quoique ce fussent des choses propres à donner de l'étonnement, et à être écoutées avec attention, madame de Cleves les entendit avec une froideur si grande, qu'il sembloit qu'elle ne les crût pas véritables, ou qu'elles lui fussent indifférentes. Son esprit demeura dans cette situation, jusqu'à ce que M. de Nemours lui parlât du billet de madame d'Amboise, qui s'adressoit au vidame de Chartres, et qui étoit la preuve de tout ce qu'il lui venoit de dire. Comme madame de Cleves savoit que cette femme étoit amie de madame de Themines, elle trouva une apparence de vérité à ce que lui disoit M. de Nemours, qui lui fit penser que la lettre ne s'adressoit peut-être pas à lui. Cette pensée la tira, tout d'un coup, et malgré elle, de la froideur qu'elle avoit eue jusqu'alors. Ce prince, après lui avoir lu ce bil-

let, qui faisoit sa justification, le lui présenta pour le lire, et lui dit qu'elle en pouvoit connoître l'écriture; elle ne put s'empêcher de le prendre, de regarder le dessus pour voir s'il s'adressoit au vidame de Chartres, et de le lire tout entier pour juger si la lettre que l'on redemandoit, étoit la même qu'elle avoit entre les mains. M. de Nemours lui dit encore tout ce qu'il crut propre à la persuader : et, comme on persuade aisément une vérité agréable, il convainquit madame de Cleves qu'il n'avoit point de part à cette lettre.

Elle commença alors à raisonner avec lui sur l'embarras et le péril où étoit le vidame, à le blâmer de sa méchante conduite, à chercher les moyens de le secourir : elle s'étonna du procédé de la reine; elle avoua à M. de Nemours qu'elle avoit la lettre; enfin, sitôt qu'elle le crut innocent, elle entra avec un esprit ouvert et tranquille dans les mêmes choses qu'elle sembloit d'abord ne daigner pas entendre. Ils convinrent qu'il ne falloit point rendre la lettre à la reine dauphine, de peur qu'elle ne la montrât à madame de Martigues, qui connoissoit l'écriture de madame de Themines, et qui auroit aisément deviné, par l'intérêt qu'elle prenoit au vidame, qu'elle s'adressoit à lui. Ils trouvèrent aussi qu'il ne falloit pas confier à la reine dauphine tout ce qui regar-

doit la reine, sa belle-mère. Madame de Cleves, sous le prétexte des affaires de son oncle, se prêtoit avec plaisir à garder tous les secrets que M. de Nemours lui confioit.

Ce prince ne lui eût pas toujours parlé des intérêts du vidame, et la liberté où il se trouvoit de l'entretenir, lui eût donné une hardiesse qu'il n'avoit encore osé prendre, si l'on ne fût venu dire à madame de Cleves que la reine dauphine lui ordonnoit de l'aller trouver. M. de Nemours fut contraint de se retirer. Il alla trouver le vidame, pour lui dire qu'après l'avoir quitté, il avoit pensé qu'il étoit plus à propos de s'adresser à madame de Cleves, qui étoit sa nièce, que d'aller droit à madame la dauphine. Il ne manqua pas de raisons pour faire approuver ce qu'il avoit fait, et pour en faire espérer un bon succès.

Cependant madame de Cleves s'habilla en diligence pour aller chez la reine. A peine parut-elle dans sa chambre, que cette princesse la fit approcher, et lui dit tout bas : Il y a deux heures que je vous attends, et jamais je n'ai été si embarrassée à déguiser la vérité que je l'ai été ce matin. La reine a entendu parler de la lettre que je vous donnai hier; elle croit que c'est le vidame de Chartres qui l'a laissé tomber. Vous savez qu'elle y prend quelqu'intérêt : elle a fait cher-

cher cette lettre; elle l'a fait demander à Châtelart; il a dit qu'il me l'avoit donnée : on me l'est venu demander, sur le prétexte que c'étoit une jolie lettre qui donnoit de la curiosité à la reine. Je n'ai osé dire que vous l'aviez; j'ai cru qu'elle s'imagineroit que je vous l'avois mise entre les mains, à cause du vidame, votre oncle, et qu'il y avoit une grande intelligence entre lui et moi. Il m'a déjà paru qu'elle souffroit avec peine qu'il me vît souvent; de sorte que j'ai dit que la lettre étoit dans les habits que j'avois hier, et que ceux qui en avoient la clef, étoient sortis. Donnez-moi promptement cette lettre, ajouta-t-elle, afin que je la lui envoie, et que je la lise avant que de l'envoyer, pour voir si je n'en connoîtrai point l'écriture.

Madame de Cleves se trouva encore plus embarrassée qu'elle n'avoit pensé. Je ne sais, madame, comment vous ferez, répondit-elle; car M. de Cleves, à qui je l'avois donnée à lire, l'a rendue à M. de Nemours, qui est venu, dès ce matin, le prier de vous la redemander. M. de Cleves a eu l'imprudence de lui dire qu'il l'avoit, et il a eu la foiblesse de céder aux prières que M. de Nemours lui a faites de la lui rendre. Vous me mettez dans le plus grand embarras où je puisse jamais être, repartit madame la dauphine,

et vous avez tort d'avoir rendu cette lettre à M. de Nemours ; puisque c'étoit moi qui vous l'avois donnée, vous ne deviez point la rendre sans ma permission. Que voulez-vous que je dise à la reine, et que pourra-t-elle s'imaginer ? Elle croira, et avec apparence, que cette lettre me regarde, et qu'il y a quelque chose entre le vidame et moi. Jamais on ne lui persuadera que cette lettre soit à M. de Nemours. Je suis très-affligée, répondit madame de Cleves, de l'embarras que je vous cause ; je le crois aussi grand qu'il est ; mais c'est la faute de M. de Cleves, et non pas la mienne. C'est la vôtre, repliqua madame la dauphine, de lui avoir donné la lettre, et il n'y a que vous de femme au monde, qui fasse confidence à son mari de toutes les choses qu'elle sait. Je crois que j'ai tort, madame, répliqua madame de Cleves ; mais songez à réparer ma faute et non pas à l'examiner. Ne vous souvenez-vous point, à peu près, de ce qui est dans cette lettre, dit alors la reine dauphine ? Oui, madame, répondit-elle, je m'en ressouviens, et l'ai relue plus d'une fois. Si cela est, reprit madame la dauphine, il faut que vous alliez, tout-à-l'heure, la faire écrire d'une main inconnue ; je l'enverrai à la reine : elle ne la montrera pas à ceux qui l'ont vue ; quand elle le feroit, je soutiendrai toujours que c'est celle que

Châtelart m'a donnée, et il n'oseroit dire le contraire.

Madame de Cleves entra dans cet expédient, et d'autant plus, qu'elle pensa qu'elle enverroit querir M. de Nemours pour ravoir la lettre même, afin de la faire copier mot à mot, et d'en faire, à peu près, imiter l'écriture, et elle crut que la reine y seroit infailliblement trompée. Sitôt qu'elle fut chez elle, elle conta à son mari l'embarras de madame la dauphine, et le pria d'envoyer chercher M. de Nemours. On le chercha; il vint en diligence. Madame de Cleves lui dit tout ce qu'elle avoit déjà appris à son mari, et lui demanda sa lettre; mais M. de Nemours répondit qu'il l'avoit déjà rendue au vidame de Chartres, qui avoit eu tant de joie de la ravoir, et de se trouver hors du péril qu'il auroit couru, qu'il l'avoit renvoyée à l'heure même à l'amie de madame de Themines. Madame de Cleves se retrouva dans un nouvel embarras; et enfin, après avoir bien consulté, ils résolurent de faire la lettre de mémoire. Ils s'enfermèrent pour y travailler; on donna ordre à la porte de ne laisser entrer personne, et on renvoya tous les gens de M. de Nemours. Cet air de mystère et de confidence n'étoit pas d'un médiocre charme pour ce prince et même pour madame de Cleves. La présence

de son mari, et les intérêts du vidame de Chartres la rassuroient, en quelque sorte, sur ses scrupules; elle ne sentoit que le plaisir de voir M. de Nemours; elle en avoit une joie pure et sans mélange qu'elle n'avoit jamais sentie; cette joie lui donnoit une liberté et un enjouement dans l'esprit, que M. de Nemours ne lui avoit jamais vus, et qui redoubloient son amour. Comme il n'avoit point eu encore de si agréables momens, sa vivacité en étoit augmentée; et, quand madame de Cleves voulut commencer à se souvenir de la lettre et à l'écrire, ce prince, au lieu de lui aider sérieusement, ne faisoit que l'interrompre, et lui dire des choses plaisantes. Madame de Cleves entra dans le même esprit de gaîté, de sorte qu'il y avoit déjà long-temps qu'ils étoient enfermés, et on étoit déjà venu deux fois de la part de la reine dauphine, pour dire à madame de Cleves de se dépêcher, qu'ils n'avoient pas encore fait la moitié de la lettre.

M. de Nemours étoit bien aise de faire durer un temps qui lui étoit si agréable, et oublioit les intérêts de son ami. Madame de Cleves ne s'ennuyoit pas, et oublioit aussi les intérêts de son oncle. Enfin, à peine à quatre heures, la lettre étoit-elle achevée, et elle étoit si mal, et l'écriture dont on la fit copier ressembloit si peu à celle

que l'on avoit eu dessein d'imiter, qu'il eût fallu que la reine n'eût guère pris de soin de connoître la vérité pour ne la pas connoître; aussi n'y fut-elle pas trompée. Quelque soin que l'on prît de lui persuader que cette lettre s'adressoit à M. de Nemours, elle demeura convaincue, non-seulement qu'elle étoit au vidame de Chartres; mais elle crut que la reine dauphine y avoit part, et qu'il y avoit quelqu'intelligence entr'eux : cette pensée augmenta tellement la haine qu'elle avoit pour cette princesse, qu'elle ne lui pardonna jamais, et qu'elle la persécuta jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de France.

Pour le vidame de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle; et, soit que le cardinal de Lorraine se fût déjà rendu maître de son esprit, ou que l'aventure de cette lettre, qui lui fit voir qu'elle étoit trompée, lui aidât à démêler les autres tromperies que le vidame lui avoit déjà faites, il est certain qu'il ne put jamais se raccommoder sincèrement avec elle. Leur liaison se rompit, et elle le perdit ensuite à la conjuration d'Amboise, où il se trouva embarrassé.

Après qu'on eut envoyé la lettre à madame la dauphine, M. de Cleves et M. de Nemours s'en allèrent. Madame de Cleves demeura seule, et, sitôt qu'elle ne fut plus soutenue par cette joie

que donne la présence de ce que l'on aime, elle revint comme d'un songe, et regarda, avec étonnement, la prodigieuse différence de l'état où elle étoit le soir, d'avec celui où elle se trouvoit alors; elle se remit devant les yeux l'aigreur et la froideur qu'elle avoit fait paroître à M. de Nemours, tant qu'elle avoit cru que la lettre de madame de Themines s'adressoit à lui; quel calme et quelle douceur avoient succédé à cette aigreur, sitôt qu'il l'avoit persuadée que cette lettre ne le regardoit pas. Quand elle pensoit qu'elle s'étoit reproché, comme un crime, le jour précédent, de lui avoir donné des marques de sensibilité, que la seule compassion pouvoit avoir fait naître, et que, par son aigreur, elle lui avoit fait paroître des sentimens de jalousie, qui étoient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnoissoit plus elle-même : quand elle pensoit encore que M. de Nemours voyoit bien qu'elle connoissoit son amour; qu'il voyoit bien aussi que, malgré cette connoissance, elle ne l'en traitoit pas plus mal en présence même de son mari; qu'au contraire, elle ne l'avoit jamais regardé si favorablement; qu'elle étoit cause que M. de Cleves l'avoit envoyé querir, et qu'ils venoient de passer une après-dinée ensemble en particulier, elle trouvoit qu'elle étoit d'intelligence avec M. de

Nemours; qu'elle trompoit le mari du monde qui méritoit le moins d'être trompé, et elle étoit honteuse de paroître si peu digne d'estime aux yeux même de son amant. Mais ce qu'elle pouvoit moins supporter que tout le reste, étoit le souvenir de l'état où elle avoit passé la nuit, et les cuisantes douleurs que lui avoit causées la pensée que M. de Nemours aimoit ailleurs, et qu'elle étoit trompée.

Elle avoit ignoré jusqu'alors les inquiétudes mortelles de la défiance et de la jalousie; elle n'avoit pensé qu'à se défendre d'aimer M. de Nemours, et elle n'avoit point encore commencé à craindre qu'il en aimât une autre. Quoique les soupçons que lui avoit donnés cette lettre fussent effacés, ils ne laissèrent pas de lui ouvrir les yeux sur le hasard d'être trompée, et de lui donner des impressions de défiance et de jalousie qu'elle n'avoit jamais eues. Elle fut étonnée de n'avoir pas encore pensé combien il étoit peu vraisemblable qu'un homme comme M. de Nemours, qui avoit toujours fait paroître tant de légèreté parmi les femmes, fût capable d'un attachement sincère et durable. Elle trouva qu'il étoit presqu'impossible qu'elle pût être contente de sa passion; mais, quand je le pourrois être, disoit-elle, qu'en veux-je faire? Veux-je la souffrir? Veux-je y répondre? Veux-je m'engager dans une galan-

terie? Veux-je manquer à M. de Cleves? Veux-je me manquer à moi-même? Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi; toutes mes résolutions sont inutiles; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier. Il faut m'arracher de la présence de M. de Nemours; il faut m'en aller à la campagne, quelque bizarre que puisse paroître mon voyage; et, si M. de Cleves s'opiniâtre à l'empêcher, ou à vouloir en savoir les raisons, peut-être lui ferai-je le mal, et à moi-même aussi, de les lui apprendre. Elle demeura dans cette résolution, et passa tout le soir chez elle, sans aller savoir de madame la dauphine ce qui étoit arrivé de la fausse lettre du vidame.

Quand M. de Cleves fut revenu, elle lui dit qu'elle vouloit aller à la campagne, qu'elle se trouvoit mal, et qu'elle avoit besoin de prendre l'air. M. de Cleves, à qui elle paroissoit d'une beauté qui ne lui persuadoit pas que ses maux fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage, et lui répondit qu'elle oublioit que les noces des princesses, et le tournoi s'alloient faire, et qu'elle n'avoit pas trop de

temps pour se préparer à y paroître avec la même magnificence que les autres femmes. Les raisons de son mari ne la firent pas changer de dessein; elle le pria de trouver bon que, pendant qu'il iroit à Compiègne avec le roi, elle allât à Coulomiers qui étoit une belle maison à une journée de Paris, qu'ils faisoient bâtir avec soin. M. de Cleves y consentit; elle y alla dans le dessein de n'en pas revenir sitôt, et le roi partit pour Compiègne, où il ne devoit être que peu de jours.

M. de Nemours avoit eu bien de la douleur de n'avoir point revu madame de Cleves depuis cette après-dînée qu'il avoit passée avec elle agréablement, et qui avoit augmenté ses espérances. Il avoit une impatience de la revoir qui ne lui donnoit point de repos, de sorte que, quand le roi revint à Paris, il résolut d'aller chez sa sœur la duchesse de Mercœur qui étoit à la campagne, assez près de Coulomiers. Il proposa au vidame d'y aller avec lui; il accepta aisément cette proposition que M. de Nemours lui fit dans l'espérance de voir madame de Cleves, et d'aller chez elle avec le vidame.

Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, et ne pensa qu'à les divertir et à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étoient à la chasse à courir le cerf, M. de Ne-

mours s'égara dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devoit tenir pour s'en retourner, il sut qu'il étoit proche de Coulomiers. A ce mot de Coulomiers, sans faire aucune réflexion, et sans savoir quel étoit son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on lui montroit. Il arriva dans la forêt, et se laissa conduire au hasard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisoient vers le château. Il trouva, au bout de ces routes, un pavillon dont le dessous étoit un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un étoit ouvert sur un jardin de fleurs, qui n'étoit séparé de la forêt que par des palissades, et le second donnoit sur une grande allée du parc. Il entra dans le pavillon, et il se seroit arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vît venir par cette allée du parc, monsieur et madame de Cleves, accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'étoit pas attendu à trouver M. de Cleves, qu'il avoit laissé auprès du roi, son premier mouvement le porta à se cacher : il entra dans le cabinet qui donnoit sur le jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui étoit ouverte sur la forêt; mais, voyant que madame de Cleves et son mari s'étoient assis sous le pavillon, que leurs domestiques demeuroient dans le parc, et qu'ils ne pouvoient venir à lui

sans passer dans le lieu où étoient monsieur et madame de Cleves, il ne put se refuser le plaisir de voir cette princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un mari qui lui donnoit plus de jalousie qu'aucun de ses rivaux.

Il entendoit que M. de Cleves disoit à sa femme : Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ? Qui vous peut retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude, qui m'étonne et qui m'afflige, parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle, avec un air embarrassé; mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand monde chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent, et que l'on ne cherche du repos. Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes chez vous et dans la cour, de manière à ne vous pas donner de lassitude, et je craindrois plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentoit toujours : mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurois beaucoup

de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent presque jamais. Ah! madame! s'écria M. de Cleves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule; je ne les sais point, et je vous conjure de me les dire. Il la pressa long-temps de les lui apprendre sans pouvoir l'y obliger; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentoit toujours la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés: puis tout d'un coup, prenant la parole et le regardant: Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour. Que me faites-vous envisager, madame, s'écria M. de Cleves! je n'oserois vous le dire de peur de vous offenser. Madame de Cleves ne répondit point: et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avoit pensé: Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. Hé bien! monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu

que l'on n'a jamais fait à un mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de foiblesse, et je ne craindrois pas d'en laisser paroître, si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avois encore madame de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentimens qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu : conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez.

M. de Cleves étoit demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avoit pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes, et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant : Ayez pitié de moi, vous-même, madame, lui dit-il, j'en

suis digne, et pardonnez si dans les premiers momens d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paroissez plus digne d'estime et d'admiration, que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde ; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais existé. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue ; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre, elle dure encore : je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte ? Depuis quand vous plaît-il ? Qu'a-t-il fait pour vous plaire ? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? Je m'étois consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il étoit incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire : j'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant ; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne pas me donner une sûreté ; il me console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi, sont d'un prix infini : vous m'estimez assez pour croire que je n'abuse-

rai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari; mais, madame, achevez, et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter. Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle; je suis résolue de ne pas vous le dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. Ne craignez point, madame, reprit M. de Cleves; je connois trop le monde, pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont, et non pas s'en plaindre; et, encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. Vous m'en presseriez inutilement; répliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce que je ne crois pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait, n'a pas été par foiblesse, et il faut plus de courage pour avouer cette vérité, que pour entreprendre de la cacher.

M. de Nemours ne perdoit pas une parole de cette conversation; et ce que venoit de dire madame de Cleves, ne lui donnoit guère moins de jalousie qu'à son mari. Il étoit si éperdument amoureux d'elle, qu'il croyoit que tout le monde

avoit les mêmes sentimens. Il étoit véritable aussi qu'il avoit plusieurs rivaux; mais il s'en imaginoit encore davantage, et son esprit s'égaroit à chercher celui dont madame de Cleves vouloit parler. Il avoit cru bien des fois qu'il ne lui étoit pas désagréable, et il avoit fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment, qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devoit être bien violente pour avoir recours à un remède si extraordinaire. Il étoit si transporté qu'il ne savoit quasi ce qu'il voyoit, et il ne pouvoit pardonner à M. de Cleves de ne pas assez presser sa femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachoit.

M. de Cleves faisoit néanmoins tous ses efforts pour le savoir; et, après qu'il l'en eut pressée inutilement: Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité; ne m'en demandez pas davantage, et ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de faire: contentez-vous de l'assurance que je vous donne encore, qu'aucune de mes actions n'a fait paroître mes sentimens, et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser. Ah! madame, reprit tout d'un coup M. de Cleves, je ne vous saurois croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous a-

vez donné, madame, vous avez donné ce portrait qui m'étoit si cher, et qui m'appartenoit si légitimement; vous n'avez pu cacher vos sentimens; vous aimez, on le sait; votre vertu, jusqu'ici, vous a garantie du reste. Est-il possible, s'écria cette princesse, que vous puissiez penser qu'il y a quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeoit à vous faire! Fiez-vous à mes paroles; c'est par un assez grand prix que j'achète la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait: il est vrai que je le vis prendre; mais je ne voulus pas faire paroître que je le voyois, de peur de m'exposer à me faire dire des choses que l'on ne m'a pas encore osé dire. Par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimoit, reprit M. de Cleves, et quelles marques de passion vous a-t-on données? Épargnez-moi la peine, répliqua-t-elle, de vous dire des détails qui me font honte à moi-même de les avoir remarqués, et qui ne m'ont que trop persuadée de ma foiblesse. Vous avez raison, madame, reprit-il; je suis injuste; refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses; mais ne vous offensez pourtant pas si je vous les demande.

Dans ce moment, plusieurs de leurs gens qui étoient demeurés dans les allées, vinrent avertir

M. de Cleves qu'un gentilhomme venoit le chercher de la part du roi, pour lui ordonner de se trouver le soir à Paris. M. de Cleves fut contraint de s'en aller, et il ne put rien dire à sa femme, sinon qu'il la supplioit de venir le lendemain, et qu'il la conjuroit de croire que, quoiqu'il fût affligé, il avoit pour elle une tendresse et une estime dont elle devoit être satisfaite.

Lorsque ce prince fut parti, que madame de Cleves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venoit de faire, elle en fut si épouvantée, qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'étoit ôté elle-même le cœur et l'estime de son mari, et qu'elle s'étoit creusé un abîme dont elle ne sortiroit jamais. Elle se demandoit pourquoi elle avoit fait une chose si hasardeuse, et elle trouvoit qu'elle s'y étoit engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvoit point d'exemple, lui en faisoit voir tout le péril.

Mais, quand elle venoit à penser que ce remède, quelque violent qu'il fût, étoit le seul qui la pouvoit défendre contre M. de Nemours, elle trouvoit qu'elle ne devoit point se repentir, et qu'elle n'avoit point trop hasardé. Elle passa toute la nuit, pleine d'incertitude, de trouble et de crainte : enfin, le calme revint dans son esprit.

Elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritoit si bien, qui avoit tant d'estime et tant d'amitié pour elle, et qui venoit de lui en donner encore des marques, par la manière dont il avoit reçu ce qu'elle lui avoit avoué.

Cependant M. de Nemours étoit sorti du lieu où il avoit entendu une conversation qui le touchoit si sensiblement, et s'étoit enfoncé dans la forêt. Ce qu'avoit dit madame de Cleves de son portrait, lui avoit redonné la vie, en lui faisant connoître que c'étoit lui qu'elle ne haïssoit pas. Il s'abandonna d'abord à cette joie; mais elle ne fut pas longue, quand il fit réflexion que la même chose qui lui venoit d'apprendre qu'il avoit touché le cœur de madame de Cleves, le devoit persuader aussi qu'il n'en recevroit jamais nulle marque, et qu'il étoit impossible d'engager une personne qui avoit recours à un remède si extraordinaire. Il sentit pourtant un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extrémité. Il trouvoit de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe; enfin, il se trouva cent fois heureux et malheureux tout ensemble. La nuit le surprit dans la forêt, et il eut beaucoup de peine à retrouver le chemin de chez madame de Mercœur. Il y arriva à la pointe du jour;

il fut assez embarrassé de rendre compte de ce qui l'avoit retenu; il s'en démêla le mieux qu'il lui fut possible, et revint, ce jour même, à Paris, avec le vidame.

Ce prince étoit si rempli de sa passion, et si surpris de ce qu'il avoit entendu, qu'il tomba dans une imprudence assez ordinaire, qui est de parler, en termes généraux, de ses sentimens particuliers, et de conter ses propres aventures sous des noms empruntés. En revenant, il tourna la conversation sur l'amour; il exagéra le plaisir d'être amoureux d'une personne digne d'être aimée. Il parla des effets bizarres de cette passion; et enfin, ne pouvant renfermer en lui-même l'étonnement que lui donnoit l'action de madame de Cleves, il la conta au vidame, sans lui nommer la personne, et sans lui dire qu'il y eût aucune part; mais il la conta avec tant de chaleur et avec tant d'admiration, que le vidame soupçonna aisément que cette histoire regardoit ce prince. Il le pressa extrêmement de le lui avouer; il lui dit qu'il connoissoit depuis long-temps qu'il avoit quelque passion violente, et qu'il y avoit de l'injustice de se défier d'un homme qui lui avoit confié le secret de sa vie. M. de Nemours étoit trop amoureux pour avouer son amour; il l'avoit toujours caché au vidame, quoique ce fût l'hom-

me de la cour qu'il aimât le mieux. Il lui répondit qu'un de ses amis lui avoit conté cette aventure, et lui avoit fait promettre de n'en point parler, et qu'il le conjuroit aussi de garder le secret. Le vidame l'assura qu'il n'en parleroit point : néanmoins, M. de Nemours se repentit de lui en avoir tant appris.

Cependant, M. de Cleves étoit allé trouver le roi, le cœur pénétré d'une douleur mortelle. Jamais mari n'avoit eu une passion si violente pour sa femme, et ne l'avoit tant estimée. Ce qu'il venoit d'apprendre ne lui en ôtoit pas l'estime; mais elle lui en donnoit d'une espèce différente de celle qu'il avoit eue jusqu'alors. Ce qui l'occupoit le plus, étoit l'envie de deviner celui qui avoit su lui plaire. M. de Nemours lui vint d'abord dans l'esprit, comme ce qu'il y avoit de plus aimable à la cour; et le chevalier de Guise, et le maréchal de Saint-André, comme deux hommes qui avoient pensé à lui plaire, et qui lui rendoient encore beaucoup de soins; de sorte qu'il s'arrêta à croire qu'il falloit que ce fût l'un des trois. Il arriva au Louvre, et le roi le mena dans son cabinet, pour lui dire qu'il l'avoit choisi pour conduire madame en Espagne; qu'il avoit cru que personne ne s'acquitteroit mieux que lui de cette commission, et que personne aussi ne feroit tant d'hon-

neur à la France que madame de Cleves. M. de Cleves reçut l'honneur de ce choix comme il le devoit, et le regarda même comme une chose qui éloigneroit sa femme de la cour, sans qu'il parût de changement dans sa conduite; néanmoins, le temps de ce départ étoit encore trop éloigné pour être un remède à l'embarras où il se trouvoit. Il écrivit à l'heure même à madame de Cleves, pour lui apprendre ce que le roi venoit de lui dire, et il lui manda encore qu'il vouloit absolument qu'elle revînt à Paris. Elle y revint comme il l'ordonnoit, et, lorsqu'ils se virent, ils se trouvèrent, tous deux, dans une tristesse extraordinaire.

M. de Cleves lui parla comme le plus honnête homme du monde, et le plus digne de ce qu'elle avoit fait. Je n'ai nulle inquiétude de votre conduite, lui dit-il; vous avez plus de force et plus de vertu que vous ne pensez; ce n'est point aussi la crainte de l'avenir qui m'afflige, je ne suis affligé que de vous voir pour un autre des sentimens que je n'ai pu vous donner. Je ne sais que vous répondre, lui dit-elle; je meurs de honte en vous en parlant; épargnez-moi, je vous en conjure, de si cruelles conversations; réglez ma conduite; faites que je ne voie personne : c'est tout ce que je vous demande; mais trouvez bon

que je ne vous parle plus d'une chose qui me fait paroître si peu digne de vous, et que je trouve si indigne de moi. Vous avez raison, madame, répliqua-t-il; j'abuse de votre douceur et de votre confiance; mais aussi ayez quelque compassion de l'état où vous m'avez mis, et songez que, quoique vous m'ayez dit, vous me cachez un nom qui me donne une curiosité avec laquelle je ne saurois vivre. Je ne vous demande pourtant pas de la satisfaire; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois que celui que je dois envier, est le maréchal de Saint-André, le duc de Nemours, ou le chevalier de Guise. Je ne vous répondrai rien, lui dit-elle en rougissant, et je ne vous donnerai aucun lieu, par mes réponses, de diminuer ni de fortifier vos soupçons; mais, si vous essayez de les éclaircir en m'observant, vous me donnerez un embarras qui paroîtra aux yeux de tout le monde. Au nom de Dieu, continua-t-elle, trouvez bon que, sur le prétexte de quelque maladie, je ne voie personne. Non, madame, répliqua-t-il; on démêleroit bientôt que ce seroit une chose supposée; et, de plus, je ne veux me fier qu'à vous-même; c'est le chemin que mon cœur me conseille de prendre, et la raison me le conseille aussi. De l'humeur dont vous êtes, en vous laissant votre liberté, je vous donne

des bornes plus étroites que je ne pourrois vous en prescrire.

M. de Cleves ne se trompoit pas; la confiance qu'il témoignoit à sa femme, la fortifioit davantage contre M. de Nemours, et lui faisoit prendre des résolutions plus austères, qu'aucune contrainte n'auroit pu faire. Elle alla donc au Louvre et chez la reine dauphine à son ordinaire; mais elle évitoit la présence et les yeux de M. de Nemours, avec tant de soin, qu'elle lui ôta quasi toute la joie qu'il avoit de se croire aimé d'elle. Il ne voyoit rien dans ses actions qui ne lui persuadât le contraire. Il ne savoit quasi si ce qu'il avoit entendu n'étoit point un songe, tant il y trouvoit peu de vraisemblance. La seule chose qui l'assuroit qu'il ne s'étoit pas trompé, étoit l'extrême tristesse de madame de Cleves, quelques efforts qu'elle fît pour la cacher : peut-être que des regards et des paroles obligeantes n'eussent pas tant augmenté l'amour de M. de Nemours, que faisoit cette conduite austère.

Un soir que monsieur et madame de Cleves étoient chez la reine, quelqu'un dit que le bruit couroit que le roi nommeroit encore un grand seigneur de la cour, pour aller conduire madame en Espagne. M. de Cleves avoit les yeux sur sa femme, dans le temps qu'on ajouta que ce seroit peut-

être le chevalier de Guise ou le maréchal de Saint-André. Il remarqua qu'elle n'avoit point été émue de ces deux noms, ni de la proposition qu'ils fissent ce voyage avec elle. Cela lui fit croire que pas un des deux n'étoit celui dont elle craignoit la présence; et, voulant s'éclaircir de ses soupçons, il entra dans le cabinet de la reine, où étoit le roi. Après y avoir demeuré quelque temps, il revint auprès de sa femme, et lui dit tout bas, qu'il venoit d'apprendre que ce seroit M. de Nemours qui iroit avec eux en Espagne.

Le nom de M. de Nemours, et la pensée d'être exposée à le voir tous les jours, pendant un long voyage, en présence de son mari, donna un tel trouble à madame de Cleves, qu'elle ne le put cacher; et, voulant y donner d'autres raisons; C'est un choix bien désagréable pour vous, répondit-elle, que celui de ce prince. Il partagera tous les honneurs, et il me semble que vous devriez essayer de faire choisir quelqu'autre. Ce n'est pas la gloire, reprit M. de Cleves, qui vous fait appréhender que M. de Nemours ne vienne avec moi. Le chagrin que vous en avez, vient d'une autre cause. Ce chagrin m'apprend ce que j'aurois appris d'une autre femme, par la joie qu'elle en auroit eue. Mais ne craignez point; ce que je viens de vous dire n'est pas véritable,

et je l'ai inventé pour m'assurer d'une chose que je ne croyois déjà que trop. Il sortit après ces paroles, ne voulant pas augmenter, par sa présence, l'extrême embarras où il voyoit sa femme.

M. de Nemours entra dans cet instant, et remarqua d'abord l'état où étoit madame de Cleves. Il s'approcha d'elle, et lui dit tout bas qu'il n'osoit, par respect, lui demander ce qui la rendoit plus rêveuse que de coutume. La voix de M. de Nemours la fit revenir, et, le regardant sans avoir entendu ce qu'il venoit de lui dire, pleine de ses propres pensées, et de la crainte que son mari ne le vît auprès d'elle : Au nom de Dieu, lui dit-elle, laissez-moi en repos. Hélas! madame, répondit-il, je ne vous y laisse que trop; de quoi pouvez-vous vous plaindre? Je n'ose vous parler, je n'ose même vous regarder : je ne vous approche qu'en tremblant. Par où me suis-je attiré ce que vous venez de me dire? et pourquoi me faites-vous paroître que j'ai quelque part au chagrin que je vous vois? Madame de Cleves fut bien fâchée d'avoir donné lieu à M. de Nemours de s'expliquer plus clairement qu'il n'avoit fait en toute sa vie. Elle le quitta sans lui répondre, et s'en revint chez elle, l'esprit plus agité qu'elle ne l'avoit jamais eu. Son mari s'aperçut aisément

de l'augmentation de son embarras. Il vit qu'elle craignoit qu'il ne lui parlât de ce qui s'étoit passé. Il la suivit dans un cabinet où elle étoit entrée. Ne m'évitez point, madame, lui dit-il; je ne vous dirai rien qui puisse vous déplaire : je vous demande pardon de la surprise que je vous ai faite tantôt : j'en suis assez puni, par ce que j'ai appris. M. de Nemours étoit de tous les hommes celui que je craignois le plus. Je vois le péril où vous êtes; ayez du pouvoir sur vous, pour l'amour de vous-même, et, s'il est possible, pour l'amour de moi. Je ne vous le demande point comme un mari, mais comme un homme dont vous faites tout le bonheur, et qui a pour vous une passion plus tendre et plus violente que celui que votre cœur lui préfère. M. de Cleves s'attendrit en prononçant ces dernières paroles, et eut peine à les achever. Sa femme en fut pénétrée, et, fondant en larmes, elle l'embrassa avec une tendresse et une douleur qui le mirent dans un état peu différent du sien. Ils demeurèrent quelque temps sans se rien dire, et se séparèrent sans avoir la force de se parler.

Les préparatifs pour le mariage de madame étoient achevés. Le duc d'Albe arriva pour l'épouser : il fut reçu avec toute la magnificence et toutes les cérémonies qui se pouvoient faire dans

une pareille occasion. Le roi envoya au devant de lui le prince de Condé, les cardinaux de Lorraine et de Guise, les ducs de Lorraine, de Ferrare, d'Aumale, de Bouillon, de Guise et de Nemours. Ils avoient plusieurs gentilshommes, et grand nombre de pages vêtus de leurs livrées. Le roi attendit lui-même le duc d'Albe à la première porte du Louvre, avec les deux cents gentilshommes servans, et le connétable à leur tête. Lorsque ce duc fut proche du roi, il voulut lui embrasser les genoux; mais le roi l'en empêcha, et le fit marcher à son côté jusque chez la reine et chez madame, à qui le duc d'Albe apporta un présent magnifique de la part de son maître. Il alla ensuite chez madame Marguerite, sœur du roi, lui faire les complimens de M. de Savoie, et l'assurer qu'il arriveroit dans peu de jours. L'on fit de grandes assemblées au Louvre pour faire voir les beautés de la cour au duc d'Albe et au prince d'Orange qui l'avoit accompagné.

Madame de Cleves n'osa se dispenser de s'y trouver, quelqu'envie qu'elle en eût, par la crainte de déplaire à son mari, qui lui commanda absolument d'y aller. Ce qui l'y déterminoit encore davantage, étoit l'absence de M. de Nemours. Il étoit allé au devant de M. de Savoie; et, après que ce prince fut arrivé, il fut obligé de se tenir

presque toujours auprès de lui, pour lui aider à toutes les choses qui regardoient les cérémonies de ses noces; cela fit que madame de Cleves ne rencontra pas ce prince aussi souvent qu'elle avoit accoutumé; et elle s'en trouvoit dans quelque sorte de repos.

Le vidame de Chartres n'avoit pas oublié la conversation qu'il avoit eue avec M. de Nemours. Il lui étoit demeuré dans l'esprit que l'aventure que ce prince lui avoit contée, étoit la sienne propre, et il l'observoit avec tant de soin, que peut-être auroit-il démêlé la vérité, sans que l'arrivée du duc d'Albe et celle de M. de Savoie firent un changement et une occupation dans la cour, qui l'empêchèrent de voir ce qui auroit pu l'éclairer. L'envie de s'éclaircir, ou plutôt la disposition naturelle que l'on a de conter tout ce que l'on sait à ce que l'on aime, fit qu'il redit à madame de Martigues l'action extraordinaire de cette personne qui avoit avoué à son mari la passion qu'elle avoit pour un autre. Il l'assura que M. de Nemours étoit celui qui avoit inspiré cette violente passion, et il la conjura de lui aider à observer ce prince. Madame de Martigues fut bien aise d'apprendre ce que lui dit le vidame, et la curiosité qu'elle avoit toujours vue à madame la dauphine pour ce qui regardoit

M. de Nemours, lui donnoit encore plus d'envie de pénétrer cette aventure.

Peu de jours avant celui que l'on avoit choisi pour la cérémonie du mariage, la reine dauphine donnoit à souper au roi son beau-père, et à la duchesse de Valentinois. Madame de Cleves, qui étoit occupée à s'habiller, alla au Louvre plus tard que de coutume. En y allant, elle trouva un gentilhomme qui la venoit querir de la part de madame la dauphine : comme elle entra dans sa chambre, cette princesse lui cria de son lit où elle étoit, qu'elle l'attendoit avec une grande impatience. Je crois, madame, lui répondit-elle, que je ne dois pas vous remercier de cette impatience, et qu'elle est sans doute causée par quelqu'autre chose, que par l'envie de me voir. Vous avez raison, répliqua la reine dauphine; mais, néanmoins, vous devez m'en être obligée; car je veux vous apprendre une aventure que je suis assurée que vous serez bien aise de savoir.

Madame de Cleves se mit à genoux devant son lit, et, par bonheur pour elle, elle n'avoit pas le jour au visage. Vous savez, lui dit cette reine, l'envie que nous avions de deviner ce qui causoit le changement qui paroît au duc de Nemours : je crois le savoir, et c'est une chose qui vous surprendra. Il est éperdument amoureux et fort ai-

mé d'une des plus belles personnes de la cour. Ces paroles, que madame de Cleves ne pouvoit s'attribuer, puisqu'elle ne croyoit pas que personne sût qu'elle aimoit ce prince, lui causèrent une douleur qu'il est aisé de s'imaginer. Je ne vois rien en cela, répondit-elle, qui doive surprendre d'un homme de l'âge de M. de Nemours et fait comme il est. Ce n'est pas aussi, reprit madame la dauphine, ce qui vous doit étonner; mais c'est de savoir que cette femme qui aime M. de Nemours, ne lui en a jamais donné aucune marque, et que la peur qu'elle a eue de n'être pas toujours maîtresse de sa passion, a fait qu'elle l'a avouée à son mari, afin qu'il l'ôtat de la cour. Et c'est M. de Nemours lui-même qui a conté ce que je vous dis.

Si madame de Cleves avoit eu d'abord de la douleur, par la pensée qu'elle n'avoit aucune part à cette aventure, les dernières paroles de madame la dauphine lui donnèrent du désespoir par la certitude de n'y en avoir que trop. Elle ne put répondre, et demeura la tête penchée sur le lit, pendant que la reine continuoit de parler, si occupée de ce qu'elle disoit, qu'elle ne prenoit pas garde à cet embarras. Lorsque madame de Cleves fut un peu remise : Cette histoire ne me paroît guère vraisemblable, madame, répondit-

elle, et je voudrois bien savoir qui vous l'a contée. C'est madame de Martigues, répliqua madame la dauphine, qui l'a apprise du vidame de Chartres. Vous savez qu'il en est amoureux; il la lui a confiée comme un secret, et il la sait du duc de Nemours lui-même: il est vrai que le duc de Nemours ne lui a pas dit le nom de la dame, et ne lui a pas même avoué que ce fût lui qui en fût aimé; mais le vidame de Chartres n'en doute point.

Comme la reine dauphine achevoit ces paroles, quelqu'un s'approcha du lit. Madame de Cleves étoit tournée d'une sorte qui l'empêchoit de voir qui c'étoit; mais elle n'en douta pas, lorsque madame la dauphine se récria avec un air de gaîté et de surprise: Le voilà lui-même, et je veux lui demander ce qui en est. Madame de Cleves connut bien que c'étoit le duc de Nemours, comme ce l'étoit en effet. Sans se tourner de son côté, elle s'avança avec précipitation vers madame la dauphine, et lui dit, tout bas, qu'il falloit bien se garder de lui parler de cette aventure; qu'il l'avoit confiée au vidame de Chartres, et que ce seroit une chose capable de les brouiller. Madame la dauphine lui répondit, en riant, qu'elle étoit trop prudente, et se retourna vers M. de Nemours. Il étoit paré pour l'assemblée du soir;

et prenant la parole avec cette grâce qui lui étoit si naturelle : Je crois, madame, lui dit-il, que je puis penser, sans témérité, que vous parliez de moi quand je suis entré, que vous aviez dessein de me demander quelque chose, et que madame de Cleves s'y oppose. Il est vrai, répondit madame la dauphine ; mais je n'aurai pas pour elle la complaisance que j'ai accoutumé d'avoir. Je veux savoir de vous si une histoire que l'on m'a contée est véritable, et si vous n'êtes pas celui qui êtes amoureux, et aimé d'une femme de la cour qui vous cache sa passion avec soin, et qui l'a avouée à son mari.

Le trouble et l'embarras de madame de Cleves étoient au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, et si la mort se fût présentée pour la tirer de cet état, elle l'auroit trouvée agréable; mais M. de Nemours étoit encore plus embarrassé, s'il est possible. Le discours de madame la dauphine, dont il avoit eu lieu de croire qu'il n'étoit pas haï, en présence de madame de Cleves, qui étoit la personne de la cour en qui elle avoit le plus de confiance, et qui en avoit aussi le plus en elle, lui donnoit une si grande confusion de pensées bizarres, qu'il lui fut impossible d'être maître de son visage. L'embarras où il voyoit madame de Cleves, par sa faute, et la pensée du

juste sujet qu'il lui donnoit de le haïr, lui causèrent un saisissement qui ne lui permit pas de répondre. Madame la dauphine voyant à quel point il étoit interdit : Regardez-le, regardez-le, dit-elle à madame de Cleves, et jugez si cette aventure n'est pas la sienne.

Cependant M. de Nemours, revenant de son premier trouble, et voyant l'importance de sortir d'un pas si dangereux, se rendit maître tout d'un coup de son esprit et de son visage. J'avoue, madame, dit-il, que l'on ne peut être plus surpris et plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le vidame de Chartres, en racontant l'aventure d'un de mes amis que je lui avois confiée. Je pourrois m'en venger, continua-t-il en souriant avec un air tranquille, qui ôta quasi à madame la dauphine les soupçons qu'elle venoit d'avoir. Il m'a confié des choses qui ne sont pas d'une médiocre importance ; mais je ne sais, madame, poursuivit-il, pourquoi vous me faites l'honneur de me mêler à cette aventure : le vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde, puisque je lui ai dit le contraire. La qualité d'un homme amoureux me peut convenir ; mais, pour celle d'un homme aimé, je ne crois pas, madame, que vous puissiez me la donner. Ce prince fut bien aise de dire quelque chose à madame

la dauphine qui eût du rapport à ce qu'il lui avoit fait paroître en d'autres temps, afin de lui détourner l'esprit des pensées qu'elle avoit pu avoir. Elle crut aussi bien entendre ce qu'il disoit; mais, sans y répondre, elle continua à lui faire la guerre de son embarras. J'ai été troublé, madame, lui répondit-il, pour l'intérêt de mon ami, et par les justes reproches qu'il me pourroit faire, d'avoir redit une chose qui lui est plus chère que la vie. Il ne me l'a néanmoins confiée qu'à demi, et il ne m'a pas nommé la personne qu'il aime : je sais seulement qu'il est l'homme du monde le plus amoureux et le plus à plaindre. Le trouvez-vous si à plaindre, répliqua madame la dauphine, puisqu'il est aimé? Croyez-vous qu'il le soit, madame, reprit-il, et qu'une personne qui auroit une véritable passion, pût la découvrir à son mari? Cette personne ne connoît pas sans doute l'amour, et elle a pris pour lui une légère reconnoissance de l'attachement qu'on a pour elle. Mon ami ne peut se flatter d'aucune espérance; mais, tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux d'avoir du moins donné la peur de l'aimer, et il ne changeroit pas son état contre celui du plus heureux amant du monde. Votre ami a une passion bien aisée à satisfaire, dit madame la dauphine, et je commence à croire que

ce n'est pas de vous dont vous parlez. Il ne s'en faut guère, continua-t-elle, que je ne sois de l'avis de madame de Cleves, qui soutient que cette aventure ne peut être véritable. Je ne crois pas en effet qu'elle le puisse être, reprit madame de Cleves, qui n'avoit point encore parlé; et, quand il seroit possible qu'elle le fût, par où l'auroit-on pu savoir? Il n'y a pas d'apparence qu'une femme, capable d'une chose si extraordinaire, eût la foiblesse de la raconter; apparemment son mari ne l'auroit pas racontée non plus, ou ce seroit un mari bien indigne du procédé que l'on auroit eu avec lui. M. de Nemours, qui vit les soupçons de madame de Cleves sur son mari, fut bien aise de les lui confirmer; il savoit que c'étoit le plus redoutable rival qu'il eût à détruire. La jalousie, répondit-il, et la curiosité d'en savoir peut-être plus qu'on ne lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences à un mari.

Madame de Cleves étoit à la dernière épreuve de sa force et de son courage, et, ne pouvant plus soutenir la conversation, elle alloit dire qu'elle se trouvoit mal, lorsque, par bonheur pour elle, la duchesse de Valentinois entra; elle dit à madame la dauphine que le roi alloit arriver. Cette reine passa dans son cabinet pour s'habiller. M. de Nemours s'approcha de madame de Cleves, com-

me elle la vouloit suivre. Je donnerois ma vie, madame, lui dit-il, pour vous parler un moment; mais de tout ce que j'aurois d'important à vous dire, rien ne me le paroît davantage que de vous supplier de croire, que, si j'ai dit quelque chose où madame la dauphine puisse prendre part, je l'ai fait par des raisons qui ne la regardent pas. Madame de Cleves ne fit pas semblant d'entendre M. de Nemours; elle le quitta sans le regarder, et se mit à suivre le roi qui venoit d'entrer. Comme il y avoit beaucoup de monde, elle s'embarrassa dans sa robe, et fit un faux pas : elle se servit de ce prétexte pour sortir d'un lieu où elle n'avoit pas la force de demeurer; et, feignant de ne pouvoir se soutenir, elle s'en alla chez elle.

M. de Cleves vint au Louvre, et fut étonné de n'y pas trouver sa femme : on lui dit l'accident qui lui étoit arrivé. Il s'en retourna à l'heure même, pour apprendre de ses nouvelles; il la trouva au lit, et il sut que son mal n'étoit pas considérable. Quand il eut été quelque temps auprès d'elle, il s'aperçut qu'elle étoit dans une tristesse si excessive, qu'il en fut surpris. Qu'avez-vous, madame, lui dit-il? Il me paroît que vous avez quelqu'autre douleur que celle dont vous vous plaignez? J'ai la plus sensible affliction que je pouvois jamais avoir, répondit-elle : quel

usage avez-vous fait de la confiance extraordinaire, ou, pour mieux dire, folle, que j'ai eue en vous? Ne méritois-je pas le secret? et, quand je ne l'aurois pas mérité, votre propre intérêt ne vous y engageoit-il pas? Falloit-il que la curiosité de savoir un nom que je ne dois pas vous dire, vous obligeât à vous confier à quelqu'un pour tâcher de le découvrir? Ce ne peut être que cette seule curiosité qui vous ait fait faire une si cruelle imprudence; les suites en sont aussi fâcheuses qu'elles pouvoient l'être. Cette aventure est sue, et on me la vient de conter, ne sachant pas que j'y eusse le principal intérêt. Que me dites-vous, madame, lui répondit-il? Vous m'accusez d'avoir conté ce qui s'est passé entre vous et moi, et vous m'apprenez que la chose est sue? Je ne me justifie pas de l'avoir redite; vous ne le sauriez croire, et il faut, sans doute, que vous ayez pris pour vous ce que l'on vous a dit de quelqu'autre. Ah! monsieur, reprit-elle, il n'y a pas dans le monde une autre aventure pareille à la mienne; il n'y a point une autre femme capable de la même chose. Le hasard ne peut l'avoir fait inventer; on ne l'a jamais imaginée, et cette pensée n'est jamais tombée dans un autre esprit que le mien. Madame la dauphine vient de me conter toute cette aventure; elle l'a sue par le vidame de

Chartres, qui la sait de M. de Nemours. M. de Nemours! s'écria M. de Cleves, avec une action qui marquoit du transport et du désespoir : Quoi! M. de Nemours sait que vous l'aimez, et que je le sais! Vous voulez toujours choisir M. de Nemours plutôt qu'un autre, répliqua-t-elle : je vous ai dit que je ne vous répondrois jamais sur vos soupçons. J'ignore si M. de Nemours sait la part que j'ai dans cette aventure, et celle que vous lui avez donnée ; mais il l'a contée au vidame de Chartres, et lui a dit qu'il la savoit d'un de ses amis, qui ne lui avoit pas nommé la personne. Il faut que cet ami de M. de Nemours soit des vôtres, et que vous vous soyez fié à lui pour tâcher de vous éclaircir. A-t-on un ami au monde à qui on voulût faire une telle confidence, reprit M. de Cleves, et voudroit-on éclaircir ses soupçons, au prix d'apprendre à quelqu'un ce que l'on souhaiteroit de se cacher à soi-même? Songez plutôt, madame, à qui vous avez parlé. Il est plus vraisemblable que ce soit par vous que par moi que ce secret soit échappé. Vous n'avez pu soutenir toute seule l'embarras où vous vous êtes trouvée, et vous avez cherché le soulagement de vous plaindre avec quelque confidente qui vous a trahie. N'achevez point de m'accabler, s'écria-t-elle, et n'ayez point la dureté de m'accuser d'une fau-

te que vous avez faite. Pouvez-vous m'en soupçonner, et, puisque j'ai été capable de vous parler, suis-je capable d'en parler à quelqu'autre?

L'aveu que madame de Cleves avoit fait à son mari, étoit une si grande marque de sa sincérité, et elle nioit si fortement de s'être confiée à personne, que M. de Cleves ne savoit que penser; d'un autre côté, il étoit assuré de n'avoir rien redit; c'étoit une chose que l'on ne pouvoit avoir devinée; elle étoit sue : ainsi il falloit que ce fût par l'un des deux; mais ce qui lui causoit une douleur violente, étoit de savoir que ce secret étoit entre les mains de quelqu'un, et qu'apparemment il seroit bientôt divulgué.

Madame de Cleves pensoit à peu près les mêmes choses; elle trouvoit également impossible que son mari eût parlé, et qu'il n'eût pas parlé; ce qu'avoit dit M. de Nemours, que la curiosité pouvoit faire faire des imprudences à un mari, lui paroissoit se rapporter si juste à l'état de M. de Cleves, qu'elle ne pouvoit croire que ce fût une chose que le hasard eût fait dire; et cette vraisemblance la déterminoit à croire que M. de Cleves avoit abusé de la confiance qu'elle avoit en lui. Ils étoient si occupés l'un et l'autre de leurs pensées, qu'ils furent long-temps sans parler, et ils ne sortirent de ce silence que pour

redire les mêmes choses qu'ils avoient déjà dites plusieurs fois, et demeurèrent le cœur et l'esprit plus éloignés et plus altérés qu'ils ne les avoient encore eus.

Il est aisé de s'imaginer en quel état ils passèrent la nuit. M. de Cleves avoit épuisé toute sa constance à soutenir le malheur de voir une femme qu'il adoroit, touchée de passion pour un autre. Il ne lui restoit plus de courage; il croyoit même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire et son honneur étoient si vivement blessés. Il ne savoit plus que penser de sa femme; il ne voyoit plus quelle conduite il lui devoit faire prendre, ni comment il se devoit conduire lui-même, et il ne trouvoit, de tous côtés, que des précipices et des abîmes. Enfin, après une agitation et une incertitude très-longues, voyant qu'il devoit bientôt s'en aller en Espagne, il prit le parti de ne rien faire qui pût augmenter les soupçons ou la connoissance de son malheureux état. Il alla trouver madame de Cleves, et lui dit qu'il ne s'agissoit pas de démêler entr'eux qui avoit manqué au secret; mais qu'il s'agissoit de faire voir que l'histoire que l'on avoit contée, étoit une fable où elle n'avoit aucune part; qu'il dépendoit d'elle de le persuader à M. de Nemours et aux autres; qu'elle n'avoit qu'à agir avec lui,

avec la sévérité et la froideur qu'elle devoit avoir pour un homme qui lui témoignoit de l'amour; que, par ce procédé, elle lui ôteroit aisément l'opinion qu'elle eût de l'inclination pour lui; qu'ainsi, il ne falloit point s'affliger de tout ce qu'il auroit pu penser, parce que, si, dans la suite, elle ne faisoit paroître aucune foiblesse, toutes ses pensées se détruiroient aisément, et que, sur-tout, il falloit qu'elle allât au Louvre et aux assemblées comme à l'ordinaire.

Après ces paroles, M. de Cleves quitta sa femme sans attendre sa réponse. Elle trouva beaucoup de raison dans tout ce qu'il lui dit, et la colère où elle étoit contre M. de Nemours, lui fit croire qu'elle trouveroit aussi beaucoup de facilité à l'exécuter; mais il lui parut difficile de se trouver à toutes les cérémonies du mariage, et d'y paroître avec un visage tranquille et un esprit libre: néanmoins, comme elle devoit porter la robe de madame la dauphine, et que c'étoit une chose où elle avoit été préférée à plusieurs autres princesses, il n'y avoit pas moyen d'y renoncer, sans faire beaucoup de bruit et sans en faire chercher des raisons. Elle se résolut donc de faire un effort sur elle-même; mais elle prit le reste du jour pour s'y préparer, et pour s'abandonner à tous les sentimens dont elle étoit agitée. Elle

s'enferma seule dans son cabinet: de tous ses maux, celui qui se présentoit à elle, avec le plus de violence, étoit d'avoir sujet de se plaindre de M. de Nemours, et de ne trouver aucun moyen de le justifier. Elle ne pouvoit douter qu'il n'eût conté cette aventure au vidame de Chartres; il l'avoit avoué, et elle ne pouvoit douter aussi, par la manière dont il avoit parlé, qu'il ne sût que l'aventure la regardoit. Comment excuser une si grande imprudence, et qu'étoit devenue l'extrême discrétion de ce prince, dont elle avoit été si touchée? Il a été discret, disoit-elle, tant qu'il a cru être malheureux; mais une pensée d'un bonheur même incertain, a fini sa discrétion. Il n'a pu s'imaginer qu'il étoit aimé, sans vouloir qu'on le sût. Il a dit tout ce qu'il pouvoit dire : je n'ai pas avoué que c'étoit lui que j'aimais ; il l'a soupçonné, et il a laissé voir ses soupçons. S'il eût eu des certitudes, il en auroit usé de la même sorte. J'ai eu tort de croire qu'il y eût un homme capable de cacher ce qui flatte sa gloire. C'est pourtant pour cet homme, que j'ai cru si différent du reste des hommes, que je me trouve comme les autres femmes, étant si éloignée de leur ressembler. J'ai perdu le cœur et l'estime d'un mari qui devoit faire ma félicité. Je serai bientôt regardée de tout le monde comme une personne

qui a une folle et violente passion. Celui pour qui je l'ai, ne l'ignore plus; et c'est pour éviter ces malheurs que j'ai hasardé tout mon repos et même ma vie. Ces tristes réflexions étoient suivies d'un torrent de larmes; mais, quelque douleur dont elle se trouvât accablée, elle sentoit bien qu'elle auroit eu la force de les supporter, si elle avoit été satisfaite de M. de Nemours.

Ce prince n'étoit pas dans un état plus tranquille. L'imprudence qu'il avoit eue d'avoir parlé au vidame de Chartres, et les cruelles suites de cette imprudence lui donnoient un déplaisir mortel. Il ne pouvoit se représenter, sans être accablé, l'embarras, le trouble et l'affliction où il avoit vu madame de Cleves. Il étoit inconsolable de lui avoir dit des choses sur cette aventure qui, bien que galantes par elles-mêmes, lui paroissoient, dans ce moment, grossières ou peu polies, puisqu'elles avoient fait entendre à madame de Cleves qu'il n'ignoroit pas qu'elle étoit cette femme qui avoit une passion violente, et qu'il étoit celui pour qui elle l'avoit. Tout ce qu'il eût pu souhaiter, eût été une conversation avec elle; mais il trouvoit qu'il la devoit craindre plutôt que de la désirer. Qu'aurois-je à lui dire, s'écrioit-il? Irois-je encore lui montrer ce que je ne lui ai déjà que trop faire connoître? Lui

ferai-je voir que je sais qu'elle m'aime, moi qui n'ai jamais seulement osé lui dire que je l'aimois? Commencerai-je à lui parler ouvertement de ma passion, afin de lui paroître un homme devenu hardi par des espérances? Puis-je penser seulement à l'approcher, et oserois-je lui donner l'embarras de soutenir ma vue? Par où pourrois-je me justifier? Je n'ai point d'excuse; je suis indigne d'être regardé de madame de Cleves, et je n'espère pas aussi qu'elle me regarde jamais. Je lui ai donné, par ma faute, de meilleurs moyens pour se défendre contre moi que tous ceux qu'elle cherchoit, et qu'elle eût peut-être cherchés inutilement. Je perds, par mon imprudence, le bonheur et la gloire d'être aimé de la plus aimable et de la plus estimable personne du monde; mais, si j'avois perdu ce bonheur, sans qu'elle en eût souffert, et sans lui avoir donné une douleur mortelle, ce me seroit une consolation; et je sens plus dans ce moment le mal que je lui ai fait, que celui que je me suis fait auprès d'elle.

M. de Nemours fut long-temps à s'affliger et à penser les mêmes choses. L'envie de parler à madame de Cleves lui venoit toujours dans l'esprit. Il songea à en trouver les moyens; il pensa à lui écrire; mais enfin, il trouva qu'après la faute qu'il avoit faite, et de l'humeur dont elle étoit, le

mieux qu'il pût faire, étoit de lui témoigner un profond respect par son affliction et par son silence, de lui faire voir même qu'il n'osoit se présenter devant elle, et d'attendre ce que le temps, le hasard et l'inclination qu'elle avoit pour lui, pourroient faire en sa faveur. Il résolut aussi de ne point faire de reproches au vidame de Chartres de l'infidélité qu'il lui avoit faite, de peur de fortifier ses soupçons.

Les fiançailles de madame, qui se faisoient le lendemain, et le mariage qui se faisoit le jour suivant, occupoient tellement toute la cour, que madame de Cleves et M. de Nemours cachèrent aisément au public leur tristesse et leur trouble. Madame ne parla même qu'en passant à madame de Cleves, de la conversation qu'elles avoient eue avec M. de Nemours, et M. de Cleves affecta de ne plus parler à sa femme de tout ce qui s'étoit passé : de sorte qu'elle ne se trouva pas dans un aussi grand embarras qu'elle l'avoit imaginé.

Les fiançailles se firent au Louvre, et, après le festin et le bal, toute la maison royale alla coucher à l'évêché, comme c'étoit la coutume. Le matin, le duc d'Albe, qui n'étoit jamais vêtu que fort simplement, mit un habit de drap d'or, mêlé de couleur de feu, de jaune et de noir, tout couvert de pierreries, et il avoit une couronne fer-

mée sur la tête. Le prince d'Orange, habillé magnifiquement avec ses livrées, et tous les Espagnols suivis des leurs, vinrent prendre le duc d'Albe à l'hôtel de Villeroi, où il étoit logé, et partirent, marchant quatre à quatre, pour venir à l'évêché. Sitôt qu'il fut arrivé, on alla par ordre à l'église : le roi menoit madame, qui avoit aussi une couronne fermée, et sa robe portée par mesdemoiselles de Montpensier et de Longueville; la reine marchoit ensuite, mais sans couronne. Après elle, venoient la reine dauphine, madame, sœur du roi, madame de Lorraine, et la reine de Navarre, leurs robes portées par des princesses. Les reines et les princesses avoient toutes leurs filles magnifiquement habillées des mêmes couleurs qu'elles étoient vêtues; en sorte que l'on connoissoit à qui étoient les filles par la couleur de leurs habits. On monta sur l'échafaud qui étoit préparé dans l'église, et l'on fit la cérémonie des mariages. On retourna ensuite dîner à l'évêché; et, sur les cinq heures, on en partit pour aller au palais, où se faisoit le festin, et où le parlement, les cours souveraines, et la maison de ville étoient priés d'assister. Le roi, les reines, les princes et princesses mangèrent sur la table de marbre dans la grande salle du palais, le duc d'Albe assis auprès de la nouvelle reine d'Espa-

gne. Au-dessous des degrés de la table de marbre, et à la main droite du roi, étoit une table pour les ambassadeurs, les archevêques et les chevaliers de l'ordre; et, de l'autre côté, une table pour messieurs du parlement.

Le duc de Guise, vêtu d'une robe de drap d'or frisé, servoit au roi de grand-maître; M. le prince de Condé, de panetier; et le duc de Nemours, d'échanson. Après que les tables furent levées, le bal commença; il fut interrompu par des ballets et des machines extraordinaires: on le reprit ensuite; et enfin, après minuit, le roi et toute la cour s'en retournèrent au Louvre. Quelque triste que fût madame de Cleves, elle ne laissa pas de paroître aux yeux de tout le monde, et sur-tout aux yeux de M. de Nemours, d'une beauté incomparable. Il n'osa lui parler, quoique l'embarras de cette cérémonie lui en donnât plusieurs moyens; mais il lui fit voir tant de tristesse et une crainte si respectueuse de l'approcher, qu'elle ne le trouva plus si coupable, quoiqu'il ne lui eût rien dit pour se justifier. Il eut la même conduite les jours suivans, et cette conduite fit aussi le même effet sur le cœur de madame de Cleves.

Enfin, le jour du tournoi arriva. Les reines se rendirent dans les galeries et sur les échafauds qui leur avoient été destinés. Les quatre tenans pa-

rurent au bout de la lice, avec une quantité de chevaux et de livrées, qui faisoient le plus magnifique spectacle qui eût jamais paru en France.

Le roi n'avoit point d'autres couleurs que le blanc et le noir, qu'il portoit toujours à cause de madame de Valentinois qui étoit veuve. M. de Ferrare et toute sa suite avoient du jaune et du rouge ; M. de Guise parut avec de l'incarnat et du blanc : on ne savoit d'abord par quelle raison il avoit ces couleurs ; mais on se souvint que c'étoient celles d'une belle personne qu'il avoit aimée pendant qu'elle étoit fille, et qu'il aimoit encore, quoiqu'il n'osât plus le lui faire paroître ; M. de Nemours avoit du jaune et du noir; on en chercha inutilement la raison. Madame de Cleves n'eut pas de peine à la deviner : elle se souvint d'avoir dit devant lui qu'elle aimoit le jaune, et qu'elle étoit fâchée d'être blonde, parce qu'elle n'en pouvoit mettre. Ce prince crut pouvoir paroître avec cette couleur, sans indiscrétion, puisque, madame de Cleves n'en mettant point, on ne pouvoit soupçonner que ce fût la sienne.

Jamais on n'a fait voir tant d'adresse, que les quatre tenans en firent paroître. Quoique le roi fût le meilleur homme de cheval de son royaume, on ne savoit à qui donner l'avantage. M. de

Nemours avoit un agrément dans toutes ses actions, qui pouvoit faire pencher en sa faveur des personnes moins intéressées que madame de Cleves. Sitôt qu'elle le vit paroître au bout de la lice, elle sentit une émotion extraordinaire; et, à toutes les courses de ce prince, elle avoit de la peine à cacher sa joie, lorsqu'il avoit heureusement fourni sa carrière.

Sur le soir, comme tout étoit presque fini, et que l'on étoit près de se retirer, le malheur de l'état fit que le roi voulut encore rompre une lance. Il manda au comte de Montgomery, qui étoit extrêmement adroit, qu'il se mît sur la lice. Le comte supplia le roi de l'en dispenser, et allégua toutes les excuses dont il put s'aviser; mais le roi, quasi en colère, lui fit dire qu'il le vouloit absolument. La reine manda au roi qu'elle le conjuroit de ne plus courir; qu'il avoit si bien fait, qu'il devoit être content, et qu'elle le supplioit de revenir auprès d'elle. Il répondit que c'étoit pour l'amour d'elle qu'il alloit courir encore, et entra dans la barrière. Elle lui renvoya M. de Savoie, pour le prier une seconde fois de revenir; mais tout fut inutile. Il courut, les lances se brisèrent, et un éclat de celle du comte de Montgomery lui donna dans l'œil, et y demeura. Ce prince tomba du coup. Ses écuyers, et

M. de Montmorency, qui étoit un des maréchaux de camp, coururent à lui. Ils furent étonnés de le voir si blessé ; mais le roi ne s'étonna point. Il dit que c'étoit peu de chose, et qu'il pardonnoit au comte de Montgomery. On peut juger quel trouble et quelle affliction apporta un accident si funeste dans une journée destinée à la joie. Sitôt que l'on eut porté le roi dans son lit, et que les chirurgiens eurent visité sa plaie, ils la trouvèrent très-considérable. M. le connétable se souvint, dans ce moment, de la prédiction que l'on avoit faite au roi, qu'il seroit tué dans un combat singulier; il ne douta point que la prédiction ne fût accomplie.

Le roi d'Espagne, qui étoit alors à Bruxelles, étant averti de cet accident, envoya son médecin, qui étoit un homme d'une grande réputation; mais il jugea le roi sans espérance.

Une cour aussi partagée et aussi remplie d'intérêts opposés, n'étoit pas dans une médiocre agitation, à la veille d'un si grand événement; néanmoins, tous les mouvemens étoient cachés, et l'on ne paroissoit occupé que de l'unique inquiétude de la santé du roi. Les reines, les princes et les princesses ne sortoient presque point de son antichambre.

Madame de Cleves, sachant qu'elle étoit obli-

gée d'y être, qu'elle y verroit M. de Nemours, qu'elle ne pourroit cacher à son mari l'embarras que lui causoit cette vue, connoissant aussi que la seule présence de ce prince le justifioit à ses yeux, et détruisoit toutes ses résolutions, prit le parti de feindre d'être malade. La cour étoit trop occupée pour avoir de l'attention à sa conduite, et pour démêler si son mal étoit faux ou véritable. Son mari seul pouvoit en connoître la vérité; mais elle n'étoit pas fâchée qu'il la connût : ainsi, elle demeura chez elle peu occupée du grand changement qui se préparoit; et, remplie de ses propres pensées, elle avoit toute la liberté de s'y abandonner. Tout le monde étoit chez le roi. M. de Cleves venoit à de certaines heures lui en dire des nouvelles. Il conservoit avec elle le même procédé qu'il avoit toujours eu, hors que, quand ils étoient seuls, il y avoit quelque chose d'un peu plus froid et de moins libre. Il ne lui avoit point reparlé de tout ce qui s'étoit passé; et elle n'avoit pas eu la force, et n'avoit pas même jugé à propos de reprendre cette conversation.

M. de Nemours, qui s'étoit attendu à trouver quelques momens à parler à madame de Cleves, fut bien surpris et bien affligé de n'avoir pas seulement le plaisir de la voir. Le mal du roi se trouva si considérable, que le septième jour il fut

désespéré des médecins. Il reçut la certitude de sa mort avec une fermeté extraordinaire, et d'autant plus admirable, qu'il perdoit la vie par un accident si malheureux, qu'il mouroit à la fleur de son âge, heureux, adoré de ses peuples, et aimé d'une maîtresse qu'il aimoit éperdument. La veille de sa mort, il fit faire le mariage de madame, sa sœur, avec M. de Savoie, sans cérémonie. L'on peut juger en quel état étoit la duchesse de Valentinois. La reine ne permit point qu'elle vît le roi, et lui envoya demander les cachets de ce prince, et les pierreries de la couronne qu'elle avoit en garde. Cette duchesse s'enquit si le roi étoit mort; et, comme on lui eût répondu que non : Je n'ai donc point encore de maître, répondit-elle, et personne ne peut m'obliger à rendre ce que sa confiance m'a mis entre les mains. Sitôt qu'il fut expiré au château des Tournelles, le duc de Ferrare, le duc de Guise et le duc de Nemours conduisirent au Louvre la reine mère, le roi et la reine, sa femme. M. de Nemours menoit la reine mère. Comme ils commençoient à marcher, elle se recula de quelques pas, et dit à la reine, sa belle-fille, que c'étoit à elle à passer la première; mais il fut aisé de voir qu'il y avoit plus d'aigreur que de bienséance dans ce compliment.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LA PRINCESSE

DE CLEVES.

QUATRIÈME PARTIE.

LE cardinal de Lorraine s'étoit rendu maître absolu de l'esprit de la reine mère ; le vidame de Chartres n'avoit plus aucune part dans ses bonnes grâces, et l'amour qu'il avoit pour madame de Martigues et pour la liberté, l'avoit même empêché de sentir cette perte autant qu'elle méritoit d'être sentie. Ce cardinal, pendant les dix jours de la maladie du roi, avoit eu le loisir de former ses desseins, et de faire prendre à la reine des résolutions conformes à ce qu'il avoit projeté ; de sorte que, sitôt que le roi fut mort, la reine ordonna au connétable de demeurer aux Tournelles, auprès du corps du feu roi, pour faire les cérémonies ordinaires : cette commission l'éloignoit de tout, et lui ôtoit la liberté d'agir. Il envoya un courrier au roi de Navarre, pour le faire venir en diligence, afin de s'opposer en-

semble à la grande élévation où il voyoit que MM. de Guise alloient parvenir. On donna le commandement des armées au duc de Guise, et les finances au cardinal de Lorraine. La duchesse de Valentinois fut chassée de la cour; on fit revenir le cardinal de Tournon, ennemi déclaré du connétable, et le chancelier Olivier, ennemi déclaré de la duchesse de Valentinois : enfin, la cour changea entièrement de face. Le duc de Guise prit le même rang que les princes du sang à porter le manteau du roi aux cérémonies des funérailles : lui et ses frères furent entièrement les maîtres, non-seulement par le crédit du cardinal sur l'esprit de la reine, mais parce que cette princesse crut qu'elle pourroit les éloigner, s'ils lui donnoient de l'ombrage, et qu'elle ne pourroit éloigner le connétable, qui étoit appuyé des princes du sang.

Lorsque les cérémonies du deuil furent achevées, le connétable vint au Louvre, et fut reçu du roi avec beaucoup de froideur. Il voulut lui parler en particulier; mais le roi appela MM. de Guise, et lui dit, devant eux, qu'il lui conseilloit de se reposer; que les finances et le commandement des armées étoient donnés; et que, lorsqu'il auroit besoin de ses conseils, il l'appelleroit auprès de sa personne. Il fut reçu de la reine

mère encore plus froidement que du roi, et elle lui fit même des reproches de ce qu'il avoit dit au feu roi que ses enfans ne lui ressembloient point. Le roi de Navarre arriva, et ne fut pas mieux reçu. Le prince de Condé, moins endurant que son frère, se plaignit hautement : ses plaintes furent inutiles; on l'éloigna de la cour, sous le prétexte de l'envoyer en Flandre signer la ratification de la paix. On fit voir au roi de Navarre une fausse lettre du roi d'Espagne, qui l'accusoit de faire des entreprises sur ses places; on lui fit craindre pour ses terres; enfin, on lui inspira le dessein de s'en aller en Béarn. La reine lui en fournit un moyen, en lui donnant la conduite de madame Élisabeth, et l'obligea même à partir avant cette princesse; et ainsi il ne demeura personne à la cour qui pût balancer le pouvoir de la maison de Guise.

Quoique ce fût une chose fâcheuse pour M. de Cleves de ne pas conduire madame Élisabeth, néanmoins il ne put s'en plaindre par la grandeur de celui qu'on lui préféroit; mais il regrettoit moins cet emploi par l'honneur qu'il en eût reçu, que parce que c'étoit une chose qui éloignoit sa femme de la cour, sans qu'il parût qu'il eût dessein de l'en éloigner.

Peu de jours après la mort du roi, on résolut

d'aller à Reims pour le sacre. Sitôt qu'on parla de ce voyage, madame de Cleves, qui avoit toujours demeuré chez elle, feignant d'être malade, pria son mari de trouver bon qu'elle ne suivît point la cour, et qu'elle s'en allât à Coulomiers prendre l'air et songer à sa santé. Il lui répondit qu'il ne vouloit point pénétrer si c'étoit la raison de sa santé qui l'obligeoit à ne pas faire le voyage; mais qu'il consentoit qu'elle ne le fît point. Il n'eut pas de peine à consentir à une chose qu'il avoit déjà résolue : quelque bonne opinion qu'il eût de la vertu de sa femme, il voyoit bien que la prudence ne vouloit pas qu'il l'exposât plus long-temps à la vue d'un homme qu'elle aimoit.

M. de Nemours sut bientôt que madame de Cleves ne devoit pas suivre la cour; il ne put se résoudre à partir sans la voir, et, la veille du départ, il alla chez elle aussi tard que la bienséance le pouvoit permettre, afin de la trouver seule. La fortune favorisa son intention. Comme il entroit dans la cour, il trouva madame de Nevers et madame de Martigues qui en sortoient, et qui lui dirent qu'elles l'avoient laissée seule. Il monta avec une agitation et un trouble qui ne se peuvent comparer qu'à ceux qu'eut madame de Cleves, quand on lui dit que M. de Nemours venoit pour la voir. La crainte qu'elle eut qu'il ne lui parlât

de sa passion, l'appréhension de lui répondre trop favorablement, l'inquiétude que cette visite pouvoit donner à son mari, la peine de lui en rendre compte ou de la lui cacher, toutes ces choses se présentèrent, en un moment, à son esprit, et lui firent un si grand embarras, qu'elle prit la résolution d'éviter la chose du monde qu'elle souhaitoit peut-être le plus. Elle envoya une de ses femmes à M. de Nemours, qui étoit dans son antichambre, pour lui dire qu'elle venoit de se trouver mal, et qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'honneur qu'il lui vouloit faire. Quelle douleur pour ce prince de ne pas voir madame de Cleves, et de ne la pas voir, parce qu'elle ne vouloit pas qu'il la vît! Il s'en alloit le lendemain; il n'avoit plus rien à espérer du hasard; il ne lui avoit rien dit depuis cette conversation de chez madame la dauphine, et il avoit lieu de croire que la faute d'avoir parlé au vidame avoit détruit toutes ses espérances; enfin, il s'en alloit avec tout ce qui peut aigrir une vive douleur.

Sitôt que madame de Cleves fut un peu remise du trouble que lui avoit donné la pensée de la visite de ce prince, toutes les raisons qui la lui avoient fait refuser disparurent; elle trouva même qu'elle avoit fait une faute; et, si elle eût

osé, où qu'il eût encore été assez à temps, elle l'auroit fait rappeler.

Mesdames de Nevers et de Martigues, en sortant de chez elle, allèrent chez la reine dauphine. M. de Cleves y étoit. Cette princesse leur demanda d'où elles venoient; elles lui dirent qu'elles venoient de chez madame de Cleves, où elles avoient passé une partie de l'après-dînée avec beaucoup de monde, et qu'elles n'y avoient laissé que M. de Nemours. Ces paroles qu'elles croyoient indifférentes, ne l'étoient pas pour M. de Cleves. Quoiqu'il dût bien s'imaginer que M. de Nemours pouvoit trouver souvent des occasions de parler à sa femme, néanmoins, la pensée qu'il étoit chez elle, qu'il y étoit seul, et qu'il lui pouvoit parler de son amour, lui parut, dans ce moment, une chose si nouvelle et si insupportable, que la jalousie s'alluma dans son cœur avec plus de violence qu'elle n'avoit encore fait. Il lui fut impossible de demeurer chez la reine; il s'en revint, ne sachant pas même pourquoi il revenoit, et s'il avoit dessein d'aller interrompre M. de Nemours. Sitôt qu'il approcha de chez lui, il regarda s'il ne verroit rien qui lui pût faire juger si ce prince y étoit encore : il sentit du soulagement en voyant qu'il n'y étoit plus, et il trouva de la douceur à penser qu'il ne pouvoit y

avoir demeuré long-temps. Il s'imagina que ce n'étoit peut-être pas M. de Nemours, dont il devoit être jaloux : et, quoiqu'il n'en doutât point, il cherchoit à en douter; mais tant de choses l'en auroient persuadé, qu'il ne demeuroit pas long-temps dans cette incertitude qu'il désiroit. Il alla d'abord dans la chambre de sa femme; et, après lui avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avoit fait, et qui elle avoit vu; elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommoit point M. de Nemours, il lui demanda, en tremblant, si c'étoit tout ce qu'elle avoit vu, afin de lui donner lieu de nommer ce prince, et de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fît une finesse. Comme elle ne l'avoit point vu, elle ne le lui nomma point, et M. de Cleves reprenant la parole avec un ton qui marquoit son affliction : Et M. de Nemours, lui dit-il, ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié? Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle; je me trouvois mal, et j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, reprit M. de Cleves, puisque vous avez vu tout le monde; pourquoi des distinctions pour M. de Nemours? Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre? Pourquoi faut-il que vous

craigniez sa vue? Pourquoi lui laissez-vous voir que vous la craignez? Pourquoi lui faites-vous connoître que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui? Oseriez-vous refuser de le voir, si vous ne saviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité? mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui? D'une personne comme vous, madame, tout est des faveurs hors l'indifférence. Je ne croyois pas, reprit madame de Cleves, quelque soupçon que vous ayez sur M. de Nemours, que vous pussiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu. Je vous en fais pourtant, madame, répliqua-t-il, et ils sont bien fondés : pourquoi ne pas le voir, s'il ne vous a rien dit? Mais, madame, il vous a parlé; si son silence seul vous avoit témoigné sa passion, elle n'auroit pas fait en vous une si grande impression; vous n'avez pu me dire la vérité toute entière, vous m'en avez caché la plus grande partie; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, et vous n'avez pas eu la force de continuer. Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru, et je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, et je vous en vois aimer un autre! cet autre est le plus aimable de la cour, et il vous voit tous les jours; il sait

que vous l'aimez. Et j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour lui ! Il faut que j'aie perdu la raison, pour avoir cru qu'il fût possible. Je ne sais, reprit tristement madame de Cleves, si vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé aussi extraordinaire que le mien; mais je ne sais si je ne me suis pas trompée d'avoir cru que vous me feriez justice ? N'en doutez pas, madame, répliqua M. de Cleves, vous vous êtes trompée; vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attendois de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison? Vous aviez donc oublié que je vous aimois éperdument, et que j'étois votre mari? L'un des deux porte aux extrémités: que ne peuvent point les deux ensemble? Hé! que ne font-ils point aussi, continua-t-il ! je n'ai que des sentimens violens et incertains dont je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous; vous ne me paroissez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais; je vous offense, je vous demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin, il n'y a plus en moi de calme ni de raison. Je ne sais comment j'ai pu vivre depuis que vous me parlâtes à Coulomiers, et depuis le jour que vous apprîtes de madame la

dauphine que l'on savoit votre aventure. Je ne saurois démêler par où elle a été sue, ni ce qui se passa entre M. de Nemours et vous sur ce sujet : vous ne me l'expliquerez jamais, et je ne vous demande point de me l'expliquer : je vous demande seulement de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde.

M. de Cleves sortit de chez sa femme, après ces paroles, et partit le lendemain sans la voir; mais il lui écrivit une lettre pleine d'affliction, d'honnêteté et de douceur; elle lui fit une réponse si touchante et si remplie d'assurances de sa conduite passée, et de celle qu'elle auroit à l'avenir, que, comme ses assurances étoient fondées sur la vérité, et que c'étoit en effet ses sentimens, cette lettre fit de l'impression sur M. de Cleves, et lui donna quelque calme; joint que M. de Nemours allant trouver le roi, aussi bien que lui, il avoit le repos de savoir qu'il ne seroit pas au même lieu que madame de Cleves. Toutes les fois que cette princesse parloit à son mari, la passion qu'il lui témoignoit, l'honnêteté de son procédé, l'amitié qu'elle avoit pour lui, et ce qu'elle lui devoit, faisoient des impressions sur son cœur qui affoiblissoient l'idée de M. de Nemours; mais ce n'étoit que pour quelque temps; et cette

idée revenoit bientôt plus vive et plus présente qu'auparavant.

Les premiers jours du départ de ce prince, elle ne sentit quasi pas son absence; ensuite elle lui parut crüelle : depuis qu'elle l'aimoit, il ne s'étoit point passé de jour qu'elle n'eût craint, ou espéré de le rencontrer; et elle trouva une grande peine à penser qu'il n'étoit plus au pouvoir du hasard de faire qu'elle le rencontrât.

Elle s'en alla à Coulomiers, et, en y allant, elle eut soin d'y faire porter de grands tableaux qu'elle avoit fait copier sur des originaux qu'avoit fait faire madame de Valentinois pour sa belle maison d'Anet. Toutes les actions remarquables qui s'étoient passées sous le règne du roi, étoient dans ces tableaux. Il y avoit entr'autres le siége de Metz, et tous ceux qui s'y étoient distingués étoient peints fort ressemblans. M. de Nemours étoit de ce nombre, et c'étoit peut-être ce qui avoit donné envie à madame de Cleves d'avoir ces tableaux.

Madame de Martigues, qui n'avoit pu partir avec la cour, lui promit d'aller passer quelques jours à Coulomiers. La faveur de la reine qu'elles partageoient, ne leur avoit point donné d'envie, ni d'éloignement l'une de l'autre : elles étoient amies, sans néanmoins se confier leurs sen-

timens. Madame de Cleves savoit que madame de Martigues aimoit le vidame; mais madame de Martigues ne savoit pas que madame de Cleves aimât M. de Nemours, ni qu'elle en fût aimée. La qualité de nièce du vidame rendoit madame de Cleves plus chère à madame de Martigues, et madame de Cleves l'aimoit aussi comme une personne qui avoit une passion aussi bien qu'elle, et qui l'avoit pour l'ami intime de son amant.

Madame de Martigues vint à Coulomiers, comme elle l'avoit promis à madame de Cleves; elle la trouva dans une vie fort solitaire. Cette princesse avoit même cherché le moyen d'être dans une solitude entière, et de passer les soirs dans les jardins, sans être accompagnée de ses domestiques: elle venoit dans ce pavillon où M. de Nemours l'avoit écoutée; elle entroit dans le cabinet qui étoit ouvert sur le jardin. Ses femmes et ses domestiques demeuroient dans l'autre cabinet, ou sous le pavillon, et ne venoient point à elle qu'elle ne les appelât. Madame de Martigues n'avoit jamais vu Coulomiers; elle fut surprise de toutes les beautés qu'elle y trouva, et sur-tout de l'agrément de ce pavillon; madame de Cleves et elle y passoient tous les soirs. La liberté de se trouver seules, la nuit, dans le plus beau lieu du monde, ne laissoit pas finir la conversation entre

deux jeunes personnes qui avoient des passions violentes dans le cœur; et, quoiqu'elles ne s'en fissent point de confidence, elles trouvoient un grand plaisir à se parler. Madame de Martigues auroit eu de la peine à quitter Coulomiers, si, en le quittant, elle n'eût dû aller dans un lieu où étoit le vidame. Elle partit pour aller à Chambort, où la cour étoit alors.

Le sacre avoit été fait à Reims par le cardinal de Lorraine, et l'on devoit passer le reste de l'été dans le château de Chambort, qui étoit nouvellement bâti. La reine témoigna une grande joie de revoir madame de Martigues; et, après lui en avoir donné plusieurs marques, elle lui demanda des nouvelles de madame de Cleves, et de ce qu'elle faisoit à la campagne. M. de Nemours et M. de Cleves étoient alors chez cette reine. Madame de Martigues, qui avoit trouvé Coulomiers admirable, en conta toutes les beautés, et elle s'étendit extrêmement sur la description de ce pavillon de la forêt, et sur le plaisir qu'avoit madame de Cleves de s'y promener seule une partie de la nuit. M. de Nemours, qui connoissoit assez le lieu pour entendre ce qu'en disoit madame de Martigues, pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'il y pût voir madame de Cleves, sans être vu que d'elle. Il fit quelques questions

à madame de Martigues, pour s'en éclaircir encore; et M. de Cleves, qui l'avoit toujours regardé pendant que madame de Martigues avoit parlé, crut voir dans ce moment ce qui lui passoit dans l'esprit. Les questions que fit ce prince le confirmèrent encore dans cette pensée: en sorte qu'il ne douta point qu'il n'eût dessein d'aller voir sa femme. Il ne se trompoit pas dans ses soupçons. Ce dessein entra si fortement dans l'esprit de M. de Nemours, qu'après avoir passé la nuit à songer aux moyens de l'exécuter, dès le lendemain matin, il demanda congé au roi pour aller à Paris, sur quelque prétexte qu'il inventa.

M. de Cleves ne douta point du sujet de ce voyage; mais il résolut de s'éclaircir de la conduite de sa femme, et de ne pas demeurer dans une cruelle incertitude. Il eut envie de partir en même temps que M. de Nemours, et de venir lui-même, caché, découvrir quel succès auroit ce voyage; mais, craignant que son départ ne parût extraordinaire, et que M. de Nemours, en étant averti, ne prît d'autres mesures, il résolut de se fier à un gentilhomme qui étoit à lui, dont il connoissoit la fidélité et l'esprit. Il lui conta dans quel embarras il se trouvoit. Il lui dit quelle avoit été jusqu'alors la vertu de madame de Cleves, et lui ordonna de partir sur les pas de M. de

Nemours, de l'observer exactement, de voir s'il n'iroit point à Coulomiers, et s'il n'entreroit point la nuit dans le jardin.

Le gentilhomme, qui étoit très-capable d'une telle commission, s'en acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Il suivit M. de Nemours jusqu'à un village, à une demi-lieue de Coulomiers, où ce prince s'arrêta, et le gentilhomme devina aisément que c'étoit pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre aussi; il passa le village, et alla dans la forêt à l'endroit par où il jugeoit que M. de Nemours pouvoit passer; il ne se trompa point dans tout ce qu'il avoit pensé. Sitôt que la nuit fut venue, il entendit marcher, et, quoiqu'il fît obscur, il reconnut aisément M. de Nemours. Il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendoit personne, et pour choisir le lieu par où il pourroit passer le plus aisément. Les palissades étoient fort hautes, et il y en avoit encore derrière, pour empêcher qu'on ne pût entrer, en sorte qu'il étoit assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins; sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où étoit madame de Cleves; il vit beaucoup de lumières dans le cabinet; toutes les fenêtres en étoient ouvertes; et, en se glissant le long des pa-

lissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres qui servoient de porte, pour voir ce que faisoit madame de Cleves. Il vit qu'elle étoit seule; mais il la vit d'une si admirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisoit chaud, et elle n'avoit rien sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés. Elle étoit sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avoit plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étoit des mêmes couleurs qu'il avoit portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisoit des nœuds à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avoit portée quelque temps, et qu'il avoit donnée à sa sœur, à qui M. de Cleves l'avoit prise sans faire semblant de la reconnoître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage, avec une grâce et une douceur qui répandoient sur son visage les sentimens qu'elle avoit dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siége de Metz, où étoit le portrait de M. de Nemours; elle s'assit, et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir, au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adoroit; la voir sans qu'elle sût qu'il la voyoit; et la voir toute occupée de choses qui avoient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachoit, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

Ce prince étoit aussi tellement hors de lui-même, qu'il demeuroit immobile à regarder madame de Cleves, sans songer que les momens lui étoient précieux. Quand il fut un peu remis, il pensa qu'il devoit attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin; il crut qu'il le pourroit faire avec plus de sûreté, parce qu'elle seroit plus éloignée de ses femmes; mais, voyant qu'elle demeuroit dans le cabinet, il prit la résolution d'y entrer. Quand il voulut l'exécuter, quel trouble n'eut-il point! Quelle crainte de lui déplaire! Quelle peur de faire changer ce visage où il y avoit tant de douceur, et de le voir devenir plein de sévérité et de colère!

Il trouva qu'il y avoit eu de la folie, non pas à venir voir madame de Cleves sans être vu, mais à penser de s'en faire voir; il vit tout ce qu'il n'avoit point encore envisagé. Il lui parut de l'extravagance dans sa hardiesse de venir surpren-

dre, au milieu de la nuit, une personne à qui il n'avoit encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devoit pas prétendre qu'elle le voulût écouter, et qu'elle auroit une juste colère du péril où il l'exposoit par les accidens qui pouvoient arriver. Tout son courage l'abandonna, et il fut prêt plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnoit tout ce qu'il avoit vu, il avança quelques pas; mais avec tant de trouble, qu'une écharpe qu'il avoit s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Madame de Cleves tourna la tête, et, soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnoit assez pour qu'elle le pût distinguer, elle crut le reconnoître; et, sans balancer, ni se retourner du côté où il étoit, elle entra dans le lieu où étoient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble, qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvoit mal; et elle le dit aussi pour occuper tous ses gens, et pour donner le temps à M. de Nemours de se retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle pensa qu'elle s'étoit trompée, et que c'étoit un effet de son imagination d'avoir cru voir M. de Nemours. Elle savoit qu'il étoit à Chambort; elle ne

trouvoit nulle apparence qu'il eût entrepris une chose si hasardeuse; elle eut envie plusieurs fois de rentrer dans le cabinet, et d'aller voir dans le jardin s'il y avoit quelqu'un. Peut-être souhaitoit-elle, autant qu'elle le craignoit, d'y trouver M. de Nemours; mais, enfin, la raison et la prudence l'emportèrent sur tous ses autres sentimens, et elle trouva qu'il valoit mieux demeurer dans le doute où elle étoit, que de prendre le hasard de s'en éclaircir. Elle fut long-temps à se résoudre à sortir d'un lieu dont elle pensoit que ce prince étoit peut-être si proche, et il étoit quasi jour quand elle revint au château.

M. de Nemours étoit demeuré dans le jardin, tant qu'il avoit vu de la lumière; il n'avoit pu perdre l'espérance de revoir madame de Cleves, quoiqu'il fût persuadé qu'elle l'avoit reconnu, et qu'elle n'étoit sortie que pour l'éviter; mais, voyant qu'on fermoit les portes, il jugea bien qu'il n'avoit plus rien à espérer. Il vint reprendre son cheval tout proche du lieu où attendoit le gentilhomme de M. de Cleves. Ce gentilhomme le suivit jusqu'au même village d'où il étoit parti le soir. M. de Nemours se résolut d'y passer tout le jour, afin de retourner la nuit à Coulomiers, pour voir si madame de Cleves auroit encore la cruauté de le fuir, ou celle de ne se pas exposer à être

vue : quoiqu'il eût une joie sensible de l'avoir trouvée si remplie de son idée, il étoit néanmoins très-affligé de lui avoir vu un mouvement si naturel de le fuir.

La passion n'a jamais été si tendre et si violente, qu'elle l'étoit alors en ce prince. Il s'en alla sous des saules, le long d'un petit ruisseau qui couloit derrière la maison où il étoit caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible, pour n'être vu ni entendu de personne; il s'abandonna aux transports de son amour, et son cœur en fut tellement pressé, qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes; mais ces larmes n'étoient pas de celles que la douleur seule fait répandre : elles étoient mêlées de douceur, et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour.

Il se mit à repasser toutes les actions de madame de Cleves, depuis qu'il en étoit amoureux: quelle rigueur honnête et modeste elle avoit toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât; car, enfin, elle m'aime, disoit-il, elle m'aime, je n'en saurois douter; les plus grands engagemens et les plus grandes faveurs ne sont pas des marques si assurées que celles que j'en ai eues; cependant je suis traité avec la même rigueur que si j'étois haï; j'ai espéré au temps, je n'en dois plus rien attendre; je la vois toujours se défendre égale-

ment contre moi et contre elle-même. Si je n'étois point aimé, je songerois à plaire; mais je plais, on m'aime, et on me le cache. Que puis-je donc espérer, et quel changement dois-je attendre dans ma destinée? Quoi! je serai aimé de la plus aimable personne du monde, et je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premières certitudes d'être aimé, que pour mieux sentir la douleur d'être maltraité! Laissez-moi voir que vous m'aimez, belle princesse, s'écria-t-il, laissez-moi voir vos sentimens. Pourvu que je les connoisse par vous une fois en ma vie, je consens que vous repreniez, pour toujours, ces rigueurs dont vous m'accablez. Regardez-moi du moins avec ces mêmes yeux dont je vous ai vu cette nuit regarder mon portrait; pouvez-vous l'avoir regardé avec tant de douceur, et m'avoir fui moi-même si cruellement? Que craignez-vous? Pourquoi mon amour vous est-il redoutable? Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement; vous m'en avez donné des marques involontaires. Je sais mon bonheur; laissez-m'en jouir, et cessez de me rendre malheureux. Est-il possible, reprenoit-il, que je sois aimé de madame de Cleves, et que je sois malheureux? Qu'elle étoit belle cette nuit! comment ai-je pu résister à l'envie de me jeter à ses pieds? Si je l'avois fait, je l'aurois peut-

être empêchée de me fuir, mon respect l'auroit rassurée; mais peut-être elle ne m'a pas reconnu; je m'afflige plus que je ne dois, et la vue d'un homme à une heure si extraordinaire l'a effrayée.

Ces mêmes pensées occupèrent tout le jour M. de Nemours; il attendit la nuit avec impatience; et, quand elle fut venue, il reprit le chemin de Coulomiers. Le gentilhomme de M. de Cleves, qui s'étoit déguisé afin d'être moins remarqué, le suivit jusqu'au lieu où il l'avoit suivi le soir d'auparavant, et le vit entrer dans le même jardin. Ce prince connut bientôt que madame de Cleves n'avoit pas voulu hasarder qu'il essayât encore de la voir; toutes les portes étoient fermées: il tourna de tous les côtés pour découvrir s'il ne verroit point de lumières; mais ce fut inutilement.

Madame de Cleves, s'étant doutée que M. de Nemours pourroit revenir, étoit demeurée dans sa chambre; elle avoit appréhendé de n'avoir pas toujours la force de le fuir, et elle n'avoit pas voulu se mettre au hasard de lui parler d'une manière peu conforme à la conduite qu'elle avoit eue jusqu'alors.

Quoique M. de Nemours n'eût aucune espérance de la voir, il ne put se résoudre à sortir sitôt d'un lieu où elle étoit si souvent. Il passa la

nuit entière dans le jardin, et trouva quelque consolation à voir du moins les mêmes objets qu'elle voyoit tous les jours. Le soleil étoit levé avant qu'il pensât à se retirer; mais enfin la crainte d'être découvert, l'obligea à s'en aller.

Il lui fut impossible de s'éloigner sans voir madame de Cleves; et il alla chez madame de Mercœur qui étoit alors dans cette maison qu'elle avoit proche de Coulomiers. Elle fut extrêmement surprise de l'arrivée de son frère. Il inventa une cause de son voyage, assez vraisemblable pour la tromper, et enfin, il conduisit si habilement son dessein, qu'il l'obligea à lui proposer d'elle-même d'aller chez madame de Cleves. Cette proposition fut exécutée dès le même jour, et M. de Nemours dit à sa sœur qu'il la quitteroit à Coulomiers, pour s'en retourner en diligence trouver le roi. Il fit ce dessein de la quitter à Coulomiers, dans la pensée de l'en laisser partir la première; et il crut avoir trouvé un moyen infaillible de parler à madame de Cleves.

Comme ils arrivèrent, elle se promenoit dans une grande allée qui borde le parterre. La vue de M. de Nemours ne lui causa pas un médiocre trouble, et ne lui laissa plus douter que ce ne fût lui qu'elle avoit vu la nuit précédente: cette certitude lui donna quelque mouvement de

colère, par la hardiesse et l'imprudence qu'elle trouvoit dans ce qu'il avoit entrepris. Ce prince remarqua une impression de froideur sur son visage qui lui donna une sensible douleur. La conversation fut de choses indifférentes; et néanmoins, il trouva l'art d'y faire paroître tant d'esprit, tant de complaisance et tant d'admiration pour madame de Cleves, qu'il dissipa, malgré elle, une partie de la froideur qu'elle avoit eue d'abord.

Lorsqu'il se sentit rassuré de sa première crainte, il témoigna une extrême curiosité d'aller voir le pavillon de la forêt: il en parla comme du plus agréable lieu du monde, et en fit même une description si particulière, que madame de Mercœur lui dit qu'il falloit qu'il y eût été plusieurs fois pour en connoître si bien toutes les beautés. Je ne crois pourtant pas, reprit madame de Cleves, que M. de Nemours y soit jamais entré, c'est un lieu qui n'est achevé que depuis peu. Il n'y a pas long-temps aussi que j'y suis allé, reprit M. de Nemours en la regardant, et je ne sais si je ne dois point être bien aise que vous ayez oublié de m'y avoir vu. Madame de Mercœur, qui regardoit la beauté des jardins, n'avoit point d'attention à ce que disoit son frère. Madame de Cleves rougit; et, baissant les yeux sans regarder

M. de Nemours : Je ne me souviens point, lui dit-elle, de vous y avoir vu; et, si vous y avez été, c'est sans que je l'aie su. Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours, que j'y ai été sans vos ordres, et j'y ai passé les plus doux et les plus cruels momens de ma vie.

Madame de Cleves entendoit trop bien tout ce que disoit ce prince; mais elle n'y répondit point : elle songea à empêcher madame de Mercœur d'aller dans ce cabinet, parce que le portrait de M. de Nemours y étoit, et qu'elle ne vouloit pas qu'elle l'y vît. Elle fit si bien que le temps se passa insensiblement, et madame de Mercœur parla de s'en retourner; mais, quand madame de Cleves vit que M. de Nemours et sa sœur ne s'en alloient pas ensemble, elle jugea bien à quoi elle alloit être exposée : elle se trouva dans le même embarras où elle s'étoit trouvée à Paris, et elle prit aussi le même parti. La crainte que cette visite ne fût encore une confirmation des soupçons qu'avoit son mari, ne contribua pas peu à la déterminer; et, pour éviter que M. de Nemours ne demeurât seul avec elle, elle dit à madame de Mercœur qu'elle l'alloit conduire jusqu'au bord de la forêt, et elle ordonna que son carrosse la suivît. La douleur qu'eut ce prince de trouver toujours cette même continuation de rigueurs

en madame de Cleves, fut si violente qu'il en pâlit dans le même moment. Madame de Mercœur lui demanda s'il se trouvoit mal; mais il regarda madame de Cleves, sans que personne s'en aperçût, et il lui fit juger, par ses regards, qu'il n'avoit d'autre mal que son désespoir. Cependant il fallut qu'il les laissât partir sans oser les suivre; et, après ce qu'il avoit dit, il ne pouvoit plus retourner avec sa sœur : ainsi, il revint à Paris, et en partit le lendemain.

Le gentilhomme de M. de Cleves l'avoit toujours observé : il revint aussi à Paris; et, comme il vit M. de Nemours parti pour Chambort, il prit la poste, afin d'y arriver devant lui, et de rendre compte de son voyage. Son maître attendoit son retour, comme ce qui alloit décider du malheur de toute sa vie.

Sitôt qu'il le vit, il jugea par son visage et par son silence, qu'il n'avoit que des choses fâcheuses à lui apprendre. Il demeura quelque temps saisi d'affliction, la tête baissée, sans pouvoir parler; enfin, il lui fit signe de la main de se retirer. Allez, lui dit-il, je vois ce que vous avez à me dire; mais je n'ai pas la force de l'écouter. Je n'ai rien à vous apprendre, répondit le gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré; il est vrai que M. de Nemours est entré

deux nuits de suite dans le jardin de la forêt, et qu'il a été le jour d'après à Coulomiers avec madame de Mercœur. C'est assez, répliqua M. de Cleves, c'est assez, en lui faisant encore signe de se retirer, et je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. Le gentilhomme fut contraint de laisser son maître abandonné à son désespoir. Il n'y en a peut-être jamais eu un plus violent, et peu d'hommes d'un aussi grand courage et d'un cœur aussi passionné que M. de Cleves, ont ressenti en même temps la douleur que causent l'infidélité d'une maîtresse, et la honte d'être trompé par une femme.

M. de Cleves ne put résister à l'accablement où il se trouva. La fièvre lui prit dès la nuit même, et avec de si grands accidens, que dès ce moment sa maladie parut très-dangereuse : on en donna avis à madame de Cleves ; elle vint en diligence. Quand elle arriva, il étoit encore plus mal ; elle lui trouva quelque chose de si froid et de si glacé pour elle, qu'elle en fut extrêmement surprise et affligée. Il lui parut même qu'il recevoit avec peine les services qu'elle lui rendoit ; mais enfin, elle pensa que c'étoit peut-être un effet de sa maladie.

D'abord qu'elle fut à Blois, où la cour étoit alors, M. de Nemours ne put s'empêcher d'avoir

de la joie qu'elle étoit dans le même lieu. Il essaya de la voir, et alla tous les jours chez M. de Cleves, sur le prétexte de savoir de ses nouvelles; mais ce fut inutilement. Elle ne sortoit point de la chambre de son mari, et avoit une douleur violente de l'état où elle le voyoit. M. de Nemours étoit désespéré qu'elle fût si affligée. Il jugeoit aisément combien cette affliction renouveloit l'amitié qu'elle avoit pour M. de Cleves, et combien cette amitié faisoit une diversion dangereuse à la passion qu'elle avoit dans le cœur. Ce sentiment lui donna un chagrin mortel pendant quelque temps; mais l'extrémité du mal de M. de Cleves lui ouvrit de nouvelles espérances. Il vit que madame de Cleves seroit peut-être en liberté de suivre son inclination, et qu'il pourroit trouver dans l'avenir une suite de bonheur et de plaisirs durables. Il ne pouvoit soutenir cette pensée, tant elle lui donnoit de troubles et de transports, et il en éloignoit son esprit par la crainte de se trouver trop malheureux, s'il venoit à perdre ses espérances.

Cependant M. de Cleves étoit presqu'abandonné des médecins. Un des derniers jours de sa maladie, après avoir passé une nuit très-fâcheuse, il dit sur le matin qu'il vouloit reposer.

Madame de Cleves demeura seule dans sa cham-

bre ; il lui parut qu'au lieu de reposer, il avoit beaucoup d'inquiétude ; elle s'approcha, et vint se mettre à genoux devant son lit, le visage tout couvert de larmes. M. de Cleves avoit résolu de ne lui point témoigner le violent chagrin qu'il avoit contr'elle ; mais les soins qu'elle lui rendoit, et son affliction, qui lui paroissoit quelquefois véritable, et qu'il regardoit aussi quelquefois comme des marques de dissimulation et de perfidie, lui causoient des sentimens si opposés et si douloureux, qu'il ne les put renfermer en lui-même.

Vous versez bien des pleurs, madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez, et qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paroître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affoiblie par la maladie et par la douleur ; mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. Falloit-il qu'une action aussi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Coulomiers, eût si peu de suite ? Pourquoi m'éclairer sur la passion que vous aviez pour M. de Nemours, si votre vertu n'avoit pas plus d'étendue pour y résister ? Je vous aimois jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte ; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont

jouissent tant de maris? J'eusse peut-être ignoré toute ma vie que vous aimez M. de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il; mais sachez que vous me rendrez la mort agréable, et, qu'après m'avoir ôté l'estime et la tendresse que j'avois pour vous, la vie me feroit horreur. Que ferois-je de la vie, reprit-il, pour la passer avec une personne que j'ai tant aimée, et dont j'ai été si cruellement trompé, ou pour vivre séparé de cette même personne, et en venir à un éclat et à des violences si opposés à mon humeur et à la passion que j'avois pour vous? Elle a été au delà de ce que vous en avez vu, madame; je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner, ou de perdre quelque chose de votre estime, par des manières qui ne convenoient pas à un mari; enfin, je méritois votre cœur: encore une fois, je meurs sans regret, puisque je n'ai pu l'avoir, et que je ne puis plus le désirer. Adieu, madame, vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimoit d'une passion véritable et légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagemens, et vous connoîtrez la différence d'être aimée, comme je vous aimois, à l'être par des gens qui, en témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire; mais ma mort vous lais-

sera en liberté, ajouta-t-il, et vous pourrez rendre M. de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte des crimes. Qu'importe, reprit-il, ce qui arrivera quand je ne serai plus, et faut-il que j'aie la foiblesse d'y jeter les yeux !

Madame de Cleves étoit si éloignée de s'imaginer que son mari pût avoir des soupçons contr'elle, qu'elle écouta toutes ces paroles sans les comprendre, et sans avoir d'autre idée, sinon qu'il lui reprochoit son inclination pour M. de Nemours; enfin, sortant tout d'un coup de son aveuglement : Moi des crimes, s'écria-t-elle ! la pensée même m'en est inconnue. La vertu la plus austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue ; et je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse souhaité que vous eussiez été témoin. Eussiez-vous souhaité, répliqua M. de Cleves, en la regardant avec dédain, que je l'eusse été des nuits que vous avez passées avec M. de Nemours? Ah! madame, est-ce de vous que je parle, quand je parle d'une femme qui a passé des nuits avec un homme? Non, monsieur, reprit-elle; non, ce n'est pas de moi dont vous parlez : je n'ai jamais passé ni de nuits, ni de momens avec M. de Nemours. Il ne m'a jamais vue en particulier; je ne l'ai jamais souffert, ni écouté, et j'en ferois tous les sermens... N'en dites pas da-

vantage, interrompit M. de Cleves; de ſaux sermens ou un aveu me feroient peut-être une égale peine. Madame de Cleves ne pouvoit répondre; ses larmes et sa douleur lui ôtoient la parole; enfin, ſaisant un effort: Regardez-moi du moins; écoutez-moi, lui dit-elle; s'il n'y alloit que de mon intérêt, je souffrirois ces reproches; mais il y va de votre vie: écoutez-moi, pour l'amour de vous-même: il est impossible qu'avec tant de vérité, je ne vous persuade mon innocence. Plût à Dieu que vous me la puissiez persuader, s'écria-t-il! mais que me pouvez-vous dire? M. de Nemours n'a-t-il pas été à Coulomiers avec sa sœur? Et n'avoit-il pas passé les deux nuits précédentes avec vous dans le jardin de la forêt? Si c'est-là mon crime, répliqua-t-elle, il m'est aisé de me justifier; je ne vous demande point de me croire; mais croyez tous vos domestiques, et sachez si j'allai dans le jardin de la forêt la veille que M. de Nemours vint à Coulomiers, et si je n'en sortis pas le soir d'auparavant deux heures plutôt que je n'avois accoutumé. Elle lui conta ensuite comme elle avoit cru voir quelqu'un dans ce jardin. Elle lui avoua qu'elle avoit cru que c'étoit M. de Nemours. Elle lui parla avec tant d'assurance, et la vérité se persuade si aisément, lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, que M. de

Cleves fut presque convaincu de son innocence. Je ne sais, lui dit-il, si je me dois laisser aller à vous croire. Je me sens si proche de la mort, que je ne veux rien voir de ce qui pourroit me faire regretter la vie. Vous m'avez éclairci trop tard; mais ce me sera toujours un soulagement d'emporter la pensée que vous êtes digne de l'estime que j'ai eue pour vous. Je vous prie que je puisse encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chère, et que, s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentimens que vous avez pour un autre. Il voulut continuer; mais une foiblesse lui ôta la parole. Madame de Cleves fit venir les médecins; ils le trouvèrent presque sans vie. Il languit néanmoins encore quelques jours, et mourut enfin avec une constance admirable.

Madame de Cleves demeura dans une affliction si violente, qu'elle perdit quasi l'usage de la raison. La reine la vint voir avec soin, et la mena dans un couvent, sans qu'elle sût où on la conduisoit. Ses belles-sœurs la ramenèrent à Paris, qu'elle n'étoit pas encore en état de sentir distinctement sa douleur. Quand elle commença d'avoir la force de l'envisager, et qu'elle vit quel mari elle avoit perdu, qu'elle considéra qu'elle étoit la cause de sa mort, et que c'étoit par la

passion qu'elle avoit eue pour un autre, qu'elle en étoit cause, l'horreur qu'elle eut pour elle-même et pour M. de Nemours, ne se peut représenter.

Ce prince n'osa, dans ces commencemens, lui rendre d'autres soins que ceux que lui ordonnoit la bienséance. Il connoissoit assez madame de Cleves, pour croire qu'un plus grand empressement lui seroit désagréable; mais ce qu'il apprit ensuite, lui fit bien voir qu'il devoit avoir long-temps la même conduite.

Un écuyer qu'il avoit, lui conta que le gentilhomme de M. de Cleves, qui étoit son ami intime, lui avoit dit, dans sa douleur de la perte de son maître, que le voyage de M. de Nemours à Coulomiers étoit cause de sa mort. M. de Nemours fut extrêmement surpris de ce discours; mais, après y avoir fait réflexion, il devina une partie de la vérité, et il jugea bien quels seroient d'abord les sentimens de madame de Cleves, et quel éloignement elle auroit de lui, si elle croyoit que le mal de son mari eût été causé par la jalousie. Il crut qu'il ne falloit pas même la faire sitôt souvenir de son nom; et il suivit cette conduite, quelque pénible qu'elle lui parût.

Il fit un voyage à Paris, et ne put s'empêcher néanmoins d'aller à sa porte pour apprendre de

ses nouvelles. On lui dit que personne ne la voyoit, et qu'elle avoit même défendu qu'on lui rendît compte de ceux qui l'iroient chercher. Peut-être que ces ordres si exacts étoient donnés en vue de ce prince, et pour ne point entendre parler de lui. M. de Nemours étoit trop amoureux pour pouvoir vivre si absolument privé de la vue de madame de Cleves. Il résolut de trouver des moyens, quelque difficiles qu'ils pussent être, de sortir d'un état qui lui paroissoit si insupportable.

La douleur de cette princesse passoit les bornes de la raison. Ce mari mourant, et mourant à cause d'elle et avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortoit point de l'esprit. Elle repassoit incessamment tout ce qu'elle lui devoit; et elle se faisoit un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui, comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir. Elle ne trouvoit de consolation qu'à penser qu'elle le regrettoit autant qu'il méritoit d'être regretté, et qu'elle ne feroit, dans le reste de sa vie, que ce qu'il auroit été bien aise qu'elle eût fait, s'il avoit vécu.

Elle avoit pensé plusieurs fois comment il avoit su que M. de Nemours étoit venu à Coulomiers : elle ne soupçonnoit pas ce prince de l'avoir conté, et il lui paroissoit même indifférent

qu'il l'eût redit, tant elle se croyoit guérie et éloignée de la passion qu'elle avoit eue pour lui. Elle sentoit néanmoins une douleur vive de s'imaginer qu'il étoit cause de la mort de son mari, et elle se souvenoit avec peine de la crainte que M. de Cleves lui avoit témoignée en mourant, qu'elle ne l'épousât; mais toutes ces douleurs se confondoient dans celle de la perte de son mari, et elle croyoit n'en avoir point d'autre.

Après que plusieurs mois furent passés, elle sortit de cette violente affliction où elle étoit, et passa dans un état de tristesse et de langueur. Madame de Martigues fit un voyage à Paris, et la vit avec soin pendant le séjour qu'elle y fit. Elle l'entretint de la cour et de tout ce qui s'y passoit; et, quoique madame de Cleves ne parût pas y prendre intérêt, madame de Martigues ne laissoit pas de lui en parler pour la divertir.

Elle lui conta des nouvelles du vidame, de M. de Guise, et de tous les autres qui étoient distingués par leur personne ou par leur mérite. Pour M. de Nemours, dit-elle, je ne sais si les affaires ont pris dans son cœur la place de la galanterie; mais il a bien moins de joie qu'il n'avoit accoutumé d'en avoir; il paroît fort retiré du commerce des femmes; il fait souvent des voyages à Paris, et je crois même qu'il y est présentement.

Le nom de M. de Nemours surprit madame de Cleves, et la fit rougir : elle changea de discours, et madame de Martigues ne s'aperçut point de son trouble.

Le lendemain, cette princesse qui cherchoit des occupations conformes à l'état où elle étoit, alla, proche de chez elle, voir un homme qui faisoit des ouvrages en soie d'une façon particulière; elle y fut dans le dessein d'en faire faire de semblables. Après qu'on les lui eut montrés, elle vit la porte d'une chambre, où elle crut qu'il y en avoit encore; elle dit qu'on la lui ouvrît. Le maître répondit qu'il n'en avoit pas la clef, et qu'elle étoit occupée par un homme qui y venoit quelquefois pendant le jour, pour dessiner de belles maisons et des jardins que l'on voyoit de ses fenêtres. C'est l'homme du monde le mieux fait, ajouta-t-il, il n'a guère la mine d'être réduit à gagner sa vie. Toutes les fois qu'il vient céans, je le vois toujours regarder les maisons et les jardins; mais je ne le vois jamais travailler.

Madame de Cleves écoutoit ce discours avec une grande attention. Ce que lui avoit dit madame de Martigues, que M. de Nemours étoit quelquefois à Paris, se joignit, dans son imagination, à cet homme bien fait qui venoit proche de chez elle, et lui fit une idée de M. de Ne-

mours, et de M. de Nemours appliqué à la voir, qui lui donnoit un trouble confus dont elle ne savoit pas même la cause. Elle alla vers les fenêtres pour voir où elles donnoient : elle trouva qu'elles voyoient tout son jardin et la face de son appartement; et, lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle remarqua aisément cette même fenêtre où on lui avoit dit que venoit cet homme. La pensée que c'étoit M. de Nemours, changea entièrement la situation de son esprit; elle ne se trouva plus dans un certain triste repos qu'elle commençoit à goûter; elle se sentit inquiétée et agitée; enfin, ne pouvant demeurer avec elle-même, elle sortit, et alla prendre l'air dans un jardin hors des faubourgs, où elle pensoit être seule. Elle crut, en y arrivant, qu'elle ne s'étoit pas trompée : elle ne vit aucune apparence qu'il y eût quelqu'un, et elle se promena assez long-temps.

Après avoir traversé un petit bois, elle aperçut au bout d'une allée, dans l'endroit le plus reculé du jardin, une espèce de cabinet ouvert de tous côtés, où elle adressa ses pas. Comme elle en fut proche, elle vit un homme couché sur des bancs, qui paroissoit enseveli dans une rêverie profonde, et elle reconnut que c'étoit M. de Nemours. Cette vue l'arrêta tout court; mais ses

gens, qui la suivoient, firent quelque bruit, qui tira M. de Nemours de sa rêverie. Sans regarder qui avoit causé le bruit qu'il avoit entendu, il se leva de sa place pour éviter la compagnie qui venoit vers lui, et tourna dans une autre allée, en faisant une révérence fort basse, qui l'empêcha même de voir ceux qu'il saluoit.

S'il eût su ce qu'il évitoit, avec quelle ardeur seroit-il retourné sur ses pas? Mais il continua à suivre l'allée, et madame de Cleves le vit sortir par une porte de derrière où l'attendoit son carrosse. Quel effet produisit cette vue d'un moment dans le cœur de madame de Cleves! Quelle passion endormie se ralluma dans son cœur, et avec quelle violence! Elle alla s'asseoir dans le même endroit d'où venoit de sortir M. de Nemours; elle y demeura comme accablée. Ce prince se présenta à son esprit, aimable au-dessus de tout ce qui étoit au monde; l'aimant depuis longtemps avec une passion pleine de respect et de fidélité; méprisant tout pour elle; respectant jusqu'à sa douleur; songeant à la voir sans songer à en être vu; quittant la cour, dont il faisoit les délices, pour aller regarder les murailles qui la renfermoient, pour venir rêver dans les lieux où il ne pouvoit prétendre de la rencontrer; enfin, un homme digne d'être aimé par son seul atta-

chement, et pour qui elle avoit une inclination si violente, qu'elle l'auroit aimé, quand il ne l'auroit pas aimée; mais, de plus, un homme d'une qualité élevée et convenable à la sienne. Plus de devoir, plus de vertu qui s'opposassent à ses sentimens; tous les obstacles étoient levés, et il ne restoit de leur état passé que la passion de M. de Nemours pour elle, et que celle qu'elle avoit pour lui.

Toutes ces idées furent nouvelles à cette princesse. L'affliction de la mort de M. de Cleves l'avoit assez occupée, pour avoir empêché qu'elle n'y eût jeté les yeux. La présence de M. de Nemours les amena en foule dans son esprit; mais, quand il en eut été pleinement rempli, et qu'elle se souvint aussi que ce même homme, qu'elle regardoit comme pouvant l'épouser, étoit celui qu'elle avoit aimé du vivant de son mari, et qui étoit la cause de sa mort; que, même en mourant, il lui avoit témoigné de la crainte qu'elle ne l'épousât, son austère vertu étoit si blessée de cette imagination, qu'elle ne trouvoit guère moins de crime à épouser M. de Nemours, qu'elle en avoit trouvé à l'aimer pendant la vie de son mari. Elle s'abandonna à ces réflexions si contraires à son bonheur : elle les fortifia encore de plusieurs raisons qui regardoient son repos, et les maux qu'elle

prévoyoit en épousant ce prince. Enfin, après avoir demeuré deux heures dans le lieu où elle étoit, elle s'en revint chez elle, persuadée qu'elle devoit fuir sa vue comme une chose entièrement opposée à son devoir.

Mais cette persuasion, qui étoit un effet de sa raison et de sa vertu, n'entraînoit pas son cœur : il demeuroit attaché à M. de Nemours avec une violence qui la mettoit dans un état digne de compassion, et qui ne lui laissa plus de repos; elle passa une des plus cruelles nuits qu'elle eût jamais passées. Le matin, son premier mouvement fut d'aller voir à la fenêtre qui donnoit chez elle : elle y alla; elle y vit M. de Nemours. Cette vue la surprit, et elle se retira avec une promptitude qui fit juger à ce prince qu'il avoit été reconnu. Il avoit souvent désiré de l'être, depuis que sa passion lui avoit fait trouver ces moyens de voir madame de Cleves; et, lorsqu'il n'espéroit pas d'avoir ce plaisir, il alloit rêver dans le même jardin où elle l'avoit trouvé.

Lassé enfin d'un état si malheureux et si incertain, il résolut de tenter quelque voie d'éclaircir sa destinée. Que veux-je attendre, disoit-il? il y a long-temps que je sais que j'en suis aimé; elle est libre; elle n'a plus de devoir à m'opposer. Pourquoi me réduire à la voir sans en être

vu, et sans lui parler? Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison et la hardiesse, et qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie! J'ai dû respecter la douleur de madame de Cleves; mais je la respecte trop long-temps, et je lui donne le loisir d'éteindre l'inclination qu'elle a pour moi.

Après ces réflexions, il songea aux moyens dont il devoit se servir pour la voir. Il crut qu'il n'y avoit plus rien qui l'obligeât à cacher sa passion au vidame de Chartres; il résolut de lui en parler, et de lui dire le dessein qu'il avoit pour sa nièce.

Le vidame étoit alors à Paris : tout le monde y étoit venu donner ordre à son équipage et à ses habits, pour suivre le roi, qui devoit conduire la reine d'Espagne. M. de Nemours alla donc chez le vidame, et lui fit un aveu sincère de tout ce qu'il lui avoit caché jusqu'alors, à la réserve des sentimens de madame de Cleves, dont il ne voulut pas paroître instruit.

Le vidame reçut tout ce qu'il lui dit avec beaucoup de joie, et l'assura que, sans savoir ses sentimens, il avoit souvent pensé, depuis que madame de Cleves étoit veuve, qu'elle étoit la seule personne digne de lui. M. de Nemours le pria

de lui donner les moyens de lui parler, et de savoir quelles étoient ses dispositions.

Le vidame lui proposa de le mener chez elle; mais M. de Nemours crut qu'elle en seroit choquée, parce qu'elle ne voyoit encore personne. Ils trouvèrent qu'il falloit que M. le vidame la priat de venir chez lui, sur quelque prétexte, et que M. de Nemours y vînt par un escalier dérobé, afin de n'être vu de personne. Cela s'exécuta, comme ils l'avoient résolu : madame de Cleves vint; le vidame l'alla recevoir, et la conduisit dans un grand cabinet, au bout de son appartement; quelque temps après, M. de Nemours entra, comme si le hasard l'eût conduit. Madame de Cleves fut extrêmement surprise de le voir : elle rougit, et essaya de cacher sa rougeur. Le vidame parla d'abord de choses indifférentes, et sortit, supposant qu'il avoit quelqu'ordre à donner. Il dit à madame de Cleves qu'il la prioit de faire les honneurs de chez lui, et qu'il alloit rentrer dans un moment.

L'on ne peut exprimer ce que sentirent M. de Nemours et madame de Cleves, de se trouver seuls et en état de se parler pour la première fois. Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire : enfin, M. de Nemours rompant le silence : Pardonnerez-vous à M. de Chartres, madame, lui

dit-il, de m'avoir donné l'occasion de vous voir, et de vous entretenir, que vous m'avez toujours si cruellement ôtée ? Je ne lui dois pas pardonner, répondit-elle, d'avoir oublié l'état où je suis, et à quoi il expose ma réputation. En prononçant ces paroles, elle voulut s'en aller ; et M. de Nemours la retenant : Ne craignez rien, madame, répliqua-t-il, personne ne sait que je suis ici, et aucun hasard n'est à craindre. Écoutez-moi, madame, écoutez-moi ; si ce n'est par bonté, que ce soit du moins pour l'amour de vous-même, et pour vous délivrer des extravagances où m'emporteroit infailliblement une passion dont je ne suis plus le maître.

Madame de Cleves céda pour la première fois au penchant qu'elle avoit pour M. de Nemours, et le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charmes : Mais qu'espérez-vous lui dit-elle, de la complaisance que vous me demandez ? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, et je me repentirai infailliblement de vous l'avoir accordée. Vous méritiez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusqu'ici, et que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs. Moi, madame, lui dit-il, chercher du bonheur ailleurs ! et y en a-t-il d'autre, que d'être aimé de

vous ? Quoique je ne vous aie jamais parlé, je ne saurois croire, madame, que vous ignoriez ma passion, et que vous ne la connoissiez pour la plus véritable et la plus violente qui sera jamais. A quelle épreuve a-t-elle été par des choses qui vous sont inconnues ? Et à quelle épreuve l'avez-vous mise par vos rigueurs ?

Puisque vous voulez que je vous parle, et que je m'y résous, répondit madame de Cleves, en s'asseyant, je le ferai avec une sincérité que vous trouverez mal-aisément dans les personnes de mon sexe. Je ne vous dirai point que je n'ai pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi ; peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirois ; je vous avoue donc, non-seulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'ait paru. Et si vous l'avez vu, madame, interrompit-il, est-il possible que vous n'en ayez point été touchée ? Et, oserois-je vous demander s'il n'a fait aucune impression dans votre cœur ? Vous en avez dû juger par ma conduite, lui répliqua-t-elle ; mais je voudrois bien savoir ce que vous en avez pensé. Il faudroit que je fusse dans un état plus heureux pour vous l'oser dire, répondit-il ; et ma destinée a trop peu de rapport à ce que je vous dirois. Tout ce que je puis vous apprendre, madame, c'est que j'ai

souhaité ardemment que vous n'eussiez pas avoué à M. de Cleves ce que vous me cachiez, et que vous lui eussiez caché ce que vous m'eussiez laissé voir. Comment avez-vous pu découvrir, reprit-elle en rougissant, que j'aie avoué quelque chose à M. de Cleves? Je l'ai su par vous-même, madame, répondit-il; mais, pour me pardonner la hardiesse que j'ai eue de vous écouter, souvenez-vous si j'ai abusé de ce que j'ai entendu, si mes espérances en ont augmenté, et si j'ai eu plus de hardiesse à vous parler.

Il commença à lui conter comme il avoit entendu sa conversation avec M. de Cleves; mais elle l'interrompit avant qu'il eût achevé. Ne m'en dites pas davantage, lui dit-elle; je vois présentement par où vous avez été si bien instruit; vous ne me le parûtes déjà que trop chez madame la dauphine, qui avoit su cette aventure par ceux à qui vous l'aviez confiée.

M. de Nemours lui apprit alors de quelle manière la chose étoit arrivée. Ne vous excusez point, reprit-elle; il y a long-temps que je vous ai pardonné, sans que vous m'ayez dit la raison; mais, puisque vous avez appris par moi-même ce que j'avois eu dessein de vous cacher toute ma vie, je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentimens qui m'étoient inconnus avant de vous avoir

vu, et dont j'avois même si peu d'idée, qu'ils me donnèrent d'abord une surprise qui augmentoit encore le trouble qui les suit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire sans crime, et que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée par mes sentimens.

Croyez-vous, madame, lui dit M. de Nemours, en se jetant à ses genoux, que je n'expire pas à vos pieds de joie et de transport. Je ne vous apprends, lui répondit-elle en souriant, que ce que vous ne saviez déjà que trop. Ah ! madame, répliqua-t-il, quelle différence de le savoir par un effet du hasard, ou de l'apprendre par vous-même, et de voir que vous voulez bien que je le sache ! Il est vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le sachiez, et que je trouve de la douceur à vous le dire : je ne sais même si je ne vous le dis point, plus pour l'amour de moi, que pour l'amour de vous. Car enfin, cet aveu n'aura point de suite, et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose. Vous n'y songez pas, madame, répondit M. de Nemours; il n'y a plus de devoir qui vous lie; vous êtes en liberté, et, si j'osois, je vous dirois même qu'il dépend de vous de faire en sorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentimens que vous avez pour

moi. Mon devoir, répliqua-t-elle, me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues. Elles ne me le sont peut-être pas, madame, reprit-il; mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois savoir que M. de Cleves m'a cru plus heureux que je n'étois, et qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extravagances, que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu. Ne parlons point de cette aventure, lui dit-elle; je n'en saurois soutenir la pensée; elle me fait honte, et elle m'est aussi trop douloureuse par les suites qu'elle a eues. Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de M. de Cleves; les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée, lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrois faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités, et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde; mais, au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi. Ah! madame, lui dit M. de Nemours, quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur? Quoi! madame, une pensée vaine et sans fondement

vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïssez pas? Quoi! j'aurois pu concevoir l'espérance de passer ma vie avec vous; ma destinée m'auroit conduit à aimer la plus estimable personne du monde; j'aurois vu en elle tout ce qui peut faire une adorable maîtresse; elle ne m'auroit pas haï, et je n'aurois trouvé dans sa conduite que tout ce qui peut être à désirer dans une femme! car enfin, madame, vous êtes peut-être la seule personne en qui ces deux choses se soient jamais trouvées, au degré qu'elles sont en vous: tous ceux qui épousent des maîtresses dont ils sont aimés, tremblent en les épousant, et regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux; mais, en vous, madame, rien n'est à craindre, et on ne trouve que des sujets d'admiration; n'aurois-je envisagé, dis-je, une si grande félicité, que pour vous y voir apporter vous-même des obstacles? Ah! madame, vous oubliez que vous m'avez distingué du reste des hommes, ou plutôt vous ne m'en avez jamais distingué: vous vous êtes trompée, et je me suis flatté.

Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle; les raisons de mon devoir ne me paroîtroient peut-être pas si fortes sans cette distinction dont vous vous doutez, et c'est elle qui me fait envi-

sager des malheurs à m'attacher à vous. Je n'ai rien à répondre, madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs; mais je vous avoue qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendois pas à trouver une si cruelle raison. Elle est si peu offensante pour vous, reprit madame de Cleves, que j'ai même beaucoup de peine à vous l'apprendre. Hélas! madame, répliqua-t-il, que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire? Je veux vous parler encore avec la même sincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle, et je vais passer par-dessus toute la retenue et toutes les délicatesses que je devrois avoir dans une première conversation; mais je vous conjure de m'écouter sans m'interrompre.

Je crois devoir à votre attachement la foible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentimens, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paroître; néanmoins, je ne saurois vous avouer, sans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paroît un si horrible malheur, que, quand je n'aurois point de raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrois me résoudre à m'exposer à ce malheur.

Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont telles, que le public n'auroit peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais; mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagemens éternels? dois-je espérer un miracle en ma faveur; et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferois toute ma félicité? M. de Cleves étoit peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur; peut-être aussi que sa passion n'auroit subsisté que parce qu'il n'en auroit point trouvé en moi; mais je n'aurois pas le même moyen de conserver la vôtre: je crois même que les obstacles ont fait votre constance; vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. Ah! madame, reprit M. de Nemours, je ne saurois garder le silence que vous m'imposez: vous me faites trop d'injustices, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire; mais elles ne sauroient m'aveugler;

rien ne me peut empêcher de connoître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie, et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux ; vous avez déjà eu plusieurs passions ; vous en auriez encore ; je ne ferois plus votre bonheur; je vous verrois pour une autre, comme vous auriez été pour moi : j'en aurois une douleur mortelle, et je ne serois pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connoître, et que je souffris de si cruelles peines le soir que la reine me donna cette lettre de madame de Themines, que l'on disoit qui s'adressoit à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait croire que c'est le plus grand de tous les maux.

Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher; il y en a peu à qui vous ne plaisiez ; mon expérience me fait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirois amoureux et aimé, et je ne me tromperois pas souvent; dans cet état, néanmoins, je n'aurois d'autre parti à prendre que celui de la souffrance ; je ne sais même si j'oserois me plaindre. On fait des reproches à un amant ; mais en fait-on à un mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour ? Quand je pourrois

m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrois-je m'accoutumer à celui de croire voir M. de Cleves vous accuser de sa mort, me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé, et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre? Il est impossible, continua-t-elle, de passer par dessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis, et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais. Hé! croyez-vous le pouvoir, madame, s'écria M. de Nemours? Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre un homme qui vous adore, et qui est assez heureux pour vous plaire? Il est plus difficile que vous ne pensez, madame, de résister à ce qui nous plaît et à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère, qui n'a presque point d'exemple; mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentimens, et j'espère que vous les suivrez malgré vous. Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, répliqua madame de Cleves; je me défie de mes forces au milieu de mes raisons; ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Cleves seroit foible, s'il n'étoit soutenu par l'intérêt de mon repos; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir; mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai

jamais mes scrupules, et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourroit être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous. M. de Nemours se jeta à ses pieds, et s'abandonna à tous les mouvemens dont il étoit agité. Il lui fit voir, et par ses paroles et par ses pleurs, la plus vive et la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de madame de Cleves n'étoit pas insensible; et, regardant ce prince avec des yeux un peu grossis par les larmes: Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je vous puisse accuser de la mort de M. de Cleves? Que n'ai-je commencé à vous connoître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant que d'être engagée? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible? Il n'y a point d'obstacle, madame, reprit M. de Nemours; vous seule vous opposez à mon bonheur; vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauroient imposer. Il est vrai, répliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à

un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination : attendez ce que le temps pourra faire. M. de Cleves ne fait encore que d'expirer, et cet objet funeste est trop proche pour me laisser des vues claires et distinctes ; ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'auroit rien aimé, si elle ne vous avoit jamais vu : croyez que les sentimens que j'ai pour vous seront éternels, et qu'ils subsisteront également, quoique je fasse. Adieu, lui dit-elle ; voici une conversation qui me fait honte : rendez-en compte à M. le vidame ; j'y consens, et je vous en prie.

Elle sortit en disant ces paroles, sans que M. de Nemours pût la retenir. Elle trouva M. le vidame dans la chambre la plus proche. Il la vit si troublée, qu'il n'osa lui parler, et il la remit en son carrosse sans lui rien dire. Il revint trouver M. de Nemours, qui étoit si plein de joie, de tristesse, d'étonnement et d'admiration, enfin, de tous les sentimens que peut donner une passion pleine de crainte et d'espérance, qu'il n'avoit pas l'usage de la raison. Le vidame fut long-temps à obtenir qu'il lui rendît compte de sa conversation. Il le fit enfin ; et M. de Chartres, sans être amoureux, n'eut pas moins d'admiration pour la vertu, l'esprit et le mérite de madame de Cleves, que M. de Nemours en avoit lui-même. Ils examinèrent ce

que ce prince devoit espérer de sa destinée ; et, quelques craintes que son amour lui pût donner, il demeura d'accord avec M. le vidame, qu'il étoit impossible que madame de Cleves demeurât dans les résolutions où elle étoit. Ils convinrent, néanmoins, qu'il falloit suivre ses ordres, de crainte que, si le public s'apercevoit de l'attachement qu'il avoit pour elle, elle ne fît des déclarations et ne prît des engagemens envers le monde, qu'elle soutiendroit dans la suite, par la peur qu'on ne crût qu'elle l'eût aimé du vivant de son mari.

M. de Nemours se détermina à suivre le roi. C'étoit un voyage dont il ne pouvoit aussi bien se dispenser, et il résolut de s'en aller, sans tenter même de revoir madame de Cleves, du lieu où il l'avoit vue quelquefois. Il pria M. le vidame de lui parler. Que ne lui dit-il point pour lui dire ? Quel nombre infini de raisons pour la persuader de vaincre ses scrupules ! Enfin, une partie de la nuit étoit passée, avant que M. de Nemours songeât à le laisser en repos.

Madame de Cleves n'étoit pas en état d'en trouver : ce lui étoit une chose si nouvelle d'être sortie de cette contrainte qu'elle s'étoit imposée, d'avoir souffert, pour la première fois de sa vie, qu'on lui dît qu'on étoit amoureux d'elle, et d'a-

voir dit elle-même qu'elle aimoit, qu'elle ne se connoissoit plus. Elle fut étonnée de ce qu'elle avoit fait; elle s'en repentit; elle en eut de la joie : tous ses sentimens étoient pleins de trouble et de paśsion. Elle examina encore les raisons de son devoir qui s'opposoient à son bonheur : elle sentit de la douleur de les trouver si fortes, et elle se repentit de les avoir si bien montrées à M. de Nemours. Quoique la pensée de l'épouser lui fut venue dans l'esprit sitôt qu'elle l'avoit revu dans ce jardin, elle ne lui avoit pas fait la même impression que venoit de faire la conversation qu'elle avoit eue avec lui, et il y avoit des momens où elle avoit de la peine à comprendre qu'elle pût être malheureuse en l'épousant. Elle eût bien voulu se pouvoir dire qu'elle étoit mal fondée, et dans ses scrupules du passé, et dans ses craintes de l'avenir. La raison et son devoir lui montroient dans d'autres momens des choses toutes opposées, qui l'emportoient rapidement à la résolution de ne se point remarier, et de ne revoir jamais M. de Nemours; mais c'étoit une résolution bien violente à établir dans un cœur aussi touché que le sien, aussi nouvellement abandonné aux charmes de l'amour. Enfin, pour se donner quelque calme, elle pensa qu'il n'étoit point encore nécessaire qu'elle se fît la violence de

prendre des résolutions; la bienséance lui donnoit un temps considérable à se déterminer; mais elle résolut de demeurer ferme à n'avoir aucun commerce avec M. de Nemours. Le vidame la vint voir, et servit ce prince avec tout l'esprit et l'application imaginables. Il ne la put faire changer sur sa conduite, ni sur celle qu'elle avoit imposée à M. de Nemours. Elle lui dit que son dessein étoit de demeurer dans l'état où elle se trouvoit; qu'elle connoissoit que ce dessein étoit difficile à exécuter; mais qu'elle espéroit d'en avoir la force. Elle lui fit si bien voir à quel point elle étoit touchée de l'opinion que M. de Nemours avoit causé la mort à son mari, et combien elle étoit persuadée qu'elle feroit une action contre son devoir en l'épousant, que le vidame craignit qu'il ne fût mal aisé de lui ôter cette impression. Il ne dit pas à ce prince ce qu'il pensoit; et, en lui rendant compte de sa conversation, il lui laissa toute l'espérance que la raison doit donner à un homme qui est aimé.

Ils partirent le lendemain, et allèrent joindre le roi. M. le vidame écrivit à madame de Cleves, à la prière de M. de Nemours, pour lui parler de ce prince; et dans une seconde lettre, qui suivit bientôt la première, M. de Nemours mit quelques lignes de sa main; mais madame de Cle-

ves, qui ne vouloit pas sortir des règles qu'elle s'étoit imposées, et qui craignoit les accidens qui peuvent arriver par les lettres, manda au vidame qu'elle ne recevroit plus les siennes, s'il continuoit à lui parler de M. de Nemours; et elle le lui manda si fortement, que ce prince le pria même de ne le plus nommer.

La cour alla conduire la reine d'Espagne jusqu'en Poitou. Pendant cette absence, madame de Cleves demeura à elle-même, et, à mesure qu'elle étoit éloignée de M. de Nemours et de tout ce qui l'en pouvoit faire souvenir, elle rappeloit la mémoire de M. de Cleves, qu'elle se faisoit un honneur de conserver. Les raisons qu'elle avoit de ne point épouser M. de Nemours, lui paroissoient fortes du côté de son devoir, et insurmontables du côté de son repos. La fin de l'amour de ce prince, et les maux de la jalousie qu'elle croyoit infaillibles dans un mariage, lui montroient un malheur certain où elle s'alloit jeter; mais elle voyoit aussi qu'elle entreprenoit une chose impossible, que de résister en présence au plus aimable homme du monde, qu'elle aimoit et dont elle étoit aimée, et de lui résister sur une chose qui ne choquoit ni la vertu, ni la bienséance. Elle jugea que l'absence seule et l'éloignement pouvoient lui donner quelque force;

elle trouva qu'elle en avoit besoin, non-seulement pour soutenir la résolution de ne se pas engager, mais même pour se défendre de voir M. de Nemours; et elle résolut de faire un assez long voyage, pour passer tout le temps que la bienséance l'obligeoit à vivre dans la retraite. De grandes terres qu'elle avoit vers les Pyrénées, lui parurent le lieu le plus propre qu'elle pût choisir. Elle partit peu de jours avant que la cour revînt; et, en partant, elle écrivit à M. le vidame, pour le conjurer que l'on ne songeât point à avoir de ses nouvelles, ni à lui écrire.

M. de Nemours fut affligé de ce voyage, comme un autre l'auroit été de la mort de sa maîtresse. La pensée d'être privé pour long-temps de la vue de madame de Cleves, lui étoit une douleur sensible, et sur-tout dans un temps où il avoit senti le plaisir de la voir, et de la voir touchée de sa passion. Cependant, il ne pouvoit faire autre chose que s'affliger; mais son affliction augmenta considérablement. Madame de Cleves, dont l'esprit avoit été si agité, tomba dans une maladie violente, sitôt qu'elle fut arrivée chez elle. Cette nouvelle vint à la cour. M. de Nemours étoit inconsolable; sa douleur alloit au désespoir et à l'extravagance. Le vidame eut beaucoup de peine à l'empêcher de faire voir sa passion au public;

il en eut beaucoup aussi à le retenir, et à lui ôter le dessein d'aller lui-même apprendre de ses nouvelles. La parenté et l'amitié de M. le vidame furent un prétexte pour y envoyer plusieurs courriers; on sut, enfin, qu'elle étoit hors de cet extrême péril où elle avoit été; mais elle demeura dans une maladie de langueur, qui ne laissoit guère d'espérance de sa vie.

Cette vue si longue et si prochaine de la mort fit paroître à madame de Cleves les choses de cette vie, de cet œil si différent dont on les voit dans la santé. La nécessité de mourir, dont elle se voyoit si proche, l'accoutuma à se détacher de toutes choses, et la longueur de sa maladie lui en fit une habitude. Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que M. de Nemours n'étoit pas effacé de son cœur; mais elle appela à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyoit avoir pour ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-même. Enfin, elle surmonta les restes de cette passion qui étoit affoiblie par les sentimens que sa maladie lui avoit donnés : la pensée de la mort lui avoit reproché la mémoire de M. de Cleves. Ce souvenir, qui s'accordoit avec son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagemens du monde lui paru-

rent tels qu'ils paroissent aux personnes qui ont des vues plus grandes et plus éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affoiblie, lui aida à conserver ses sentimens ; mais, comme elle connoissoit ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où étoit ce qu'elle avoit aimé. Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paroître un dessein arrêté de renoncer à la cour.

A la première nouvelle qu'en eut M. de Nemours, il sentit le poids de cette retraite, et il en vit l'importance. Il crut, dans ce moment, qu'il n'avoit plus rien à espérer; la perte de ses espérances ne l'empêcha pas de mettre tout en usage pour faire revenir madame de Cleves. Il fit écrire la reine; il fit écrire le vidame ; il l'y fit aller; mais tout fut inutile. Le vidame la vit : elle ne lui dit point qu'elle eût pris des résolutions. Il jugea néanmoins qu'elle ne reviendroit jamais. Enfin, M. de Nemours y alla lui-même, sur le prétexte d'aller à des bains. Elle fut extrêmement troublée et surprise d'apprendre sa venue. Elle lui fit dire, par une personne de mérite qu'elle aimoit, et qu'elle avoit alors auprès d'elle, qu'elle le prioit de ne pas trouver étrange si elle ne

s'exposoit point au péril de le voir, et de détruire, par sa présence, des sentimens qu'elle devoit conserver; qu'elle vouloit bien qu'il sût, qu'ayant trouvé que son devoir et son repos s'opposoient au penchant qu'elle avoit d'être à lui, les autres choses du monde lui avoient paru si indifférentes, qu'elle y avoit renoncé pour jamais; qu'elle ne pensoit plus qu'à celle de l'autre vie, et qu'il ne lui restoit aucun sentiment que le désir de le voir dans les mêmes dispositions où elle étoit.

M. de Nemours pensa expirer de douleur en présence de celle qui lui parloit. Il la pria vingt fois de retourner à madame de Cleves, afin de faire en sorte qu'il la vît; mais cette personne lui dit que madame de Cleves lui avoit, non-seulement défendu de lui aller redire aucune chose de sa part, mais même de lui rendre compte de leur conversation. Il fallut, enfin, que ce prince repartît, aussi accablé de douleur que le pouvoit être un homme qui perdoit toutes sortes d'espérances de revoir jamais une personne qu'il aimoit d'une passion la plus violente, la plus naturelle, et la mieux fondée qui ait jamais été. Néanmoins il ne se rebuta point encore, et il fit tout ce qu'il put imaginer de capable de la faire changer de dessein. Enfin, des années entières s'étant passées, le temps et l'absence rallentirent sa douleur

et éteignirent sa passion. Madame de Cleves vécut d'une sorte, qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Elle passoit une partie de l'année dans cette maison religieuse, et l'autre chez elle; mais dans une retraite et dans des occupations plus saintes que celles des couvens les plus austères; et sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables.

FIN DE LA PRINCESSE DE CLEVES.

LA COMTESSE

DE TENDE.

Mademoiselle de Strozzi, fille du maréchal, et proche parente de Catherine de Médicis, épousa, la première année de la régence de cette reine, le comte de Tende, de la maison de Savoie, riche, bien fait, le seigneur de la cour qui vivoit avec le plus d'éclat, et plus propre à se faire estimer qu'à plaire. Sa femme néanmoins l'aima d'abord avec passion; elle étoit fort jeune; il ne la regarda que comme un enfant, et il fut bientôt amoureux d'une autre. La comtesse de Tende, vive, et d'une race italienne, devint jalouse; elle ne se donnoit point de repos; elle n'en laissoit point à son mari; il évita sa présence, et ne vécut plus avec elle, comme l'on vit avec sa femme.

La beauté de la comtesse augmenta; elle fit paroître beaucoup d'esprit; le monde la regarda avec admiration; elle fut occupée d'elle-même, et guérit insensiblement de sa jalousie et de sa passion.

Elle devint l'amie intime de la princesse de

Neufchâtel, jeune, belle, et veuve du prince de ce nom, qui lui avoit laissé, en mourant, cette souveraineté, qui la rendoit le parti de la cour le plus élevé et le plus brillant.

Le chevalier de Navarre, descendu des anciens souverains de ce royaume, étoit aussi alors jeune, beau, plein d'esprit et d'élévation; mais la fortune ne lui avoit donné d'autre bien que la naissance : il jeta les yeux sur la princesse de Neufchâtel, dont il connoissoit l'esprit, comme sur une personne capable d'un attachement violent, et propre à faire la fortune d'un homme comme lui. Dans cette vue, il s'attacha à elle, sans en être amoureux, et attira son inclination : il en fut souffert; mais il se trouva encore bien éloigné du succès qu'il désiroit. Son dessein étoit ignoré de tout le monde; un seul de ses amis en avoit la confidence, et cet ami étoit aussi intime ami du comte de Tende : il fit consentir le chevalier de Navarre à confier son secret au comte, dans la vue qu'il l'obligeroit à le servir auprès de la princesse de Neufchâtel. Le comte de Tende aimoit déjà le chevalier de Navarre; il en parla à sa femme, pour qui il commençoit à avoir plus de considération, et l'obligea, en effet, de faire ce qu'on désiroit.

La princesse de Neufchâtel lui avoit déjà fait

confidence de son inclination pour le chevalier de Navarre; cette comtesse la fortifia. Le chevalier la vint voir, il prit des liaisons et des mesures avec elle; mais, en la voyant, il prit aussi pour elle une passion violente; il ne s'y abandonna pas d'abord; il vit les obstacles que ces sentimens partagés entre l'amour et l'ambition apporteroient à son dessein: il résista; mais, pour résister, il ne falloit pas voir souvent la comtesse de Tende, et il la voyoit tous les jours, en cherchant la princesse de Neufchâtel; ainsi il devint éperdument amoureux de la comtesse. Il ne put lui cacher entièrement sa passion: elle s'en aperçut; son amour-propre en fut flatté, et elle se sentit un amour violent pour lui.

Un jour, comme elle lui parloit de la grande fortune d'épouser la princesse de Neufchâtel, il lui dit en la regardant d'un air où sa passion étoit entièrement déclarée: Et croyez-vous, madame, qu'il n'y ait point de fortune que je préférasse à celle d'épouser cette princesse? La comtesse de Tende fut frappée des regards et des paroles du chevalier: elle le regarda des mêmes yeux dont il la regardoit; et il y eut un trouble et un silence entr'eux plus parlant que les paroles. Depuis ce temps, la comtesse fut dans une agitation qui lui ôta le repos: elle sentit le remords d'ôter à

son amie le cœur d'un homme qu'elle alloit épouser uniquement pour en être aimée, qu'elle épousoit avec l'improbation de tout le monde, et aux dépens de son élévation.

Cette trahison lui fit horreur; la honte et les malheurs d'une galanterie se présentèrent à son esprit; elle vit l'abîme où elle se précipitoit, et elle résolut de l'éviter.

Elle tint mal ses résolutions; la princesse étoit presque déterminée à épouser le chevalier de Navarre : néanmoins elle n'étoit pas contente de la passion qu'il avoit pour elle; et, au travers de celle qu'elle avoit pour lui, et du soin qu'il prenoit de la tromper, elle déméloit la tiédeur de ses sentimens : elle s'en plaignit à la comtesse de Tende. Cette comtesse la rassura; mais les plaintes de madame de Neufchâtel achevèrent de la troubler; elles lui firent voir l'étendue de sa trahison, qui coûteroit peut-être la fortune de son amant. La comtesse l'avertit des défiances de la princesse; il lui témoigna de l'indifférence pour tout, hors d'être aimé d'elle; néanmoins, il se contraignit par ses ordres, et rassura si bien la princesse de Neufchâtel, qu'elle fit voir à la comtesse de Tende, qu'elle étoit entièrement satisfaite du chevalier de Navarre.

La jalousie se saisit alors de la comtesse : elle

craignit que son amant n'aimât véritablement la princesse : elle vit toutes les raisons qu'il avoit de l'aimer ; leur mariage, qu'elle avoit souhaité, lui fit horreur ; elle ne vouloit pourtant pas qu'il le rompît, et elle se trouvoit dans une cruelle incertitude ; elle laissa voir au chevalier tous ses remords sur la princesse de Neufchâtel ; elle résolut seulement de lui cacher sa jalousie, et crut en effet la lui avoir cachée.

La passion de la princesse surmonta enfin toutes ses irrésolutions. Elle se détermina à son mariage, et se résolut de le faire secrètement, et de ne le déclarer que quand il seroit fait.

La comtesse de Tende étoit prête à expirer de douleur. Le même jour qui fut pris pour le mariage, il y avoit une cérémonie publique ; son mari y assista ; elle y envoya toutes ses femmes ; elle fit dire qu'on ne la voyoit pas, et s'enferma dans son cabinet, couchée sur son lit de repos, et abandonnée à tout ce que les remords, l'amour et la jalousie peuvent faire sentir de plus cruel.

Comme elle étoit dans cet état, elle entendit ouvrir une porte dérobée de son cabinet, et vit paroître le chevalier de Navarre, paré et d'une grâce au-dessus de ce qu'elle l'avoit jamais vu. Chevalier, où allez-vous, s'écria-t-elle? que cher-

chez-vous ? avez-vous perdu la raison ? qu'est devenu votre mariage, et songez-vous à ma réputation? Soyez en repos de votre réputation, madame, lui répondit-il; personne ne le peut savoir; il n'est pas question de mon mariage; il ne s'agit plus de ma fortune; il ne s'agit que de votre cœur, madame, et d'être aimé de vous: je renonce à tout le reste. Vous m'avez laissé voir que vous ne me haïssez pas; mais vous m'avez voulu cacher que je suis assez heureux pour que mon mariage vous fasse de la peine; je viens vous dire, madame, que j'y renonce; que ce mariage me seroit un supplice, et que je ne veux vivre que pour vous: on m'attend à l'heure que je vous parle, tout est prêt; mais je vais tout rompre, si, en le rompant, je fais une chose qui vous soit agréable, et qui vous prouve ma passion.

La comtesse se laissa tomber sur un lit de repos, dont elle s'étoit relevée à demi, et regardant le chevalier avec des yeux pleins d'amour et de larmes: Vous voulez donc que je meure, lui dit-elle? croyez-vous qu'un cœur puisse contenir tout ce que vous me faites sentir; quitter, à cause de moi, la fortune qui vous attend! je n'en puis seulement supporter la pensée: allez à madame la princesse de Neufchâtel, allez à la grandeur qui vous est destinée; vous aurez mon cœur

en même-temps. Je ferai de mes remords, de mes incertitudes, et de ma jalousie, puisqu'il faut vous l'avouer, tout ce que ma foible raison me conseillera; mais je ne vous verrai jamais, si vous n'allez tout-à-l'heure signer votre mariage; allez, ne demeurez pas un moment; mais, pour l'amour de moi, et pour l'amour de vous-même, renoncez à une passion aussi déraisonnable que celle que vous me témoignez, et qui nous conduira peut-être à d'horribles malheurs.

Le chevalier fut d'abord transporté de joie de se voir si véritablement aimé de la comtesse de Tende; mais l'horreur de se donner à une autre lui revint devant les yeux; il pleura, il s'affligea, il lui promit tout ce qu'elle voulut, à condition qu'il la reverroit encore dans ce même lieu. Elle voulut savoir, avant qu'il sortît, comment il y étoit entré. Il lui dit qu'il s'étoit fié à un écuyer qui étoit à elle, et qui avoit été à lui, qui l'avoit fait passer par la cour des écuries où répondoit le petit degré qui menoit à ce cabinet, et qui répondoit aussi à la chambre de l'écuyer.

Cependant, l'heure du mariage approchoit, et le chevalier, pressé par la comtesse de Tende, fut enfin contraint de s'en aller. Mais il alla comme au supplice, à la plus grande et à la plus agréable fortune où un cadet sans bien eût été

jamais élevé. La comtesse de Tende passa la nuit, comme on se le peut imaginer, agitée par ses inquiétudes; elle appela ses femmes sur le matin, et, peu de temps après que sa chambre fut ouverte, elle vit son écuyer s'approcher de son lit, et mettre une lettre dessus, sans que personne s'en aperçût. La vue de cette lettre la troubla, et parce qu'elle la reconnut être du chevalier de Navarre, et parce qu'il étoit si peu vraisemblable que, pendant cette nuit, qui devoit avoir été celle de ses noces, il eût eu le loisir de lui écrire, qu'elle craignit qu'il n'eût apporté, ou qu'il ne fût arrivé quelques obstacles à son mariage : elle ouvrit la lettre avec beaucoup d'émotion, et y trouva à-peu-près ces paroles :

« Je ne pense qu'à vous, madame : je ne suis » occupé que de vous; et, dans les premiers mo- » mens de la possession légitime du plus grand » parti de France, à peine le jour commence à » paroître, que je quitte la chambre, où j'ai passé » la nuit, pour vous dire que je me suis déjà re- » penti mille fois de vous avoir obéi, et de n'avoir » pas tout donné pour ne vivre que pour vous. »

Cette lettre, et les momens où elle étoit écrite, touchèrent sensiblement la comtesse de Tende; elle alla dîner chez la princesse de Neufchâtel, qui l'en avoit priée. Son mariage étoit déclaré,

elle trouva un nombre infini de personnes dans la chambre; mais, sitôt que cette princesse la vit, elle quitta tout le monde, et la pria de passer dans son cabinet. A peine étoient-elles assises, que le visage de la princesse se couvrit de larmes. La comtesse crut que c'étoit l'effet de la déclaration de son mariage, et qu'elle la trouvoit plus difficile à supporter qu'elle ne l'avoit imaginé : mais elle vit bientôt qu'elle se trompoit. Ah! madame, lui dit la princesse, qu'ai-je fait? J'ai épousé un homme par passion; j'ai fait un mariage inégal, désapprouvé, qui m'abaisse; et celui que j'ai préféré à tout, en aime une autre! La comtesse de Tende pensa s'évanouir à ces paroles : elle crut que la princesse ne pouvoit avoir pénétré la passion de son mari, sans en avoir aussi démêlé la cause; elle ne put répondre. La princesse de Navarre (on l'appela ainsi depuis son mariage) n'y prit pas garde, et continuant: M. le prince de Navarre, lui dit-elle, madame, bien loin d'avoir l'impatience que lui devoit donner la conclusion de notre mariage, se fit attendre hier au soir; il vint sans joie, l'esprit occupé et embarrassé; il est sorti de ma chambre à la pointe du jour, sur je ne sais quel prétexte. Mais il venoit d'écrire; je l'ai connu à ses mains. A qui pouvoit-il écrire qu'à une maîtresse? Pour-

quoi se faire attendre, et de quoi avoit-il l'esprit embarrassé?

L'on vint dans le moment interrompre la conversation, parce que la princesse de Condé arrivoit; la princesse de Navarre alla la recevoir, et la comtesse de Tende demeura hors d'elle-même. Elle écrivit dès le soir au prince de Navarre, pour lui donner avis des soupçons de sa femme, et pour l'obliger à se contraindre. Leur passion ne se ralentit pas par les périls et par les obstacles; la comtesse de Tende n'avoit point de repos, et le sommeil ne venoit plus adoucir ses chagrins. Un matin, après qu'elle eut appelé ses femmes, son écuyer s'approcha d'elle, et lui dit tout bas que le prince de Navarre étoit dans son cabinet, et qu'il la conjuroit qu'il lui pût dire une chose qu'il étoit absolument nécessaire qu'elle sût. L'on cède aisément à ce qui plaît : la comtesse savoit que son mari étoit sorti; elle dit qu'elle vouloit dormir, et dit à ses femmes de refermer ses portes, et de ne point revenir qu'elle ne les appelât.

Le prince de Navarre entra par ce cabinet, et se jeta à genoux devant son lit. Qu'avez-vous à me dire, lui dit-elle? Que je vous aime, madame, que je vous adore, que je ne saurois vivre avec madame de Navarre; le désir de vous voir

s'est saisi de moi ce matin avec une telle violence, que je n'ai pu y résister. Je suis venu ici au hasard de tout ce qui pourroit en arriver, et sans espérer même de vous entretenir. La comtesse le gronda d'abord de la commettre si légèrement? et ensuite leur passion les conduisit à une conversation si longue, que le comte de Tende revint de la ville. Il alla à l'appartement de sa femme; on lui dit qu'elle n'étoit pas éveillée; il étoit tard; il ne laissa pas d'entrer dans sa chambre, et trouva le prince de Navarre à genoux devant son lit, comme il s'étoit mis d'abord. Jamais étonnement ne fut pareil à celui du comte de Tende, et jamais trouble n'égala celui de sa femme : le prince de Navarre conserva seul de la présence d'esprit, et, sans se troubler ni se lever de la place : Venez, venez, dit-il au comte de Tende, m'aider à obtenir une grâce que je demande à genoux, et que l'on me refuse.

Le ton et l'air du prince de Navarre suspendirent l'étonnement du comte de Tende. Je ne sais, lui répondit-il, du même ton qu'avoit parlé le prince, si une grâce que vous demandez à genoux à ma femme, quand on dit qu'elle dort, et que je vous trouve seul avec elle, et sans carrosse à ma porte, sera de celles que je souhaiterois qu'elle vous accordât. Le prince de Navarre, rassuré et

hors de l'embarras du premier moment, se leva, s'assit avec une liberté entière, et la comtesse de Tende, tremblante et éperdue, cacha son trouble par l'obscurité du lieu où elle étoit. Le prince de Navarre prit la parole : Vous m'allez blâmer; mais il faut néanmoins me secourir : je suis amoureux et aimé de la plus aimable personne de la cour; je me dérobai hier au soir de chez la princesse de Navarre et de tous mes gens, pour aller à un rendez-vous où cette personne m'attendoit. Ma femme, qui a déjà démêlé que je suis occupé d'autre chose que d'elle, et qui a de l'attention à ma conduite, a su par mes gens que je les avois quittés; elle est dans une jalousie et un désespoir dont rien n'approche. Je lui ai dit que j'avois passé les heures qui lui donnoient de l'inquiétude chez la maréchale de Saint-André, qui est incommodée, et qui ne voit presque personne; je lui ai dit que madame la comtesse de Tende y étoit seule, et qu'elle pouvoit lui demander si elle ne m'y avoit pas vu tout le soir. J'ai pris le parti de venir me confier à madame la comtesse. Je suis allé chez la Châtre, qui n'est qu'à trois pas d'ici, j'en suis sorti sans que mes gens m'ayent vu, et l'on m'a dit que madame étoit éveillée; je n'ai trouvé personne dans son antichambre, et je suis entré hardiment. Elle

me refuse de mentir en ma faveur; elle dit qu'elle ne veut pas trahir son amie, et me fait des réprimandes très-sages : je me les suis faites à moi-même inutilement. Il faut ôter à madame la princesse de Navarre l'inquiétude et la jalousie où elle est, et me tirer du mortel embarras de ses reproches.

La comtesse de Tende ne fut guère moins surprise de la présence d'esprit du prince, qu'elle l'avoit été de la venue de son mari : elle se rassura, et il ne demeura pas le moindre doute au comte. Il se joignit à sa femme, pour faire voir au prince l'abîme de malheurs où il s'alloit plonger, et ce qu'il devoit à cette princesse : la comtesse promit de lui dire tout ce que vouloit son mari.

Comme il alloit sortir, le comte l'arrêta : Pour récompense du service que nous vous allons rendre, aux dépens de la vérité, apprenez-nous du moins quelle est cette aimable maîtresse ; il faut que ce ne soit pas une personne fort estimable de vous aimer, et conserver avec vous un commerce, vous voyant embarqué avec une personne aussi belle que madame la princesse de Navarre, vous la voyant épouser, et voyant ce que vous lui devez. Il faut que cette personne n'ait, ni esprit, ni courage, ni délicatesse ; et, en vérité, elle ne mérite pas que vous troubliez

un aussi grand bonheur que le vôtre, et que vous vous rendiez si ingrat et si coupable. Le prince ne sut que répondre; il feignit d'avoir hâte. Le comte de Tende le fit sortir lui-même, afin qu'il ne fût pas vu.

La comtesse demeura éperdue du hasard qu'elle avoit couru, des réflexions que lui faisoient faire les paroles de son mari, et de la vue des malheurs où sa passion l'exposoit; mais elle n'eut pas la force de s'en dégager. Elle continua son commerce avec le prince, elle le voyoit quelquefois par l'entremise de la Lande son écuyer. Elle se trouvoit et étoit en effet une des plus malheureuses personnes du monde : la princesse de Navarre lui faisoit tous les jours confidence d'une jalousie, dont elle étoit la cause; cette jalousie la pénétroit de remords; et, quand la princesse de Navarre étoit contente de son mari, elle-même étoit pénétrée de jalousie à son tour.

Il se joignit un nouveau tourment à ceux qu'elle avoit déjà : le comte de Tende devint aussi amoureux d'elle, que si elle n'eût point été sa femme; il ne la quittoit plus, et vouloit reprendre tous ses droits méprisés.

La comtesse s'y opposa avec une force et une aigreur, qui alloient jusqu'au mépris; prévenue pour le prince de Navarre, elle étoit blessée et

offensée de toute autre passion que de la sienne. Le comte de Tende sentit son procédé dans toute sa dureté ; et, piqué jusqu'au vif, il l'assura qu'il ne l'importuneroit de la vie ; et, en effet, il la laissa avec beaucoup de sécheresse.

La campagne s'approchoit; le prince de Navarre devoit partir pour l'armée; la comtesse de Tende commença à sentir les douleurs de son absence, et la crainte des périls où il seroit exposé : elle résolut de se dérober à la contrainte de cacher son affliction, et prit le parti d'aller passer la belle saison dans une terre qu'elle avoit à trente lieues de Paris.

Elle exécuta ce qu'elle avoit projeté : leur adieu fut si douloureux, qu'ils en devoient tirer l'un et l'autre un mauvais augure. Le comte de Tende demeura auprès du roi, où il étoit attaché par sa charge.

La cour devoit s'approcher de l'armée : la maison de madame de Tende n'en étoit pas bien loin ; son mari lui dit qu'il y feroit un voyage d'une nuit seulement, pour des ouvrages qu'il avoit commencés. Il ne voulut pas qu'elle pût croire que c'étoit pour la voir ; il avoit contre elle tout le dépit que donnent les passions. Madame de Tende avoit trouvé dans les commencemens le prince de Navarre si plein de respect;

et elle s'étoit senti tant de vertu, qu'elle ne s'étoit défiée ni de lui, ni d'elle-même; mais le temps et les occasions avoient triomphé de sa vertu et du respect, et, peu de temps après qu'elle fut chez elle, elle s'aperçut qu'elle étoit grosse. Il ne faut que faire réflexion à la réputation qu'elle avoit acquise et conservée, et à l'état où elle étoit avec son mari, pour juger de son désespoir. Elle fut prête plusieurs fois d'attenter à sa vie : cependant elle conçut quelque légère espérance sur le voyage que son mari devoit faire auprès d'elle, et résolut d'en attendre le succès. Dans cet accablement, elle eut encore la douleur d'apprendre que la Lande, qu'elle avoit laissé à Paris pour les lettres de son amant et les siennes, étoit mort en peu de jours, et elle se trouvoit dénuée de tout secours, dans un temps où elle en avoit tant de besoin.

Cependant, l'armée avoit entrepris un siége. Sa passion pour le prince de Navarre lui donnoit de continuelles craintes, même au travers des mortelles horreurs dont elle étoit agitée.

Ses craintes ne se trouvèrent que trop bien fondées : elle reçut des lettres de l'armée. Elle y apprit la fin du siége; mais elle apprit aussi que le prince de Navarre avait été tué le dernier jour : elle perdit la connoissance et la raison; elle fut

plusieurs fois privée de l'une et de l'autre; cet excès de malheur lui paroissoit dans des momens une espèce de consolation ; elle ne craignoit plus rien pour son repos, pour sa réputation, ni pour sa vie; la mort seule lui paroissoit désirable; elle l'espéroit de sa douleur, ou étoit résolue de se la donner. Un reste de honte l'obligea à dire qu'elle sentoit des douleurs excessives, pour donner un prétexte à ses cris, et à ses larmes. Si mille adversités la firent retourner sur elle-même, elle vit qu'elle les avoit méritées; et la nature et le christianisme la détournèrent d'être homicide d'elle-même, et suspendirent l'exécution de ce qu'elle avoit résolu.

Il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit dans ces violentes douleurs, lorsque le comte de Tende arriva : elle croyoit connoître tous les sentimens que son malheureux état lui pouvoit inspirer; mais l'arrivée de son mari lui donna encore un trouble et une confusion qui lui furent nouveaux. Il sut en arrivant, qu'elle étoit malade; et, comme il avoit toujours conservé des mesures d'honnêteté aux yeux du public et de son domestique, il vint d'abord dans sa chambre; il la trouva comme une personne hors d'elle-même, comme une personne égarée, et elle ne put retenir ses larmes, qu'elle attribuoit toujours aux douleurs

qui la tourmentoient. Le comte de Tende, touché de l'état où il la voyoit, s'attendrit pour elle : et croyant faire quelque diversion à ses douleurs, il lui parla de la mort du prince de Navarre, et de l'affliction de sa femme.

Celle de madame de Tende ne put résister à ce discours; ses larmes redoublèrent d'une telle sorte, que le comte de Tende en fut surpris, et presque éclairé : il sortit de sa chambre plein de trouble et d'agitation ; il lui sembla que sa femme n'étoit pas dans l'état que causent les douleurs du corps; ce redoublement de larmes, lorsqu'il lui avoit parlé de la mort du prince de Navarre, l'avoit frappé ; et, tout d'un coup, l'aventure de l'avoir trouvé à genoux devant son lit, se présenta à son esprit : il se souvint du procédé qu'elle avoit eu avec lui, lorsqu'il avoit voulu retourner à elle, et enfin il crut voir la vérité; mais il lui restoit néanmoins ce doute que l'amour-propre nous laisse toujours pour les choses qui coûtent trop cher à croire.

Son désespoir fut extrême, et toutes ses pensées furent violentes; mais, comme il étoit sage, il retint ses premiers mouvemens, et résolut de partir le lendemain à la pointe du jour, sans voir sa femme, remettant au temps à lui donner plus de certitude, et à prendre ses résolutions.

Quelqu'abîmée que fût madame de Tende dans sa douleur, elle n'avoit pas laissé de s'apercevoir du peu de pouvoir qu'elle avoit eu sur elle-même, et de l'air dont son mari étoit sorti de sa chambre; elle se douta d'une partie de la vérité; et, n'ayant plus que de l'horreur pour la vie, elle résolut de la perdre d'une manière qui ne lui ôtât pas l'espérance de l'autre.

Après avoir examiné ce qu'elle alloit faire, avec des agitations mortelles, pénétrée de ses malheurs et du repentir de sa faute, elle se détermina enfin à écrire ces mots à son mari:

« Cette lettre me va coûter la vie; mais je mérite la mort, et je la désire. Je suis grosse; celui qui est la cause de mon malheur n'est plus au monde, aussi bien que le seul homme qui savoit notre commerce; le public ne l'a jamais soupçonné : j'avois résolu de finir ma vie par mes mains; mais je l'offre à Dieu et à vous, pour l'expiation de mon crime. Je n'ai pas voulu me déshonorer aux yeux du monde, parce que ma réputation vous regarde; conservez-la pour l'amour de vous : je vais faire paroître l'état où je suis; cachez-en la honte, et faites-moi périr, quand vous voudrez, et comme vous le voudrez. »

Le jour commençoit à paroître, lorsqu'elle eut

écrit cette lettre, la plus difficile à écrire qui ait peut-être jamais été écrite : elle la cacheta, se mit à la fenêtre, et, comme elle vit le comte de Tende dans la cour, prêt à monter en carrosse, elle envoya une de ses femmes la lui porter, et lui dire qu'il n'y avoit rien de pressé, et qu'il la lût à loisir. Le comte de Tende fut surpris de cette lettre; elle lui donna une sorte de pressentiment, non pas de tout ce qu'il y devoit trouver, mais de quelque chose qui avoit rapport à ce qu'il avoit pensé la veille. Il monta seul en carrosse, plein de trouble, et n'osant même ouvrir la lettre, quelqu'impatience qu'il eût de la lire : il la lut enfin, et apprit son malheur; mais que ne pensa-t-il point après l'avoir lue! S'il eût eu des témoins, le violent état où il étoit, l'auroit fait croire privé de raison, ou prêt de perdre la vie. La jalousie et les soupçons bien fondés préparent, d'ordinaire, les maris à leurs malheurs; ils ont même toujours quelques doutes; mais ils n'ont pas cette certitude que donne l'aveu, qui est au-dessus de nos lumières.

Le comte de Tende avoit toujours trouvé sa femme très-aimable, quoiqu'il ne l'eût pas également aimée; mais elle lui avoit toujours paru la plus estimable femme qu'il eût jamais vue; ainsi, il n'avoit pas moins d'étonnement que de

fureur; et, au travers de l'un et de l'autre, il sentoit encore, malgré lui, une douleur où la tendresse avoit quelque part.

Il s'arrêta dans une maison qui se trouva sur son chemin, où il passa plusieurs jours, agité et affligé, comme on peut se l'imaginer : il pensa d'abord tout ce qu'il étoit naturel de penser en cette occasion; il ne songea qu'à faire mourir sa femme ; mais la mort du prince de Navarre, et celle de la Lande, qu'il reconnut aisément pour le confident, ralentirent un peu sa fureur. Il ne douta pas que sa femme ne lui eût dit vrai, en lui disant que son commerce n'avoit jamais été soupçonné; il jugea que le mariage du prince de Navarre pouvoit avoir trompé tout le monde, puisqu'il avoit été trompé lui-même. Après une conviction si grande que celle qui s'étoit présentée à ses yeux, cette ignorance entière du public pour son malheur lui fut un adoucissement; mais les circonstances, qui lui faisoient voir à quel point et de quelle manière il avoit été trompé, lui perçoient le cœur, et il ne respiroit que la vengeance : il pensa, néanmoins, que, s'il faisoit mourir sa femme, et que l'on s'aperçut qu'elle étoit grosse, l'on soupçonneroit aisément la vérité. Comme il étoit l'homme du monde le plus glorieux, il prit le parti qui convenoit le mieux

à sa gloire, et résolut de ne rien laisser voir au public. Dans cette pensée, il envoya un gentilhomme à la comtesse de Tende, avec ce billet :

« Le désir d'empêcher l'éclat de ma honte, » l'emporte présentement sur ma vengeance ; je » verrai, dans la suite, ce que j'ordonnerai de » votre indigne destinée ; conduisez-vous com- » me si vous aviez toujours été ce que vous de- » viez être. »

La comtesse reçut ce billet avec joie; elle le croyoit l'arrêt de sa mort; et, quand elle vit que son mari consentoit qu'elle laissât paroître sa grossesse, elle sentit bien que la honte est la plus violente de toutes les passions : elle se trouva dans une sorte de calme de se croire assurée de mourir, et de voir sa réputation en sûreté; elle ne songea plus qu'à se préparer à la mort; et, comme c'étoit une personne dont tous les sentimens étoient vifs, elle embrassa la vertu et la pénitence avec la même ardeur qu'elle avoit suivi sa passion. Son âme étoit, d'ailleurs, détrompée et noyée dans l'affliction; elle ne pouvoit arrêter les yeux sur aucune chose de cette vie, qui ne lui fût plus rude que la mort même; de sorte qu'elle ne voyoit de remède à ses malheurs que par la fin de sa malheureuse vie. Elle passa quelque temps en cet état, paroissant plutôt une person-

ne morte qu'une personne vivante : enfin, vers le sixième mois de sa grossesse, son corps succomba ; la fièvre continue lui prit, et elle accoucha par la violence de son mal ; elle eut la consolation de voir son enfant en vie, d'être assurée qu'il ne pouvoit vivre, et qu'elle ne donnoit pas un héritier illégitime à son mari : elle expira elle-même peu de jours après, et reçut la mort avec une joie que personne n'a jamais ressentie : elle chargea son confesseur d'aller porter à son mari la nouvelle de sa mort, de lui demander pardon de sa part, et de le supplier d'oublier sa mémoire, qui ne pouvoit lui être qu'odieuse.

Le comte de Tende reçut cette nouvelle sans inhumanité, et même avec quelques sentimens de pitié ; mais néanmoins avec joie. Quoiqu'il fût fort jeune, il ne voulut jamais se remarier, et il a vécu jusqu'à un âge fort avancé.

FIN DE LA COMTESSE DE TENDE.

LA PRINCESSE

DE MONTPENSIER.

PENDANT que la guerre civile déchiroit la France sous le règne de Charles IX, l'amour ne laissoit pas de trouver sa place parmi tant de désordres, et d'en causer beaucoup dans son empire. La fille unique du marquis de Mézière, héritière très-considérable, et par ses grands biens, et par l'illustre maison d'Anjou, dont elle étoit descendue, étoit promise au duc du Maine, cadet du duc de Guise, que l'on a depuis appelé le Balafré. L'extrême jeunesse de cette grande héritière retardoit son mariage, et cependant le duc de Guise, qui la voyoit souvent, et qui voyoit en elle les commencemens d'une grande beauté, en devint amoureux, et en fut aimé. Ils cachèrent leur amour avec beaucoup de soin. Le duc de Guise, qui n'avoit pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis, souhaitoit ardemment de l'épouser; mais la crainte du cardinal de Lorraine, qui lui tenoit lieu de père, l'empêchoit de se déclarer. Les choses étoient en cet état, lorsque la maison de Bourbon, qui

ne pouvoit voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guise, s'apercevant de l'avantage qu'elle recevroit de ce mariage, résolut de le lui ôter, et d'en profiter elle-même, en faisant épouser cette héritière au jeune prince de Montpensier. On travailla à l'exécution de ce dessein avec tant de succès, que les parens de mademoiselle de Mézière, contre les promesses qu'ils avoient faites au cardinal de Lorraine, résolurent de la donner en mariage à ce jeune prince. Toute la maison de Guise fut extrêmement surprise de ce procédé; mais le duc en fut accablé de douleur, et l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront insupportable. Son ressentiment éclata bientôt, malgré les réprimandes du cardinal de Lorraine et du duc d'Aumale, ses oncles, qui ne vouloient pas s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyoient ne pouvoir empêcher, et il s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune prince de Montpensier, qu'il en naquit entr'eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie. Mademoiselle de Mézière, tourmentée par ses parens d'épouser ce prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit épouser le duc de Guise, et connoissant par sa vertu qu'il étoit dangereux d'avoir pour beau-frère un homme qu'elle eût souhaité pour mari,

se résolut enfin de suivre le sentiment de ses proches, et conjura M. de Guise de ne plus apporter d'obstacle à son mariage. Elle épousa donc le prince de Montpensier, qui, peu de temps après, l'emmena à Champigni, séjour ordinaire des princes de sa maison, pour l'ôter de Paris où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Cette grande ville étoit menacée d'un siége par l'armée des huguenots, dont le prince de Condé étoit le chef, et qui venoit de déclarer la guerre au roi pour la seconde fois. Le prince de Montpensier, dans sa plus tendre jeunesse, avoit fait une amitié très-particulière avec le comte de Chabanes, qui étoit homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui, et d'un mérite extraordinaire. Ce comte avoit été si sensible à l'estime et à la confiance de ce jeune prince, que, contre les engagemens qu'il avoit avec le prince de Condé qui lui faisoit espérer des emplois considérables dans le parti des huguenots, il se déclara pour les catholiques, ne pouvant se résoudre à être opposé en quelque chose à un homme qui lui étoit si cher. Ce changement de parti, n'ayant point d'autre fondement, l'on douta qu'il fût véritable, et la reine-mère, Catherine de Médicis, en eut de si grands soupçons, que, la guerre étant déclarée par les huguenots, elle eut dessein

de le faire arrêter; mais le prince de Montpensier l'en empêcha, et emmena Chabanes à Champigni en s'y en allant avec sa femme. Le comte, ayant l'esprit fort doux et fort agréable, gagna bientôt l'estime de la princesse de Montpensier, et en peu de temps elle n'eut pas moins de confiance et d'amitié pour lui, qu'en avoit le prince, son mari. Chabanes, de son côté, regardoit avec admiration tant de beauté, d'esprit et de vertu qui paroissoient en cette jeune princesse; et, se servant de l'amitié qu'elle lui témoignoit pour lui inspirer des sentimens d'une vertu extraordinaire et digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de temps une des personnes du monde les plus achevées. Le prince étant revenu à la cour, où la continuation de la guerre l'appeloit, le comte demeura seul avec la princesse, et continua d'avoir pour elle un respect et une amitié proportionnés à sa qualité et à son mérite. La confiance s'augmenta de part et d'autre, et à tel point du côté de la princesse de Montpensier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avoit eue pour M. de Guise; mais elle lui apprit aussi en même-temps qu'elle étoit presqu'éteinte, et qu'il ne lui en restoit que ce qui étoit nécessaire pour défendre l'entrée de son cœur à une autre inclination, et que la vertu se

joignant à ce reste d'impression, elle n'étoit capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oseroient avoir de l'amour pour elle. Le comte qui connoissoit la sincérité de cette belle princesse, et qui lui voyoit d'ailleurs des dispositions si opposées à la foiblesse de la galanterie, ne douta point de la vérité de ses paroles, et néanmoins, il ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyoit tous les jours de si près. Il devint passionnément amoureux de cette princesse; et, quelque honte qu'il trouvât à se laisser surmonter, il fallut céder, et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions. Le changement de son âme n'en apporta point dans sa conduite, et personne ne soupçonna son amour. Il prit un soin exact pendant une année entière de le cacher à la princesse, et il crut qu'il auroit toujours le même désir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres; il lui donna l'envie de parler, et, après tous les combats qui ont accoutumé de se faire en pareilles occasions, il osa lui dire qu'il l'aimoit, s'étant bien préparé à essuyer les orages dont la fierté de cette princesse le menaçoit; mais il trouva en elle une tranquillité et une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs auxquelles il

s'étoit attendu. Elle ne prit pas la peine de se mettre en colère contre lui. Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités et de leur âge, la connoissance particulière qu'il avoit de sa vertu et de l'inclination qu'elle avoit eue pour le duc de Guise, et sur-tout ce qu'il devoit à l'amitié et à la confiance du prince, son mari. Le comte pensa mourir à ses pieds de honte et de douleur. Elle tâcha de le consoler, en l'assurant qu'elle ne se souviendroit jamais de ce qu'il venoit de lui dire, qu'elle ne se persuaderoit jamais une chose qui lui étoit si désavantageuse, et qu'elle ne le regarderoit jamais que comme son meilleur ami. Ces assurances consolèrent le comte, comme on se le peut imaginer. Il sentit le mépris des paroles de la princesse dans toute leur étendue, et, le lendemain, la revoyant avec un visage aussi ouvert que de coutume, son affliction en redoubla de la moitié; le procédé de la princesse ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la même bonté qu'elle avoit accoutumé. Elle lui reparla, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination qu'elle avoit eue pour le duc de Guise; et, la renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paroissoient en ce prince, elle lui avoua qu'elle en sentoit de la joie, et qu'elle étoit bien aise de

voir qu'il méritoit les sentimens qu'elle avoit eus pour lui. Toutes ces marques de confiance, qui avoient été si chères au comte, lui devinrent insupportables. Il n'osoit pourtant le témoigner à la princesse, quoiqu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avoit eu la hardiesse de lui dire. Après deux années d'absence, la paix étant faite, le prince de Montpensier revint trouver la princesse, sa femme, tout couvert de la gloire qu'il avoit acquise au siége de Paris et à la bataille de Saint-Denis. Il fut surpris de voir la beauté de cette princesse dans une si grande perfection, et, par le sentiment d'une jalousie qui lui étoit naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne seroit pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joie de revoir le comte de Chabanes, pour qui son amitié n'étoit point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit et de l'humeur de sa femme, qui lui étoit presqu'une personne inconnue, par le peu de temps qu'il avoit demeuré avec elle. Le comte, avec une sincérité aussi exacte que s'il n'eût point été amoureux, dit au prince tout ce qu'il connoissoit en cette princesse capable de la lui faire aimer; et il avertit aussi madame de Montpensier de toutes les choses qu'elle devoit faire pour achever de gagner le cœur et l'estime de son mari.

Enfin, la passion du comte le portoit si naturellement à ne songer qu'à ce qui pouvoit augmenter le bonheur et la gloire de cette princesse, qu'il oublioit sans peine l'intérêt qu'ont les amans à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient dans une parfaite intelligence avec leurs maris. La paix ne fit que paroître. La guerre recommença aussitôt, par le dessein qu'eut le roi de faire arrêter à Noyers le prince de Condé et l'amiral de Châtillon; et, ce dessein ayant été découvert, l'on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, et le prince de Montpensier fut contraint de quitter sa femme, pour se rendre où son devoir l'appeloit. Chabanes le suivit à la cour, s'étant entièrement justifié auprès de la reine. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il quitta la princesse, qui, de son côté, demeura fort triste des périls où la guerre alloit exposer son mari. Les chefs des huguenots s'étoient retirés à la Rochelle. Le Poitou et la Saintonge étant dans leur parti, la guerre s'y alluma fortement, et le roi y rassembla toutes ses troupes. Le duc d'Anjou, son frère, qui fut depuis Henri III, y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions, et entr'autres par la bataille de Jarnac, où le prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le duc de Guise com-

mença à avoir des emplois considérables, et à faire connoître qu'il passoit de beaucoup les grandes espérances qu'on avoit conçues de lui. Le prince de Montpensier, qui le haïssoit, et comme son ennemi particulier, et comme celui de sa maison, ne voyoit qu'avec peine la gloire de ce duc, aussi bien que l'amitié que lui témoignoit le duc d'Anjou. Après que les deux armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun consentement on licencia les troupes pour quelque temps. Le duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les places qui eussent pu être attaquées. Le duc de Guise y demeura avec lui; et le prince de Montpensier, accompagné du comte de Chabanes, s'en retourna à Champigni, qui n'étoit pas fort éloigné de là; le duc d'Anjou alloit souvent visiter les places qu'il faisoit fortifier. Un jour qu'il revenoit à Loches par un chemin peu connu de sa suite, le duc de Guise, qui se vantoit de le savoir, se mit à la tête de la troupe pour servir de guide; mais, après avoir marché quelque temps, il s'égara et se trouva sur le bord d'une petite rivière, qu'il ne reconnut pas lui-même. Le duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits; et étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joie qu'ont accoutumé de l'être de jeunes

princes, ils aperçurent un petit bateau qui étoit arrêté au milieu de la rivière, et, comme elle n'étoit pas large, ils distinguèrent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, et une entr'autres qui leur sembla fort belle, qui étoit habillée magnifiquement, et qui regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elles. Cette aventure donna une nouvelle joie à ces jeunes princes, et à tous ceux de leur suite. Elle leur parut une chose de roman. Les uns disoient au duc de Guise, qu'il les avoit égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne; les autres, qu'il falloit, après ce qu'avoit fait le hasard, qu'il en devînt amoureux; et le duc d'Anjou soutenoit que c'étoit lui qui devoit être son amant. Enfin, voulant pousser l'aventure à bout, ils firent avancer dans la rivière de leurs gens à cheval, le plus avant qu'il se put, pour crier à cette dame que c'étoit M. d'Anjou, qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau, et qui prioit qu'on le vînt prendre. Cette dame, qui étoit la princesse de Montpensier, entendant dire que le duc d'Anjou étoit là, et ne doutant point à la quantité de gens qu'elle voyoit au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il étoit. Sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres; mais elle distingua

encore plutôt le duc de Guise : sa vue lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir et qui la fit paroître aux yeux de ces princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'étoit fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avoit vue. Il dit au duc d'Anjou qui elle étoit, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avoit prise; mais voyant madame de Montpensier si belle, et cette aventure lui plaisant si fort, il résolut de l'achever; et, après mille excuses et mille complimens, il inventa une affaire considérable, qu'il disoit avoir au-delà de la rivière, et accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les suivoient d'aller passer la rivière à un autre endroit, et de les venir joindre à Champigni, que madame de Montpensier leur dit n'être qu'à deux lieues de là. Sitôt qu'ils furent dans le bateau, le duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une si agréable rencontre, et ce qu'elle faisoit au milieu de la rivière. Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigni avec le prince son mari, dans le dessein de le suivre à la chasse, et s'étant trouvée trop lasse, elle étoit venue sur le bord de la rivière, où la curiosité de voir

prendre un saumon qui avoit donné dans un filet, l'avoit fait entrer dans ce bateau. M. de Guise ne se mêloit point dans la conversation; mais sentant réveiller vivement dans son cœur tout ce que cette princesse y avoit autrefois fait naître, il pensoit en lui-même qu'il sortiroit difficilement de cette aventure, sans rentrer dans ses liens. Ils arrivèrent bientôt au bord, où ils trouvèrent les chevaux et les écuyers de madame de Montpensier qui l'attendoient. Le duc d'Anjou et le duc de Guise lui aidèrent à monter à cheval, où elle se tenoit avec une grâce admirable. Pendant tout le chemin, elle les entretint agréablement de diverses choses. Ils ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit, qu'ils l'avoient été de sa beauté; et ils ne purent s'empêcher de lui faire connoître qu'ils en étoient extraordinairement surpris. Elle répondit à leurs louanges avec toute la modestie imaginable; mais un peu plus froidement à celles du duc de Guise, voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avoit eue pour lui. En arrivant dans la première cour de Champigni, ils trouvèrent le prince de Montpensier, qui ne faisoit que de revenir de la chasse. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de sa femme; mais il fut extrême, quand

s'approchant de plus près, il reconnut que c'étoit le duc d'Anjou et le duc de Guise. La haine qu'il avoit pour le dernier, se joignant à sa jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces princes avec sa femme, sans savoir comment ils s'y étoient trouvés, ni ce qu'ils venoient faire en sa maison, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avoit. Il en rejeta adroitement la cause sur la crainte de ne pouvoir recevoir un si grand prince selon sa qualité, et comme il l'eût bien souhaité. Le comte de Chabanes avoit encore plus de chagrin de voir M. de Guise auprès de madame de Montpensier, que M. de Montpensier n'en avoit lui-même : ce que le hasard avoit fait pour rassembler ces deux personnes lui sembloit de si mauvais augure, qu'il pronostiquoit aisément que ce commencement de roman ne seroit pas sans suite. Madame de Montpensier fit le soir les honneurs de chez elle avec le même agrément qu'elle faisoit toutes choses. Enfin elle ne plut que trop à ses hôtes. Le duc d'Anjou, qui étoit fort galant et fort bien fait, ne put voir une fortune si digne de lui, sans la souhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que M. de Guise; et, feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigni, sans être obligé d'y demeurer que

par les charmes de madame de Montpensier, le prince son mari ne faisant point de violence pour l'y retenir. Le duc de Guise ne partit pas sans faire entendre à madame de Montpensier qu'il étoit pour elle ce qu'il avoit été autrefois : et, comme sa passion n'avoit été sue de personne, il lui dit plusieurs fois devant tout le monde, sans être entendu que d'elle, que son cœur n'étoit point changé : et lui et le duc d'Anjou partirent de Champigni avec beaucoup de regret. Ils marchèrent long-temps tous deux dans un profond silence. Mais enfin le duc d'Anjou, s'imaginant tout d'un coup que ce qui faisoit sa rêverie pouvoit bien causer celle du duc de Guise, lui demanda brusquement s'il pensoit aux beautés de la princesse de Montpensier. Cette demande si brusque, jointe à ce qu'avoit déjà remarqué le duc de Guise des sentimens du duc d'Anjou, lui fit voir qu'il seroit infailliblement son rival, et qu'il lui étoit très-important de ne pas découvrir son amour à ce prince. Pour lui en ôter tout soupçon, il lui répondit, en riant, qu'il paroissoit lui-même si occupé de la rêverie dont il l'accusoit, qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'interrompre; que les beautés de la princesse de Montpensier n'étoient pas nouvelles pour lui; qu'il s'étoit accoutumé à en supporter l'éclat du temps

qu'elle étoit destinée à être sa belle-sœur; mais qu'il voyoit bien que tout le monde n'en étoit pas si peu ébloui. Le duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avoit encore rien vu qui lui parût comparable à cette jeune princesse, et qu'il sentoit bien que sa vue lui pourroit être dangereuse, s'il y étoit souvent exposé. Il voulut faire convenir le duc de Guise qu'il sentoit la même chose; mais ce duc, qui commençoit à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. Ces princes s'en retournèrent à Loches, faisant souvent leur agréable conversation de l'aventure qui leur avoit découvert la princesse de Montpensier. Ce ne fut pas un sujet de si grand divertissement dans Champigni. Le prince de Montpensier étoit mal content de tout ce qui étoit arrivé, sans qu'il en pût dire le sujet. Il trouvoit mauvais que sa femme se fût trouvée dans ce bateau. Il lui sembloit qu'elle avoit reçu trop agréablement ces princes, et ce qui lui déplaisoit le plus, étoit d'avoir remarqué que le duc de Guise l'avoit regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avoit témoigné lors de son mariage; et il eut quelque pensée que, dès ce temps-là même, il en étoit amoureux. Le chagrin que tous ses soupçons lui causèrent, donna de mauvaises heures à

la princesse de Montpensier. Le comte de Chabanes, selon sa coutume, prit soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout à fait, afin de persuader par là à la princesse, combien la passion qu'il avoit pour elle étoit sincère et désintéressée. Il ne put s'empêcher de lui demander quel effet avoit produit en elle la vue du duc de Guise. Elle lui apprit qu'elle en avoit été troublée, par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avoit autrefois témoignée; qu'elle l'avoit trouvé beaucoup mieux fait qu'il n'étoit en ce temps-là; et que même il lui avoit paru qu'il vouloit lui persuader qu'il l'aimoit encore; mais elle l'assura en même temps que rien ne pouvoit ébranler la résolution qu'elle avoit prise de ne s'engager jamais. Le comte de Chabanes eut bien de la joie d'apprendre cette résolution; mais rien ne le pouvoit rassurer sur le duc de Guise. Il témoigna à la princesse qu'il appréhendoit extrêmement que les premières impressions ne revinssent bientôt, et il lui fit comprendre la mortelle douleur qu'il auroit, pour leur intérêt commun, s'il la voyoit un jour changer de sentimens. La princesse de Montpensier, continuant toujours son procédé avec lui, ne répondoit presque pas à ce qu'il lui disoit de sa passion, et ne considéroit toujours en lui que la qualité du meilleur ami du

monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'amant.

Les armées étant remises sur pied, tous les princes y retournèrent; et le prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vînt à Paris, pour n'être plus si proche des lieux où se faisoit la guerre. Les huguenots assiégèrent la ville de Poitiers. Le duc de Guise s'y jeta pour la défendre, et il y fit des actions qui suffiroient seules pour rendre glorieuse une autre vie que la sienne. Ensuite la bataille de Moncontour se donna. Le duc d'Anjou, après avoir pris Saint-Jean-d'Angely, tomba malade, et quitta en même temps l'armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avoit de revenir goûter le repos et les douceurs de Paris, où la présence de la princesse de Montpensier n'étoit pas la moindre raison qui l'attirât. L'armée demeura sous le commandement du prince de Montpensier; et, peu de temps après, la paix étant faite, toute la cour se trouva à Paris. La beauté de la princesse effaça toutes celles qu'on avoit admirées jusqu'alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit et de sa personne. Le duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentimens qu'il avoit conçus pour elle à Champigni; il prit un soin extrême de les lui faire connoître par toutes sor-

tes de soins, prenant garde, toutefois, à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatans, de peur de donner de la jalousie au prince, son mari. Le duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux; et, voulant, par plusieurs raisons, tenir sa passion cachée, il résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencemens qui font toujours naître le bruit et l'éclat. Étant un jour chez la reine, à une heure où il y avoit très-peu de monde, la reine s'étant retirée pour parler d'affaire avec le cardinal de Lorraine, la princesse de Montpensier y arriva. Il se décida à prendre ce moment pour lui parler, et s'approchant d'elle : Je vais vous surprendre, madame, lui dit-il, et vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre sévérité, ni la haine de M. le prince de Montpensier, ni la concurrence du premier prince du royaume, ne sauroient lui ôter un moment de sa violence. Il auroit été plus respectueux de vous la faire connoître par mes actions que par mes paroles; mais, madame, mes actions l'auroient apprise à d'autres aussi bien qu'à vous, et je souhaite que vous sachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer. La princesse fut d'a-

bord si surprise et si troublée de ce discours, qu'elle ne songea pas à l'interrompre; mais ensuite, étant revenue à elle, et commençant à lui répondre, le prince de Montpensier entra. Le trouble et l'agitation étoient peints sur le visage de la princesse; la vue de son mari acheva de l'embarrasser, de sorte qu'elle lui en laissa plus entendre, que le duc de Guise ne lui en venoit de dire. La reine sortit de son cabinet, et le duc se retira pour guérir la jalousie de ce prince. La princesse de Montpensier trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable. Il s'emporta contr'elle avec des violences épouvantables, et lui défendit de parler jamais au duc de Guise. Elle se retira bien triste dans son appartement, et bien occupée des aventures qui lui étoient arrivées ce jour-là. Le jour suivant, elle revit le duc de Guise chez la reine; mais il ne l'aborda pas, et se contenta de sortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avoit que faire quand elle n'y étoit pas. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la passion de ce duc, sans qu'il essayât de lui en parler, que lorsqu'il ne pouvoit être vu de personne. Comme elle étoit bien persuadée de cette passion, elle commença, nonobstant toutes les résolutions qu'elle avoit faites à Champigni,

à sentir, dans le fond de son cœur, quelque chose de ce qui y avoit été autrefois. Le duc d'Anjou, de son côté, n'oublioit rien pour lui témoigner son amour en tous les lieux où il la pouvoit voir, et il la suivoit continuellement chez la reine, sa mère. La princesse, sa sœur, de qui il étoit aimé, en étoit traitée avec une rigueur capable de guérir toute autre passion que la sienne. On découvrit, en ce temps-là, que cette princesse, qui fut depuis la reine de Navarre, eut quelqu'attachement pour le duc de Guise; et ce qui le fit découvrir davantage fut le refroidissement qui parut du duc d'Anjou pour le duc de Guise. La princesse de Montpensier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifférente, et qui lui fit sentir qu'elle prenoit plus d'intérêt au duc de Guise qu'elle ne pensoit. M. de Montpensier, son beau-père, épousant alors mademoiselle de Guise, sœur de ce duc, elle étoit contrainte de le voir souvent dans les lieux où les cérémonies des noces les appeloient l'un et l'autre. La princesse de Montpensier ne pouvant plus souffrir qu'un homme que toute la France croyoit amoureux de madame, osât lui dire qu'il l'étoit d'elle, et se sentant offensée, et quasi affligée de s'être trompée elle-même, un jour que le duc de Guise la rencontra chez sa sœur, un peu éloignée des au-

tres, et qu'il lui voulut parler de sa passion, elle l'interrompit brusquement, et lui dit d'un ton de voix qui marquoit sa colère : Je ne comprends pas qu'il faille, sur le fondement d'une foiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme moi, et sur-tout quand on l'est d'une autre à la vue de toute la cour. Le duc de Guise, qui avoit beaucoup d'esprit et qui étoit fort amoureux, n'eut besoin de consulter personne, pour entendre tout ce que signifioient les paroles de la princesse. Il lui répondit avec beaucoup de respect : J'avoue, madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriser l'honneur d'être beau-frère de mon roi, plutôt que de vous laisser soupçonner un moment que je pouvois désirer un autre cœur que le vôtre; mais, si vous voulez me faire la grâce de m'écouter, je suis assuré de me justifier auprès de vous. La princesse de Montpensier ne répondit point; mais elle ne s'éloigna pas, et le duc de Guise, voyant qu'elle lui donnoit l'audience qu'il souhaitoit, lui apprit que, sans s'être attiré les bonnes grâces de madame par aucun soin, elle l'en avoit honoré; et que, n'ayant nulle passion pour elle, il avoit très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faisoit, jusqu'à ce qu'elle lui eût donné quelqu'espérance de l'épouser; qu'à la

vérité, la grandeur où ce mariage pouvoit l'élever, l'avoit obligé de lui rendre plus de devoirs; et que c'étoit ce qui avoit donné lieu au soupçon qu'en avoient eu le roi et le duc d'Anjou; que l'opposition de l'un ni de l'autre ne le dissuadoit pas de son dessein; mais que, si ce dessein lui déplaisoit, il l'abandonnoit, dès l'heure même, pour n'y penser de sa vie. Le sacrifice que le duc de Guise faisoit à la princesse, lui fit oublier toute la colère avec laquelle elle avoit commencé de lui parler. Elle changea de discours, et se mit à l'entretenir de la foiblesse qu'avoit eue madame de l'aimer la première, et de l'avantage considérable qu'il recevroit en l'épousant. Enfin, sans rien dire d'obligeant au duc de Guise, elle lui fit revoir mille choses agréables, qu'il avoit trouvées autrefois en mademoiselle de Mézière. Quoiqu'ils ne se fussent point parlé depuis longtemps, ils se trouvèrent accoutumés l'un à l'autre, et leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur étoit pas inconnu. Ils finirent cette agréable conversation, qui laissa une sensible joie dans l'esprit du duc de Guise. La princesse n'en eut pas une petite de connoître qu'il l'aimoit véritablement. Mais, quand elle fut dans son cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissée fléchir si aisément

aux excuses du duc de Guise, sur l'embarras où elle s'alloit plonger en s'engageant dans une chose qu'elle avoit regardée avec tant d'horreur, et sur les effroyables malheurs, où la jalousie de son mari la pouvoit jeter! Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions; mais elles se dissipèrent dès le lendemain par la vue du duc de Guise. Il ne manquoit point de lui rendre un compte exact de ce qui se passoit entre madame et lui. La nouvelle alliance de leurs maisons lui donnoit occasion de lui parler souvent; mais il n'avoit pas peu de peine à la guérir de la jalousie que lui donnoit la beauté de madame, contre laquelle il n'y avoit point de serment qui la pût rassurer. Cette jalousie servoit à la princesse de Montpensier à défendre le reste de son cœur contre les soins du duc de Guise, qui en avoit déjà gagné la plus grande partie. Le mariage du roi avec la fille de l'empereur Maximilien remplit la cour de fêtes et de réjouissances. Le roi fit un ballet, où dansoient madame et toutes les princesses. La princesse de Montpensier pouvoit seule lui disputer le prix de la beauté. Le duc d'Anjou dansoit une entrée de Maures; et le duc de Guise, avec quatre autres, étoit de son entrée. Leurs habits étoient tous pareils, comme le sont d'ordinaire les habits de ceux qui dansent une même entrée. La

première fois que le ballet se dansa, le duc de Guise, avant de danser, n'ayant pas encore son masque, dit quelques mots en passant à la princesse de Montpensier. Elle s'aperçut bien que le prince, son mari, y avoit pris garde; ce qui la mit en inquiétude. Quelque temps après, voyant le duc d'Anjou avec son masque et son habit de Maure, qui venoit pour lui parler, troublée de son inquiétude, elle crut que c'étoit encore le duc de Guise; et, s'approchant de lui : N'ayez des yeux ce soir que pour madame, lui dit-elle; je n'en serai point jalouse; je vous l'ordonne : on m'observe; ne m'approchez plus. Elle se retira aussitôt qu'elle eut achevé ces paroles. Le duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit, dans ce moment, qu'il avoit un rival aimé. Il comprit, par le nom de madame, que ce rival étoit le duc de Guise; et il ne put douter que la princesse, sa sœur, ne fût le sacrifice qui avoit rendu la princesse de Montpensier favorable aux vœux de son rival. La jalousie, le dépit et la rage, se joignant à la haine qu'il avoit déjà pour lui, firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, et il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation, qui lui étoit naturelle, ne fût venue à son secours, et ne

l'eût obligé, par des raisons puissantes, en l'état qu'étoient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise. Il ne put toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il savoit le secret de son amour; et l'abordant en sortant de la salle où l'on avoit dansé : C'est trop, lui dit-il, d'oser lever les yeux jusqu'à ma sœur, et de m'ôter ma maîtresse. La considération du roi m'empêche d'éclater; mais souvenez-vous que la perte de votre vie sera peut-être la moindre chose dont je punirai quelque jour votre témérité. La fierté du duc de Guise n'étoit pas accoutumée à de telles menaces; il ne put néanmoins y répondre, parce que le roi, qui sortoit dans ce moment, les appela tous deux; mais elles gravèrent dans son cœur un désir de vengeance, qu'il travailla toute sa vie à satisfaire. Dès le même soir, le duc d'Anjou lui rendit toutes sortes de mauvais offices auprès du roi. Il lui persuada que jamais madame ne consentiroit d'être mariée avec le roi de Navarre, avec qui on proposoit de la marier, tant que l'on souffriroit que le duc de Guise l'approchât; et qu'il étoit honteux de souffrir qu'un de ses sujets, pour satisfaire à sa vanité, apportât de l'obstacle à une chose qui devoit donner la paix à la France. Le roi avoit déjà assez d'aigreur contre le duc de Guise; ce discours

l'augmenta si fort, que le voyant le lendemain, comme il se présentoit pour entrer au bal chez la reine, paré d'un nombre infini de pierreries, mais plus paré encore de sa bonne mine, il se mit à l'entrée de la porte, et lui demanda brusquement où il alloit; le duc, sans s'étonner, lui dit qu'il venoit pour lui rendre ses très-humbles services; à quoi le roi répliqua, qu'il n'avoit pas besoin de ceux qu'il lui rendoit, et se tourna, sans le regarder. Le duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la salle, outré, dans le cœur, et contre le roi, et contre le duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle, et, par une manière de dépit, il s'approcha beaucoup plus de madame qu'il n'avoit accoutumé; joint que ce que lui avoit dit le duc d'Anjou de la princesse de Montpensier, l'empêchoit de jeter les yeux sur elle. Le duc d'Anjou les observoit soigneusement l'un et l'autre. Les yeux de cette princesse laissoient voir, malgré elle, quelque chagrin, lorsque le duc de Guise parloit à madame. Le duc d'Anjou, qui avoit compris par ce qu'elle lui avoit dit, en le prenant pour M. de Guise, qu'elle avoit de la jalousie, espéra de les brouiller, et, se mettant auprès d'elle : C'est pour votre intérêt, madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le duc

de Guise ne mérite pas que vous l'ayez choisi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une vérité que je ne sais que trop. Il vous trompe, madame, et vous sacrifie à ma sœur, comme il vous l'a sacrifiée. C'est un homme qui n'est capable que d'ambition; mais, puisqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'est assez. Je ne m'opposerai pas à une fortune que je méritois, sans doute, mieux que lui. Je m'en rendrois indigne, si je m'opiniâtrois davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre possède. C'est trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence. Je ne veux pas y faire succéder la haine, en vous importunant plus long-temps de la plus fidèle passion qui fut jamais. Le duc d'Anjou, qui étoit effectivement touché d'amour et de douleur, put à peine achever ces paroles, et, quoiqu'il eût commencé son discours dans un esprit de dépit et de vengeance, il s'attendrit, en considérant la beauté de la princesse, et la perte qu'il faisoit, en perdant l'espérance d'en être aimé; de sorte que, sans attendre sa réponse, il sortit du bal, feignant de se trouver mal, et s'en alla chez lui rêver à son malheur. La princesse de Montpensier demeura affligée et troublée, comme on se le peut imaginer. Voir sa réputation et le secret de sa vie entre les mains d'un prince qu'elle

avoit maltraité, et apprendre par lui, sans pouvoir en douter, qu'elle étoit trompée par son amant, étoient des choses peu capables de lui laisser la liberté d'esprit que demandoit un lieu destiné à la joie. Il fallut pourtant demeurer en ce lieu, et aller souper ensuite chez la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, qui l'emmena avec elle. Le duc de Guise, qui mouroit d'impatience de lui conter ce qu'avoit dit le duc d'Anjou le jour précédent, la suivit chez sa sœur. Mais quel fut son étonnement, lorsque, voulant entretenir cette belle princesse, il trouva qu'elle ne lui parloit que pour lui faire des reproches épouvantables; et le dépit lui faisoit faire ces reproches si confusément, qu'il n'y pouvoit rien comprendre, sinon qu'elle l'accusoit d'infidélité et de trahison. Accablé de désespoir de trouver une si grande augmentation de douleur où il avoit espéré de se consoler de tous ses ennuis, et aimant cette princesse avec une passion qui ne pouvoit plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup. Vous serez satisfaite, madame, lui dit-il; je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance royale n'auroit pu obtenir de moi. Il m'en coûtera ma fortune; mais c'est peu de chose pour vous satisfaire. Sans demeurer davantage chez la duchesse, sa sœur, il

s'en alla trouver, à l'heure même, les cardinaux, ses oncles, et, sur le prétexte du mauvais traitement qu'il avoit reçu du roi, il leur fit voir une si grande nécessité pour sa fortune à faire paroître qu'il n'avoit aucune pensée d'épouser madame, qu'il les obligea à conclure son mariage avec la princesse de Portien, duquel on avoit déjà parlé. La nouvelle de ce mariage fut aussitôt sue par tout Paris. Tout le monde fut surpris, et la princesse de Montpensier en fut touchée de joie et de douleur. Elle fut bien-aise de voir par là le pouvoir qu'elle avoit sur le duc, et elle fut fâchée, en même-temps, de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de madame. Le duc, qui vouloit au moins que l'amour le récompensât de ce qu'il perdoit du côté de la fortune, pressa la princesse de lui donner une audience particulière, pour s'éclaircir des reproches injustes qu'elle lui avoit faits. Il obtint qu'elle se trouveroit chez la duchesse de Montpensier, sa sœur, à une heure que cette duchesse n'y seroit pas, et qu'il pourroit l'entretenir en particulier. Le duc de Guise eut la joie de se pouvoir jeter à ses pieds, de lui parler en liberté de sa passion, et de lui dire ce qu'il avoit souffert de ses soupçons. La princesse ne pouvoit s'ôter de l'esprit ce que lui avoit dit le duc d'Anjou, quoi-

que le procédé du duc de Guise la dût absolument rassurer. Elle lui apprit le juste sujet qu'elle avoit de croire qu'il l'avoit trahie, puisque le duc d'Anjou savoit ce qu'il ne pouvoit avoir appris que de lui. Le duc de Guise ne savoit pas où se défendre, et étoit aussi embarrassé que la princesse de Montpensier à deviner ce qui avoit pu découvrir leur intelligence. Enfin, dans la suite de leur conversation, comme elle lui remontroit qu'il avoit eu tort de précipiter son mariage avec la princesse de Portien, et d'abandonner celui de madame, qui lui étoit si avantageux, elle lui dit qu'il pouvoit bien juger qu'elle n'en avoit eu aucune jalousie, puisque le jour du ballet, elle-même l'avoit conjuré de n'avoir des yeux que pour madame. Le duc de Guise lui dit qu'elle avoit eu intention de lui faire ce commandement, mais qu'assurément elle ne le lui avoit pas fait. La princesse lui soutint le contraire. Enfin, à force de disputer et d'approfondir, ils trouvèrent qu'il falloit qu'elle se fût trompée dans la ressemblance des habits, et qu'elle-même eût appris au duc d'Anjou ce qu'elle accusoit le duc de Guise de lui avoir appris. Le duc de Guise, qui étoit presque justifié dans son esprit par son mariage, le fut entièrement par cette conversation. Cette belle princesse ne put refuser son cœur à un homme

qui l'avoit possédé autrefois, et qui venoit de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux, et lui permit de croire qu'elle n'étoit pas insensible à sa passion. L'arrivée de la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, finit cette conversation, et empêcha le duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joie. Quelque temps après, la cour s'en allant à Blois, où la princesse de Montpensier la suivit, le mariage de madame avec le roi de Navarre y fut conclu. Le duc de Guise ne connoissant plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la princesse, vit avec joie la conclusion de ce mariage, qui l'auroit accablé de douleur dans un autre temps. Il ne pouvoit si bien cacher son amour, que le prince de Montpensier n'en entrevît quelque chose, lequel n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la princesse, sa femme, de s'en aller à Champigni. Ce commandement lui fut bien rude; il fallut pourtant obéir. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au duc de Guise; mais elle se trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin, après avoir bien cherché, elle jeta les yeux sur le comte de Chabanes, qu'elle comptoit toujours pour son ami, sans considérer qu'il étoit son amant. Le duc de Guise, qui savoit à quel point

ce comte étoit ami du prince de Montpensier, fut épouvanté qu'elle le choisît pour son confident; mais elle lui répondit si bien de sa fidélité, qu'elle le rassura. Il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément. Le comte de Chabanes, qui avoit toujours été malade à Paris pendant le séjour de la princesse de Montpensier à Blois, sachant qu'elle s'en alloit à Champigni, la fut trouver sur le chemin, pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses et mille amitiés, et lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier, dont il fut d'abord charmé. Mais quels furent son étonnement et sa douleur, quand il trouva que cette impatience n'alloit qu'à lui conter qu'elle étoit passionnément aimée du duc de Guise, et qu'elle l'aimoit de la même sorte! Son étonnement et sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La princesse, qui étoit alors pleine de sa passion, et qui trouvoit un soulagement extrême à lui en parler, ne prit pas garde à son silence, et se mit à lui conter jusqu'aux plus petites circonstances de son aventure. Elle lui dit comme le duc de Guise et elle étoient convenus de recevoir, par son moyen, les lettres qu'ils devoient s'écrire. Ce fut le dernier coup pour le comte de Chabanes, de voir que sa

maîtresse vouloit qu'il servît son rival, et qu'elle lui en faisoit la proposition comme d'une chose qui lui devoit être agréable. Il étoit si absolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ses sentimens. Il lui témoigna seulement la surprise où il étoit de voir en elle un si grand changement. Il espéra d'abord que ce changement, qui lui ôtoit toute espérance, lui ôteroit aussi toute sa passion; mais il trouva cette princesse si charmante, sa beauté naturelle étant encore beaucoup augmentée par une certaine grâce que lui avoit donnée l'air de la cour, qu'il sentit qu'il l'aimoit plus que jamais. Toutes les confidences qu'elle lui faisoit sur la tendresse et sur la délicatesse de ses sentimens pour le duc de Guise, lui faisoient voir le prix du cœur de cette princesse, et lui donnoient un vif désir de le posséder. Comme sa passion étoit la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire; car elle le fit résoudre à porter à sa maîtresse les lettres de son rival. L'absence du duc de Guise donnoit un chagrin mortel à la princesse de Montpensier, et, n'espérant de soulagement que par ses lettres, elle tourmentoit incessamment le comte de Chabanes, pour savoir s'il n'en recevoit point, et se prenoit quasi à lui de n'en avoir pas assez tôt. Enfin, il en reçut par un

gentilhomme du duc de Guise, et il les lui apporta à l'heure même, pour ne pas retarder sa joie d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le soin de la cacher, et lui fit avaler à longs traits tout le poison imaginable, en lui lisant ces lettres, et la réponse tendre et galante qu'elle y faisoit. Il porta cette réponse au gentilhomme, avec la même fidélité avec laquelle il avoit rendu la lettre à la princesse, mais avec plus de douleur. Il se consola pourtant un peu dans la pensée que cette princesse feroit quelque réflexion sur ce qu'il faisoit pour elle, et qu'elle lui en témoigneroit de la reconnoissance. La trouvant de jour en jour plus rude pour lui, par le chagrin qu'elle avoit d'ailleurs, il prit la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui faisoit souffrir. La princesse, qui n'avoit dans la tête que le duc de Guise, et qui ne trouvoit que lui seul digne de l'adorer, trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le comte de Chabanes en cette occasion, qu'elle n'avoit fait la première fois qu'il lui avoit parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi bien que sa patience, fût extrême, et à toute épreuve, il quitta la princesse et s'en alla chez un de ses amis dans le voisinage de Champigni, d'où il lui écrivit avec toute la rage

que pouvoit lui causer un si étrange procédé ; mais néanmoins avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité ; et, par sa lettre, il lui disoit un éternel adieu. La princesse commença à se repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avoit tant de pouvoir ; et, ne pouvant se résoudre à le perdre, non seulement à cause de l'amitié qu'elle avoit pour lui, mais aussi par l'intérêt de son amour, pour lequel il lui étoit tout à fait nécessaire, elle lui manda qu'elle vouloit absolument lui parler encore une fois, et, après cela, qu'elle le laissoit libre de faire ce qu'il lui plairoit. L'on est bien foible quand on est amoureux. Le comte revint, et, en moins d'une heure, la beauté de la princesse de Montpensier, son esprit et quelques paroles obligeantes le rendirent plus soumis qu'il n'avoit jamais été, et il lui donna même des lettres du duc de Guise, qu'il venoit de recevoir. Pendant ce temps, l'envie qu'on eut à la cour d'y faire venir les chefs du parti huguenot, pour cet horrible dessein qu'on exécuta le jour de la Saint-Barthelemi, fit que le roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les princes de la maison de Bourbon, et tous ceux de la maison de Guise. Le prince de Montpensier s'en retourna à Champigni, pour achever d'accabler la princesse, sa femme, par

sa présence. Le duc de Guise s'en alla à la campagne, chez le cardinal de Lorraine, son oncle. L'amour et l'oisiveté mirent dans son esprit un si violent désir de voir la princesse de Montpensier, que, sans considérer ce qu'il hasardoit pour elle et pour lui, il feignit un voyage, et, laissant tout son train dans une petite ville, il prit avec lui ce seul gentilhomme qui avoit déjà fait plusieurs voyages à Champigni, et il s'y en alla en poste. Comme il n'avoit point d'autre adresse que celle du comte de Chabanes, il lui fit écrire un billet par ce même gentilhomme, par lequel ce gentilhomme le prioit de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquoit. Le comte de Chabanes, croyant que c'étoit seulement pour recevoir des lettres du duc de Guise, l'alla trouver; mais il fut extrêmement surpris, quand il vit le duc de Guise, et il n'en fut pas moins affligé. Ce duc, occupé de son dessein, ne prit non plus garde à l'embarras du comte que la princesse de Montpensier avoit fait à son silence, lorsqu'elle lui avoit conté son amour. Il se mit à lui exagérer sa passion et à lui faire comprendre qu'il mourroit infailliblement, s'il ne lui faisoit obtenir de la princesse la permission de la voir. Le comte de Chabanes lui répondit froidement qu'il diroit à cette princesse tout ce qu'il souhaitoit qu'il lui

dit, et qu'il viendroit lui en rendre réponse. Il s'en retourna à Champigni, combattu de ses propres sentimens, mais avec une violence qui lui ôtoit quelquefois toute sorte de connoissance. Souvent il prenoit la résolution de renvoyer le duc de Guise sans le dire à la princesse de Montpensier; mais la fidélité exacte qu'il lui avoit promise changeoit aussitôt sa résolution. Il arriva auprès d'elle, sans savoir ce qu'il devoit faire; et, apprenant que le prince de Montpensier étoit à la chasse, il alla droit à l'appartement de la princesse qui, le voyant troublé, fit retirer aussitôt ses femmes pour savoir le sujet de ce trouble. Il lui dit, en se modérant le plus qu'il lui fut possible, que le duc de Guise étoit à une lieue de Champigni, et qu'il souhaitoit passionnément de la voir. La princesse fit un grand cri à cette nouvelle, et son embarras ne fut guère moindre que celui du comte. Son amour lui présenta d'abord la joie qu'elle auroit de voir un homme qu'elle aimoit si tendrement. Mais, quand elle pensa combien cette action étoit contraire à sa vertu, et qu'elle ne pouvoit voir son amant qu'en le faisant entrer la nuit chez elle, à l'insçu de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable. Le comte de Chabanes attendoit sa réponse comme une chose qui alloit décider de sa

vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la princesse par son silence, il prit la parole pour lui représenter tous les périls où elle s'exposeroit par cette entrevue ; et, voulant lui faire voir qu'il ne lui tenoit pas ce discours pour ses intérêts, il lui dit : Si, après tout ce que je viens de vous représenter, madame, votre passion est la plus forte, et que vous désiriez voir le duc de Guise, que ma considération ne vous en empêche point, si celle de votre intérêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore, ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidèles que moi pour se la procurer. Oui, madame, si vous le voulez, j'irai querir le duc de Guise dès ce soir, car il est trop périlleux de le laisser plus long-temps où il est, et je l'emmenerai dans votre appartement. Mais par où et comment, interrompit la princesse? Ah! madame, s'écria le comte, c'en est fait, puisque vous ne délibérez plus que sur les moyens. Il viendra, madame, ce bienheureux amant. Je l'emmenerai par le parc : donnez ordre seulement à celle de vos femmes à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baisse, précisément à minuit, le petit pont-levis qui donne de votre antichambre dans le parterre, et ne vous inquiétez pas du reste. En achevant ces paroles, il se leva ; et, sans at-

tendre d'autre consentement de la princesse de Montpensier, il remonta à cheval, et vint trouver le duc de Guise, qui l'attendoit avec une impatience extrême. La princesse de Montpensier demeura si troublée, qu'elle fut quelque temps sans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeler le comte de Chabanes, pour lui défendre d'emmener le duc de Guise; mais elle n'en eut pas la force. Elle pensa que, sans le rappeler, elle n'avoit qu'à ne point faire abaisser le pont. Elle crut qu'elle continueroit dans cette résolution. Quand l'heure de l'assignation approcha, elle ne put résister davantage à l'envie de voir un amant qu'elle croyoit si digne d'elle, et elle instruisit une de ses femmes de tout ce qu'il falloit faire pour introduire le duc de Guise dans son appartement. Cependant, et ce duc et le comte de Chabanes approchoient de Champigni; mais dans un état bien différent : le duc abandonnoit son âme à la joie et à tout ce que l'espérance inspire de plus agréable, et le comte s'abandonnoit à un désespoir et à une rage qui le poussèrent mille fois à donner de son épée au travers du corps de son rival. Enfin ils arrivèrent au parc de Champigni, où ils laissèrent leurs chevaux à l'écuyer du duc de Guise; et, passant par des brèches qui étoient aux murailles, ils vinrent dans

le parterre. Le comte de Chabanes, au milieu de son désespoir, avoit toujours quelqu'espérance que la raison reviendroit à la princesse de Montpensier, et qu'elle prendroit enfin la résolution de ne point voir le duc de Guise. Quand il vit ce petit pont abaissé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire, et ce fut aussi alors qu'il fut tout prêt à se porter aux dernières extrémités; mais, venant à penser que, s'il faisoit du bruit, il seroit ouï apparemment du prince de Montpensier dont l'appartement donnoit sur le même parterre, et que tout ce désordre tomberoit ensuite sur la personne qu'il aimoit le plus, sa rage se calma à l'heure même, et il acheva de conduire le duc de Guise aux pieds de sa princesse. Il ne put se résoudre à être témoin de leur conversation, quoique la princesse lui témoignât le souhaiter, et qu'il l'eût bien souhaité lui-même. Il se retira dans un petit passage, qui étoit du côté de l'appartement du prince de Montpensier, ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui aient jamais occupé l'esprit d'un amant. Cependant, quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le pont, le prince de Montpensier, qui par malheur étoit éveillé dans ce moment, l'entendit, et fit lever un de ses valets de chambre pour voir ce que c'étoit. Le valet de chambre

mit la tête à la fenêtre, et, au travers de l'obscurité de la nuit, il aperçut que le pont étoit abaissé. Il en avertit son maître, qui lui commanda en même temps d'aller dans le parc voir ce que ce pouvoit être. Un moment après, il se leva lui-même, étant inquiet de ce qu'il lui sembloit avoir ouï marcher quelqu'un, et s'en vint droit à l'appartement de la princesse sa femme, qui répondoit sur le pont. Dans le moment qu'il approchoit de ce petit passage, où étoit le comte de Chabanes, la princesse de Montpensier, qui avoit quelque honte de se trouver seule avec le duc de Guise, pria plusieurs fois le comte d'entrer dans sa chambre. Il s'en excusa toujours, et, comme elle l'en pressoit davantage, possédé de rage et de fureur, il lui répondit si haut qu'il fut ouï du prince de Montpensier; mais si confusément que ce prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du comte. Une pareille aventure eût donné de l'emportement à un esprit et plus tranquille et moins jaloux : aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage et de la fureur dans celui du prince. Il heurta aussitôt à la porte avec impétuosité, et, criant pour se faire ouvrir, il donna la plus cruelle surprise du monde à la princesse, au duc de Guise et au comte de Chabanes. Le dernier, entendant la voix du prince,

compris d'abord qu'il étoit impossible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre de la princesse sa femme, et, la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment, que, s'il y trouvoit le duc de Guise, madame de Montpensier auroit la douleur de le voir tuer à ses yeux, et que la vie même de cette princesse ne seroit pas en sûreté, il résolut, par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une maîtresse ingrate et un rival aimé. Pendant que le prince de Montpensier donnoit mille coups à la porte, il vint au duc de Guise, qui ne savoit quelle résolution prendre, et il le mit entre les mains de cette femme de madame de Montpensier qui l'avoit fait entrer par le pont, pour le faire sortir par le même lieu, pendant qu'il s'exposeroit à la fureur du prince. A peine le duc étoit hors de l'antichambre, que le prince, ayant enfoncé la porte du passage, entra dans la chambre comme un homme possédé de fureur, et qui cherchoit sur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le comte de Chabanes, et qu'il le vit immobile, appuyé sur la table, avec un visage où la tristesse étoit peinte, il demeura immobile lui-même : et la surprise de trouver, et seul, et la nuit, dans la chambre de sa femme l'homme du monde qu'il aimoit le mieux, le mit hors d'état de pouvoir

parler. La princesse étoit à demi-évanouie sur des carreaux, et jamais peut-être la fortune n'a mis trois personnes en des états si pitoyables. Enfin, le prince de Montpensier, qui ne croyoit pas ce qu'il voyoit, et qui vouloit démêler ce chaos où il venoit de tomber, adressant la parole au comte, d'un ton qui faisoit voir qu'il avoit encore de l'amitié pour lui : Que vois-je, lui dit-il? Est ce une illusion ou une vérité? Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si chèrement, choisisse ma femme entre toutes les autres femmes, pour la séduire? Et vous, madame, dit-il à la princesse, en se tournant de son côté, n'étoit-ce point assez de m'ôter votre cœur et mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvoit consoler de ces malheurs? Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, et éclaircissez-moi une aventure que je ne puis croire telle qu'elle me paroît. La princesse n'étoit pas capable de répondre, et le comte de Chabanes ouvrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler. Je suis criminel à votre égard, lui dit-il enfin, et indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi; mais ce n'est pas de la manière que vous pouvez l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous, et plus désespéré; je ne saurois vous en dire davantage. Ma mort vous vengera, et, si vous voulez

me la donner tout à l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut m'être agréable. Ces paroles, prononcées avec une douleur mortelle et avec un air qui marquoit son innocence, au lieu d'éclaircir le prince de Montpensier, lui persuadoient de plus en plus qu'il y avoit quelque mystère dans cette aventure, qu'il ne pouvoit deviner; et son désespoir s'augmentant par cette incertitude: Otez-moi la vie vous-même, lui dit-il, ou donnez-moi l'éclaircissement de vos paroles; je n'y comprends rien: vous devez cet éclaircissement à mon amitié: vous le devez à ma modération; car tout autre que moi auroit déjà vengé sur votre vie un affront si sensible. Les apparences sont bien fausses, interrompit le comte. Ah! c'est trop, répliqua le prince; il faut que je me venge, et puis je m'éclaircirai à loisir. En disant ces paroles, il s'approcha du comte de Chabanes avec l'action d'un homme emporté de rage. La princesse, craignant quelque malheur (ce qui ne pouvoit pourtant pas arriver, son mari n'ayant point d'épée), se leva pour se mettre entre deux. La foiblesse où elle étoit la fit succomber à cet effort, et, comme elle approchoit de son mari, elle tomba évanouie à ses pieds. Le prince fut encore plus touché de cet évanouissement qu'il n'avoit été de la tranquillité

où il avoit trouvé le comte, lorsqu'il s'étoit approché de lui; et, ne pouvant plus soutenir la vue de deux personnes qui lui donnoient des mouvemens si tristes, il tourna la tête de l'autre côté, et se laissa tomber sur le lit de sa femme, accablé d'une douleur incroyable. Le comte de Chabanes, pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié dont il recevoit tant de marques, et, ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venoit de faire, sortit brusquement de la chambre, et, passant par l'appartement du prince, dont il trouva les portes ouvertes, il descendit dans la cour; il se fit donner des chevaux, et s'en alla dans la campagne, guidé par son seul désespoir. Cependant, le prince de Montpensier, qui voyoit que la princesse ne revenoit point de son évanouissement, la laissa entre les mains de ses femmes, et se retira dans sa chambre avec une douleur mortelle. Le duc de Guise, qui étoit sorti heureusement du parc, sans savoir quasi ce qu'il faisoit, tant il étoit troublé, s'éloigna de Champigni de quelques lieues; mais il ne put s'éloigner davantage, sans savoir des nouvelles de la princesse. Il s'arrêta dans une forêt, et envoya son écuyer pour apprendre du comte de Chabanes ce qui étoit arrivé de cette terrible aventure. L'écuyer ne trouva point le comte de Cha-

banes; mais il apprit d'autres personnes que la princesse de Montpensier étoit extraordinairement malade. L'inquiétude du duc de Guise fut augmentée par ce que lui dit son écuyer; et, sans la pouvoir soulager, il fut contraint de s'en retourner trouver ses oncles, pour ne pas donner de soupçon par un plus long voyage. L'écuyer du duc de Guise lui avoit rapporté la vérité, en lui disant que madame de Montpensier étoit extrêmement malade; car il étoit vrai que, sitôt que ses femmes l'eurent mise dans son lit, la fièvre lui prit si violemment, et avec des rêveries si horribles, que, dès le second jour, l'on craignit pour sa vie; le prince feignit d'être malade, afin qu'on ne s'étonnât pas de ce qu'il n'entroit pas dans la chambre de sa femme. L'ordre qu'il reçut de retourner à la cour, où l'on rappeloit tous les princes catholiques pour exterminer les huguenots, le tira de l'embarras où il étoit. Il s'en alla à Paris, ne sachant ce qu'il avoit à espérer ou à craindre du mal de la princesse sa femme. Il n'y fut pas sitôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les huguenots en la personne d'un de leurs chefs, l'amiral de Châtillon; et, deux jours après, l'on fit cet horrible massacre, si renommé par toute l'Europe. Le pauvre comte de Chabanes, qui s'étoit venu cacher dans l'extrémité de

l'un des faubourgs de Paris, pour s'abandonner entièrement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruine des huguenots. Les personnes chez qui il s'étoit retiré, l'ayant reconnu, et s'étant souvenues qu'on l'avoit soupçonné d'être de ce parti, le massacrèrent cette même nuit qui fut si funeste à tant de gens. Le matin, le prince de Montpensier, allant donner quelques ordres hors la ville, passa dans la rue où étoit le corps de Chabanes. Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle; ensuite, son amitié se réveillant, elle lui donna de la douleur; mais le souvenir de l'offense qu'il croyoit avoir reçue du comte, lui donna enfin de la joie, et il fut bien aise de se voir vengé par les mains de la fortune. Le duc de Guise occupé du désir de venger la mort de son père, et, peu après, rempli de la joie de l'avoir vengée, laissa peu à peu éloigner de son âme le soin d'apprendre des nouvelles de la princesse de Montpensier; et trouvant la marquise de Noirmoutier, personne de beaucoup d'esprit et de beauté, et qui donnoit plus d'espérance que cette princesse, il s'attacha entièrement à elle et l'aima avec une passion démesurée, et qui dura jusqu'à sa mort. Cependant, après que le mal de madame de Montpensier fut venu au dernier point, il commença à diminuer.

La raison lui revint ; et, se trouvant un peu soulagée par l'absence du prince son mari, elle donna quelqu'espérance de vie. Sa santé revenoit pourtant avec grande peine, par le mauvais état de son esprit ; et son esprit fut travaillé de nouveau, quand elle se souvint qu'elle n'avoit eu aucune nouvelle du duc de Guise pendant toute sa maladie. Elle s'enquit de ses femmes si elles n'avoient vu personne, si elles n'avoient point de lettres ; et, ne trouvant rien de ce qu'elle eût souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde, d'avoir tout hasardé pour un homme qui l'abandonnoit. Ce fut encore un nouvel accablement pour elle d'apprendre la mort du comte de Chabanes, qn'elle sut bientôt par les soins du prince son mari. L'ingratitude du duc de Guise lui fit sentir vivement la perte d'un homme dont elle connoissoit si bien la fidélité. Tant de déplaisirs si pressans la remirent bientôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle étoit sortie. Et, comme madame de Noirmoutier étoit une personne qui prenoit autant de soin de faire éclater ses galanteries que les autres en prennent de les cacher, celles du duc de Guise et les siennes étoient si publiques, que tout éloignée et toute malade qu'étoit la princesse de Montpensier, elle les apprit de tant de côtés, qu'elle n'en

put douter. Ce fut le coup mortel pour sa vie. Elle ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son amant, et le plus parfait ami qui fut jamais. Elle mourut en peu de jours dans la fleur de son âge. Elle étoit une des plus belles princesses du monde, et en eût été sans doute la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions.

FIN DE LA PRINCESSE DE MONTPENSIER.

MÉMOIRES

DE LA COUR DE FRANCE,

POUR LES ANNÉES 1688 ET 1689.

PREMIÈRE PARTIE.

LA France étoit dans une tranquillité parfaite; l'on n'y connoissoit plus d'autres armes que les instrumens nécessaires pour remuer les terres et pour bâtir : on employoit les troupes à ces usages, non-seulement avec l'intention des anciens Romains, qui n'étoit que de les tirer d'une oisiveté aussi mauvaise pour elles que le seroit l'excès du travail; mais le but étoit aussi de faire aller la rivière d'Eure, contre son gré, pour rendre les fontaines de Versailles continuelles : on employoit les troupes à ce prodigieux dessein, pour avancer de quelques années les plaisirs du roi; et on le faisoit avec moins de dépenses et moins de temps que l'on n'eût osé l'espérer.

La quantité de maladies, que cause toujours le

remuement des terres, mettoit les troupes, qui étoient campées à Maintenon, où étoit le fort du travail, hors d'état d'aucun service; mais cet inconvénient ne paroissoit digne d'aucune attention, dans le sein de la tranquillité dont on jouissoit. La trêve étoit faite pour vingt ans avec toute l'Europe. Les Impériaux, quoique victorieux des Turcs, avoient encore assez d'occupation pour nous laisser en repos, et l'on espéroit que des conquêtes quasi sûres, auroient plus d'appas pour eux que le plaisir d'une vengeance douteuse. L'Espagne étoit trop abaissée pour nous donner une ombre d'appréhension; l'Angleterre, trop tourmentée dans ses entrailles, et les deux rois trop liés pour qu'il y eût rien à craindre. L'on étoit fort persuadé des mauvaises intentions du prince d'Orange; mais nous étions rassurés par l'état de la république de Hollande, dont le souverain bonheur consiste dans la paix : nous étions donc persuadés que, si la guerre commençoit, ce ne pourroit être que par nous.

Tout ce que je viens de dire laissoit au roi le plaisir tout pur de jouir de ses travaux. Ses bâtimens, auxquels il faisoit des dépenses immenses, l'amusoient infiniment; et il en jouissoit avec les personnes qu'il honore de son amitié, et celles que ces personnes distinguent par-dessus les

autres. Il étoit bien persuadé que, si la paix du Turc se pouvoit faire, ses ennemis se rassembleroient tous contre lui; mais cette pensée-là étoit trop éloignée pour lui faire de la peine; cependant cet éloignement n'empêchoit pas que la politique ne lui fît prendre des précautions. Une de celles que l'on jugea la plus utile, fut de s'assurer de l'électorat de Cologne, sans s'en saisir. Nous étions déjà les maîtres de tout le haut Rhin, par la possession de l'Alsace; il n'y avoit que Philisbourg que nous n'avions pas; mais l'on bâtissoit une place à Landau, pour rendre celle-là inutile aux Impériaux. Luxembourg nous mettoit tout le pays de Trèves dans notre dépendance, et une place, appelée le Mont-Royal, que nous faisions sur la Moselle, nous en rendoit entièrement les maîtres. Par là, l'électeur de Trèves, celui de Mayence et le Palatin étoient entièrement sous notre coulevrine, et les ennemis du roi ne pouvoient pas aisément se faire un passage par ces endroits-là. L'électorat de Cologne étoit donc le seul dont nous ne fussions pas les maîtres. Nous l'avions été par la liaison que M. l'électeur de Cologne avoit toujours eue avec le roi; mais on le voyoit dépérir, et il ne pouvoit vivre encore long-temps. Comme les chanoines de cette église sont tous Allemands,

et qu'il en faut nécessairement élever un à la dignité d'électeur, le roi n'en trouvoit aucun dans ses intérêts que le prince Guillaume de Furstemberg, qui y avoit toujours été, à qui il avoit donné l'évêché de Strasbourg après la mort de son frère, qu'il avoit fait cardinal, et à qui il avoit donné quantité de bénéfices en France : il avoit été de tout temps attaché au roi, et c'étoient son frère et lui qui avoient ménagé tous les commencemens de la guerre de Hollande. Le roi jugea donc qu'il lui étoit nécessaire de l'élever à cette dignité, et l'on crut qu'on y réussiroit plus aisément, en le faisant du vivant de M. l'électeur, qu'en attendant après sa mort. On fit donc consentir l'électeur à demander un coadjuteur. On s'assembla ; et, après beaucoup de difficultés que formèrent les partisans de l'empereur et de l'Empire, M. de Furstemberg fut élu coadjuteur. On crut, en ce pays-ci, que c'étoit une affaire faite, et que rien ne pouvoit plus empêcher qu'il ne le fût. On dépêcha des courriers à Rome et à Vienne ; à Rome, pour avoir les bulles ; à Vienne, pour l'investiture : toutes les deux furent refusées. L'empereur refusa par son intérêt particulier, et le pape, par une opiniâtreté épouvantable, mêlée d'une haine pour la France, et le tout couvert du voile de la religion et de zèle pour l'é-

glise. On ne peut pas dire que le pape ne soit homme de bien, et que, dans les commencemens, il n'ait eu des intentions très-droites; mais il s'est bien écarté de cette voie d'équité et de justice que doit avoir un bon père pour ses enfans. Je crois que l'on ne doit pas trouver mauvais qu'il ait aidé l'empereur, le roi de Pologne et les Vénitiens dans la guerre qu'ils avoient contre les infidèles; on peut même soutenir le parti qu'il a pris sur l'affaire des franchises, et il est excusable d'avoir été offensé contre les ministres de France sur tout ce qui s'est passé dans les assemblées du clergé; car c'est son autorité, qui est la chose dont l'humanité est plus jalouse, que l'on attaque; et, quand l'humanité n'y auroit point de part, et qu'un pape en seroit défait en montant sur le trône de saint Pierre, ce seroit l'église et ses droits qu'il défendroit; mais un endroit où le pape n'est pas pardonnable, ni même excusable, c'est la manière dont il s'est comporté dans l'affaire de Cologne. Pendant le reste de vie de M. l'électeur de Cologne, il refusa les bulles à M. de Furstemberg, qui avoit pourtant été élu coadjuteur canoniquement, et qui avoit eu toutes les voix nécessaires, sans que le parti de l'empereur, qui proposoit un frère de M. de Neubourg, l'eût pu empêcher : le pape savoit l'état où é-

toit M. de Cologne, et qu'en ne donnant point de bulles au coadjuteur, il falloit recommencer l'élection à la mort de l'électeur. La raison du pape, pour ne lui point donner de bulles, fut que c'étoit un homme qui avoit mis le feu dans toute l'Europe; qui étoit cause des guerres passées; que celles qui viendroient en seroient toujours une suite; qu'un homme comme celui-là n'étoit pas digne de remplir une aussi grande place, et, que, s'il y étoit une fois, il entreprendroit encore plus aisément de troubler le repos de la chrétienté. Le pape s'applaudissoit d'une raison qui paroissoit sortir des entrailles du père commun des chrétiens, et refusoit cette grâce au cardinal de Furstemberg, parce qu'il étoit appuyé de la France, et que c'étoit prendre une vengeance grande et certaine du roi, qu'il avoit trouvé opposé aux choses qu'il avoit voulues.

Dans le temps que le roi sollicitoit le plus fortement les bulles du coadjuteur, et que le pape y étoit le plus opposé, l'électeur de Cologne vint à mourir, et laissa vacant, outre l'archevêché de Cologne, l'évêché de Munster, celui de Liége et celui d'Hildesheim. L'intention du roi étoit que M. de Furstemberg en remplît le plus qu'il se pourroit; mais il s'attachoit le plus fortement à ceux de Cologne et de Liége, comme les plus

voisins de ses états, et par conséquent les plus nécessaires. L'obstination du pape à refuser les bulles, faisoit qu'il falloit refaire une nouvelle élection, et que la coadjutorerie, que l'on avoit donnée au cardinal de Furstemberg, étoit entièrement inutile : il demeuroit seulement, pendant le siége vacant, administrateur de l'archevêché, et, comme il avoit gouverné pendant toute la vie du feu électeur, il étoit entièrement maître des places et avoit un assez grand crédit parmi les chanoines. On fut, après la mort de l'électeur, un temps assez considérable sans procéder à l'élection; mais pourtant, selon l'usage ordinaire, l'évêque de Munster et celui d'Hildesheim furent nommés, sans qu'il fût question de M. de Furstemberg : aussi ne s'étoit-on donné du côté de la cour qu'un médiocre mouvement pour lui faire remplir ces deux places; il n'en étoit pas de même de celle de Cologne : on y avoit envoyé le baron d'Asfeld, homme de beaucoup d'esprit, que M. de Louvois emploie souvent dans ses négociations; on fit avancer des troupes sur les frontières; on envoya de l'argent dans l'archevêché de Cologne, pour distribuer aux chanoines et à des prêtres qui sont au-dessous des chanoines, et qui ont une voix élective; mais qui ne peuvent jamais être élus. L'empereur opposa,

pour négociateur à Asfeld, le comte de Launitz, homme, à ce que l'on dit, de peu d'esprit; mais qui avoit pourtant réussi à mettre M. l'électeur de Bavière dans les intérêts de l'empereur : il est vrai que sa femme y avoit eu plus de part que lui; car M. l'électeur en étoit devenu amoureux, et il est difficile de trouver des gens qui persuadent mieux que les amans ou les maîtresses. M. de Launitz proposa aux chanoines l'évêque de Breslau, fils de l'électeur Palatin et frère de l'impératrice, pour archevêque de Cologne : il fut peu écouté, et l'on espéroit une heureuse négociation à l'égard du cardinal de Furstemberg. Quand l'empereur vit que l'affaire ne pouvoit pas réussir pour l'évêque de Breslau, on fit proposer le prince Clément de Bavière, frère de M. l'électeur. Il n'avoit pas l'âge, et il ne pouvoit pas y avoir une plus grande opposition; mais on couvrit ce défaut d'un prétexte spécieux d'avantage pour l'électorat, qui fut, que M. le prince Clément n'en jouiroit que quand il auroit l'âge; que l'on en donneroit l'administration à des chanoines jusqu'à ce temps-là, et que les revenus seroient employés à faire rétablir l'archevêché qui étoit en désordre. En même temps, on présenta des brefs du pape, qui dispensoient d'âge M. le prince Clément. Le pape y représentoit les services de

M. l'électeur pour la chrétienté, et l'avantage de l'archevêché. Il ne falloit pas être trop éclairé pour discerner les mouvemens qui le faisoient agir; aussi les regarda-t-on en France comme on devoit. Les Hollandois n'étoient pas encore entrés fort avant dans cette négociation, et le prince d'Orange sur-tout avoit peu paru, et ne s'étoit pas pressé de faire beaucoup de pas, de peur qu'on ne les détruisît; mais, afin qu'on n'eût pas le temps, il envoya, la surveille de l'élection à Cologne, un nommé Isaac, qui est son maître d'hôtel, et le seul qui partage sa confiance avec le comte de Benting (*); mais pourtant avec cette différence, que l'un se trouva là comme son ami, et l'autre presque comme son premier ministre, et comme un homme qui lui est très-utile. Ils se rendirent à Cologne avec des lettres de change considérables, qui déterminoient entièrement ceux qui balançoient, qui pourtant avoient donné leurs voix au cardinal, quand il avoit été question de le faire coadjuteur. On procéda à l'élection le jour que l'on avoit assigné, et on la fit avec toutes les voix ordinaires de vingt-quatre chanoines, dont est composé le chapitre de Cologne. Le cardinal de Furstemberg eut treize voix, le prince Clément, huit, et deux autres en

(*) Connu depuis sous le nom de milord Portland.

eurent chacun une. Il y en eut une de ces deux-là qui se joignit ensuite à celles qu'avoit déjà le cardinal, de manière qu'il en eut quatorze. Comme celui qui a le plus de voix doit l'emporter, selon les apparences, on proclama le cardinal électeur. Ceux qui étoient dans le parti du prince Clément firent une espèce de protestation, et se retirèrent chacun chez eux, sans vouloir assister à la proclamation. Cependant le voilà déclaré électeur : pour l'être parfaitement, il lui manquoit, et les bulles du pape, et l'investiture de l'empereur. M. le cardinal de Furstemberg eut d'abord recours au roi pour le soutenir. Le roi lui envoya des troupes, qui pourtant prêtèrent le serment entre les mains du cardinal, comme électeur : il en remplit les places de l'archevêché, et y mit des commandans françois.

Pendant tout ce temps-là, une grande partie de l'infanterie du roi étoit à Maintenon; sa cavalerie étoit campée en différens endroits; M. de Louvois étoit malade, et prenoit les eaux à Forges pour rétablir sa santé. Les maladies de Maintenon commençoient d'une si grande violence, que l'on étoit obligé de mettre les troupes dans des quartiers, et l'on comptoit que le travail continueroit encore six semaines ou deux mois : il ne paroissoit pas que l'on dût prendre des partis

violens pour cette année. M. de Louvois revint de Forges, et deux jours après on envoya au marquis d'Huxelles, qui commandoit le camp de la rivière d'Eure, des ordres pour en faire décamper toutes les troupes. Le bruit se répandit alors qu'on alloit déclarer la guerre. On parla d'augmentation de troupes, et on donna peu de temps après des commissions pour de nouvelles levées. On apprit en même temps la nouvelle de la prise de Belgrade; on jugea les Turcs dans une impuissance entière de soutenir encore la guerre : il étoit extrêmement question de paix entr'eux et l'empereur, et l'on ne pouvoit pas douter que, si elle se faisoit une fois, toutes les forces de l'Empire ne retombassent sur nous.

Les affaires de Rome alloient de mal en pis; personne ne pouvoit vaincre l'opiniâtreté du pape. Elle étoit trop bien fomentée par les gens en qui il avoit le plus de confiance; et ceux qui eussent pu lui parler pour le faire changer de sentiment, lui étoient trop suspects. Le roi résolut d'y envoyer Chanlay, homme en qui M. de Louvois a une très-grande confiance, et qu'il emploie volontiers. Le roi le chargea d'une lettre de sa main pour le pape, avec ordre de n'avoir aucun commerce avec M. de Lavardin, son ambassadeur, ni avec M. le cardinal d'Éstrées, qui

faisoit toutes les affaires du roi. Son instruction étoit de s'adresser à Cassoni, le favori du pape, et puis au cardinal Cibo. Il s'acquitta de ses ordres en homme d'esprit; mais il eut le malheur de ne pas réussir. Cassoni et Cibo se moquèrent de lui; ils se le renvoyèrent l'un à l'autre, et il s'en revint, sans avoir vu que l'Italie. Son voyage ne servit qu'à donner du chagrin au cardinal d'Estrées et à M. de Lavardin, et à grossir le manifeste que le roi fit publier dans le temps qu'on partit pour le commencement de la guerre.

Quand l'élection de Cologne fut faite, les chanoines de Liége s'assemblèrent pour la leur. Nous avions un très-grand besoin d'un homme qui fût dans nos intérêts, et le roi voulut absolument que ce fût le cardinal de Furstemberg; mais à peine fut-il seulement question de lui dans l'élection. On offrit au roi d'élire le cardinal de Bouillon; mais sa majesté étoit trop mal contente de lui et de toute sa famille, pour en souffrir l'élévation. Le roi dit qu'il ne le vouloit pas, et en même temps donna ordre au cardinal de Bouillon de donner sa voix, et d'engager celles de ses amis pour Furstemberg. Il y a apparence qu'il ne fit pas ce que le roi avoit souhaité de lui, et il agit en très-mal-habile homme; car d'abord il s'engagea, et promit tout ce que le roi voudroit, et

puis il écrivit une lettre au père de la Chaise, confesseur du roi, où il lui demandoit son conseil, et prétendoit que sa conscience l'engageoit à d'autres intérêts que ceux qui lui étoient prescrits par le roi. Enfin, on vit clairement, peu de temps après, que l'on n'avoit pas lieu d'être content de sa conduite; car on fit arrêter son secrétaire chez M. de Croissi, et peu de temps encore après, un sous-secrétaire. On élut donc un autre évêque de Liége que Furstemberg. C'est un gentilhomme du pays, un très-saint homme, que l'esprit ne conduit pas à de grands desseins, et qui peut-être, à l'heure qu'il est, est très-fâché d'avoir été élu. Le roi fut offensé que le chapitre de Liége n'eût pas suivi ses intentions; mais il s'en consola par la quantité de contributions qu'il espéra de tirer de tout le pays.

On ne songea plus qu'à soutenir l'élection du cardinal de Furstemberg à Cologne. On y fit marcher plus de troupes qu'il n'y en avoit déjà; et l'on envoya M. de Sourdis pour commander dans le pays. On fit des propositions à M. l'électeur de Bavière, et on espéroit qu'il les pourroit accepter, parce qu'on prétendoit que sa femme ne pouvoit point avoir d'enfans, et que le prince Clément n'avoit point envie de s'engager dans l'état ecclésiastique; mais la grossesse de mada-

me l'électrice, qui vint quelque temps après, ne laissa plus d'espérance.

En même temps que l'on apprit que les élections avoient mal réussi, le roi eut avis que le prince d'Orange faisoit un armement de mer prodigieux, qui regardoit l'Angleterre. Il avoit eu des conférences avec M. l'électeur de Brandebourg, et avec M. de Schomberg. D'abord, on avoit cru que ces entrevues n'étoient que pour nous empêcher d'être maîtres de l'électorat de Cologne; mais le prince d'Orange achetoit des troupes de tous côtés pour charger ses vaisseaux. Enfin, on disoit que, depuis l'armée navale de Charles-Quint, on n'en avoit pas vu une plus formidable. Sa majesté donna avis au roi d'Angleterre que tous ces apprêts-là le regardoient. Le roi d'Angleterre n'en fut pas plus ému, parce qu'il ne le crut pas. Quand le prince d'Orange vit son dessein découvert, il se pressa plus qu'il n'avoit fait, et répandit de très-grandes sommes d'argent pour être en état de partir au plutôt, étant bien persuadé que les grands desseins réussissent difficilement, quand ils sont éventés et longs dans l'exécution. Sa majesté ne laissa pas d'offrir au roi d'Angleterre de le secourir toutes les fois qu'il en auroit besoin.

Pendant ce temps-là, on se préparoit à faire

une campagne; on avoit fait une grande promotion d'officiers généraux, on en avoit fait marcher en différens endroits : on voyoit bien qu'il y auroit quelque chose avant la fin de l'année. Les courtisans étoient dans un grand embarras si le roi marcheroit lui-même, ou s'il n'enverroit qu'un maréchal de France aux expéditions que l'on méditoit. L'embarras étoit aussi grand pour eux, de quel côté l'on marcheroit. Le roi avoit fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le prince d'Orange entreprît quelque chose contre l'Angleterre, il leur déclareroit la guerre. Il avoit fait la même menace à M. le marquis de Castanaga, gouverneur des Pays-Bas. Beaucoup de gens trouvoient que Namur étoit une place absolument nécessaire au roi, et croyoient que l'on s'en saisiroit. Enfin, chacun jugeoit selon sa fantaisie, ou selon ses connoissances. Tout ce qui paroissoit sûr, étoit qu'il y avoit un dessein considérable. La cour devoit partir pour Fontainebleau dans cinq ou six jours, quand le roi déclara qu'il ne marcheroit pas; mais qu'il envoyoit monseigneur pour prendre Philisbourg et le Palatinat, et que M. de Duras, que l'on avoit déjà envoyé à son gouvernement de Franche-Comté, il y avoit du temps, commanderoit l'armée sous lui. Monseigneur partit trois jours après que son voyage fut

déclaré, et se rendit en douze jours devant Philisbourg. M. de Boufflers avoit un corps de troupes considérable en-deçà du Rhin, et le maréchal d'Humières avoit marché avec un autre dans le pays de Cleves et de Luxembourg, afin que, si les troupes, que l'on disoit toujours qui s'assembloient auprès de Cologne, faisoient le moindre mouvement, il fût en état de se porter où il seroit nécessaire. M. de Boufflers prit d'abord avec son armée une petite place à M. le Palatin dans la Lorraine allemande, appelée Kayserslautern. Le marquis d'Huxelles, qu'on avoit envoyé devant en Alsace, pour servir dans l'armée de monseigneur, en prit une autre appelée Neustadt, et vint ensuite se rabattre sur un ouvrage à corne de Philisbourg, qui étoit en-deçà du Rhin, et dans le même temps M. de Monclas, qui commandoit en Alsace, investit la ville de l'autre côté du Rhin. Le roi partit de Versailles pour aller à Fontainebleau, et fit publier en même temps un manifeste, où il rendoit raison de toute sa conduite avec l'empereur, avec le pape et avec tous ses voisins. Madame la dauphine n'y fut que trois jours après lui, parce qu'elle étoit très-incommodée, et depuis long-temps. Monseigneur fit son voyage en onze jours, et le fit dans sa chaise jusqu'à Sarbourg. Sa cour étoit composée de

peu de personnes par le chemin, les officiers se rendant devant à leurs emplois, et ses courtisans n'ayant pas eu le temps de faire des équipages. Le roi lui avoit donné M. de Beauvilliers pour modérateur de sa jeunesse. A Sarbourg, il monta à cheval et fit une très-grande journée : il avoit appris à Dieuse que l'on avoit ouvert quelques boyaux devant la place; il apprit en même temps la prise de Kayserslautern par M. de Boufflers. Il fut en trois jours de Sarbourg à Philisbourg, et eut un vilain chemin et très-long. En arrivant devant Philisbourg, quoiqu'il fût très-fatigué, il ne laissa pas d'aller voir la disposition de tout avec M. de Duras, qui commandoit l'armée sous lui, et qui étoit venu au-devant de monseigneur un peu par-delà le pont, qui étoit à une lieue et demie au-dessus de Philisbourg. Saint-Pouange, qui représentoit M. de Louvois à cette armée, y vint aussi avec M. de Duras. Tout le monde fut assez long-temps sans équipage, et même monseigneur, parce que le temps étoit très-avancé pour un siége aussi considérable que celui-là, et que l'on faisoit passer les troupes et les choses nécessaires pour le siége, préférablement à tout. On continua la tranchée, qui avoit été commencée en l'absence de monseigneur, où il montoit d'abord deux bataillons de

garde, et on l'appela *la tranchée du haut Rhin*, parce qu'elle suivoit le cours de la rivière. Trois jours après que monseigneur fut arrivé, on ouvrit une autre tranchée à l'opposite de celle-là, que l'on appela *le bas Rhin*, et l'on y envoya un des bataillons qui montoit à l'autre. Six jours après l'arrivée de monseigneur, on ouvrit encore une autre tranchée, qui fut appelée *la grande attaque*, où il montoit deux bataillons, avec un lieutenant général et le brigadier de jour : aux deux autres, montoit un maréchal de camp. Deux jours avant que l'on ouvrît cette tranchée, un ingénieur, nommé la Lande, qui avoit été dans la place pendant que les Impériaux l'avoient assiégée, fut emporté d'un coup de canon, en allant reconnoître le travail qu'il devoit faire faire. Sa mort ne laissa pas que de fâcher M. de Vauban, parce que c'étoit lui qui avoit le plus de connoissance de la place; encore étoit-elle changée depuis qu'il en étoit sorti. Les assiégés firent toujours un feu de canon prodigieux; il ne se passa rien du tout à l'ouverture de la tranchée, et il n'y eut personne de tué ni de blessé. Le premier homme qui le fût, ce fut Sarcé qui, en venant du quartier où étoit campé son régiment et celui de monseigneur, eut le poignet emporté d'un coup de canon.

Pendant que monseigneur étoit occupé au siége, il détacha M. de Monclas, mestre de camp, général de la cavalerie, et lieutenant général, avec une partie de la cavalerie, pour entrer dans le Palatinat. Il se saisit de quelques petites villes où il n'y avoit aucune fortification, et y demeura pour entreprendre quelque chose de plus considérable, quand l'occasion s'en présenteroit. Les trois ou quatre premières nuits de tranchée se passèrent très-doucement. On avançoit pourtant beaucoup le travail; mais notre canon fut tout ce temps-là à mettre en batterie. La quatrième nuit, on emporta aux ennemis un petit retranchement l'épée à la main. Le régiment d'Auvergne étoit de tranchée. Presse, qui en est le colonel, y fut blessé. Le matin, les ennemis firent semblant de faire une sortie; ils trouvèrent des travailleurs avec la tête du régiment d'Auvergne, qui s'ébranla parce que les travailleurs s'étoient renversés sur eux; mais la plupart des hommes qui étoient sortis, furent tués et faits prisonniers. Catinat, qui étoit de tranchée ce jour-là, eut une balle dans son chapeau et se donna beaucoup de mouvement, comme il fit pendant tout le siége. Après M. de Vauban, ce fut sur lui aussi que le siége roula le plus : c'est un homme en qui M. de Louvois a beaucoup de confiance, et en qui il n'en

peut trop avoir. D'un commun consentement, personne n'a plus d'esprit ni de mérite que lui.

Pendant ce temps-là, monseigneur envoya ordre à M. de Monclas de tâcher de prendre Heidelberg, capitale du Palatinat. La ville est d'une conquête aisée; elle est le long du Necker, entre deux collines fort élevées. D'un côté est le château, résidence ordinaire des électeurs palatins, qui est assez beau et assez bon. M. de Monclas n'avoit pas d'infanterie, et n'avoit que quelques pièces de canon; ainsi, il eût difficilement réussi en l'attaquant par les règles. Le grand-maître de l'ordre teutonique, fils de M. l'électeur palatin, étoit dedans, avec peut-être sept à huit cents hommes des troupes de son père. On trouva que la voie de l'honnêteté étoit la meilleure, et Chanlai, qui étoit avec M. de Monclas, se chargea du compliment. Il lui dit qu'il venoit de la part de monseigneur pour savoir sa résolution; qu'il seroit fâché qu'il lui arrivât du mal. Enfin, Chanlai, par ses bonnes raisons, fit que M. le grand-maître, tout malade qu'il étoit, se résolut d'abandonner le château, et de s'en aller trouver son père, qui étoit allé dans le duché de Neubourg. Chanlai fit la composition pour la garnison, telle qu'il plut au grand-maître, qui demanda qu'elle fût conduite à Manheim, place du Palatinat. On le lui

accorda; mais, comme le dessein étoit d'assiéger Manheim, aussitôt que Philisbourg seroit pris, et que par conséquent il ne nous convenoit pas qu'il y entrât un renfort aussi considérable, on fit partir Rubantel, lieutenant général, avec ce qui restoit de cavalerie dans le camp, hors ce qui étoit nécessaire pour le garder, et on l'envoya faire semblant d'investir Manheim. Quand la garnison de Heidelberg, qui étoit déjà beaucoup diminuée, se présenta pour y entrer, on lui dit que l'on ne laissoit pas entrer des troupes dans une place investie : ainsi il fallut qu'elle prît son chemin pour s'en retourner dans le pays de Neubourg. Quand il l'eut vue partir, Rubantel s'en revint au camp devant Philisbourg. Cependant les attaques du haut et du bas Rhin devinrent les bonnes : on prit l'ouvrage à corne sans aucune difficulté; et on leur prit quelque monde dedans, entr'autres un neveu de M. de Staremberg, gouverneur de la place, nommé le comte d'Arco : on y perdit très-peu de monde. De personnes de marque il n'y eut que le fils de M. Courtin, qui étoit à la suite de M. de Vauban, qui y fut tué; et il le fut par nos gens, parce qu'il ne savoit pas le mot de ralliement. La grande attaque alloit très-foiblement, parce qu'il y avoit une flaque d'eau assez considérable à passer, qui faisoit

une espèce d'avant-fossé. M. de Vauban n'étoit occupé que d'épargner du monde, et craignoit extrêmement les actions de vigueur. On avoit fait des batteries fort considérables de canons et de bombes; mais elles ne faisoient pas grand mal aux assiégés, et, au contraire, leurs canons, dont ils avoient quantité, et qui étoient bien servis, rasoient absolument la queue de la tranchée, et nous tuoient toujours des gens; mais ils faisoient un feu si médiocre de leurs mousquets, qu'ils ne nous détruisoient pas, par ce moyen, beaucoup de monde. Le Bordage, qui étoit maréchal de camp, et qui s'étoit converti depuis peu, fut tué d'un coup de mousquet par la tête, et ne vécut que deux heures après l'avoir reçu. Trois jours après, Nesle, qui étoit aussi maréchal de camp, en reçut un au même endroit, et mourut un mois après à Spire. C'étoit un fort honnête garçon, d'un esprit médiocre, mais assez aimé, malheureux, et ses malheurs lui donnoient une sorte de mérite. Le marquis d'Huxelles, lieutenant général, fut aussi blessé dans le même temps d'un coup de mousquet entre les deux épaules; mais le coup fut heureux. On passa la flaque d'eau. A la grande attaque, on prit une redoute que les ennemis abandonnèrent d'abord qu'ils furent attaqués, et les jours sui-

vans, on prit quelqu'angle de la contrescarpe : cependant on voyoit bien que ce n'étoit pas la bonne attaque ; on avoit fait des batteries dans l'ouvrage à corne, et on avoit fait aussi une brèche très-considérable à l'ouvrage à couronne, dont le revêtement n'étoit pas bon. Le lieutenant général changea de poste, et prit l'attaque du Rhin : car ces deux-là n'étoient devenues qu'une. M. le duc du Maine, qui étoit volontaire, et qui avoit été obligé de suivre l'exemple des autres volontaires, dont le nombre étoit excessif, c'est-à-dire, de choisir un régiment pour monter à la tranchée, avoit choisi le régiment du roi, qui a trois bataillons. Il avoit monté d'abord au premier qui montoit avec le troisième, à la grande ; et le second montoit à celle du Rhin. Il demanda permission à monseigneur de monter au second, croyant qu'il y auroit plus à voir. Le duc, dont le régiment montoit aussi à la grande attaque, demanda en grâce à monseigneur, que son régiment montât aussi à celle-là, et que l'on envoyât le régiment de Grancey, dont le colonel étoit absent, qui y devoit monter naturellement à sa place, à la grande attaque. Monseigneur l'accorda aussi ; les officiers en furent très-scandalisés et voulurent rendre leurs commissions. Dans ce temps-là Grancey arriva, qui

représenta ses raisons : elles furent inutiles pour le soir ; mais, le lendemain matin, monseigneur envoya prier M. le duc de ne se pas servir de la permission qu'il lui avoit donnée ; ainsi M. le duc ne monta pas. Mais, quand monseigneur ne le lui auroit pas ordonné, ce petit avantage ne lui auroit pas servi ; car toute la nuit on combla le fossé, et on fit un pont de fascines pour pouvoir passer commodément à la brèche. Dès la nuit précédente, on avoit fait reconnoître en quel état elle étoit, et le comte d'Estrées, qui fut le seul des volontaires blessé, l'avoit été à la cuisse par un coup d'une décharge que les ennemis avoient faite sur deux sergens, que l'on avoit envoyés pour regarder un peu exactement. Dans la même nuit, Harcourt, maréchal de camp, en allant visiter quelque chose, tomba de huit ou dix pieds de haut, et se déhancha, dont il a été très-long-temps incommodé.

Pour revenir donc à M. du Maine, il monta avec le second bataillon du régiment du roi ; mais il quitta la tranchée vers les dix ou onze heures du matin, croyant qu'il n'y auroit rien à faire. Vauban, dont le dessein étoit d'attaquer l'ouvrage à couronne la nuit, dit qu'il falloit envoyer tâter les ennemis. On fit deux ou trois petits détachemens de grenadiers du côté du régiment

d'Anjou, qui montoit à ce que l'on appeloit l'attaque du haut Rhin; et, pendant que M. de Vauban passoit à celle du bataillon du régiment du roi, ils montèrent. Ils ne virent presque personne dans l'ouvrage qui est d'une grandeur prodigieuse; ils descendirent dedans; et, dans le temps qu'ils descendoient, il vint à eux une trentaine d'ennemis; mais, à mesure que les détachemens avançoient, on avoit fait avancer aussi le gros du bataillon, tellement que les piqueurs même étoient sur le haut de la brèche. Pendant ce temps-là M. de Vauban avoit passé de l'autre côté, et il faisoit marcher les détachemens, quand il entendit un grand bruit du côté qu'il avoit quitté. Il jugea ce que c'étoit, et fit dépêcher de marcher. Les grenadiers du régiment du roi arrivèrent sur le haut de leur brèche, que les ennemis étoient déjà poussés de l'autre côté. Comme on travailloit au logement avec l'impatience ordinaire aux soldats de se mettre à couvert du feu, on entendit battre la chamade. On ne put jamais soupçonner que ce fût pour se rendre : il falloit encore emporter la contrescarpe de la ville, passer un très-grand et très-profond fossé, et le corps de la place n'étoit pas entamé. On voyoit bien aussi que ce n'étoit pas pour retirer les morts; car les ennemis n'avoient eu que cinq ou six hom-

mes de tués. On se trouvoit donc dans un assez grand embarras de ce que ce pouvoit être, lorsqu'ils déclarèrent que c'étoit pour capituler. L'étonnement fut grand; on l'alla dire à monseigneur avec tout l'empressement que méritoit une si bonne nouvelle. Monseigneur s'en alloit, selon sa coutume ordinaire, voir monter la tranchée aux bataillons qui en étoient. Sa surprise fut extrême, d'autant que M. de Vauban comptoit que la place dureroit encore dix jours. Cependant les pluies nous incommodoient extrêmement, et la saison étoit si avancée qu'il n'y avoit pas d'espérance d'autre temps. On avoit aussi mandé à la cour que l'on seroit encore une dixaine de jours à prendre la place; mais, dans le moment, on fit partir un courrier, pour rapporter la nouvelle qu'elle capituloit. On délivra les ôtages de part et d'autre : ceux qui vinrent de la ville furent chez monseigneur. Comme Allemands, ils étoient tout fiers de leur belle défense, et se moquoient fort de nous de ce que nous ne les avions pas pris plutôt. Ils tinrent vingt-six jours de tranchée ouverte, et l'on en fut sept ou huit que l'on n'avoit rien du tout encore. Dans la capitulation, nous leur accordâmes toutes les choses honorables. On leur donna deux pièces de canon et trois jours pour se préparer. M. de

Staremberg s'avisa de dire qu'il étoit bien malade, et envoya demander fort sérieusement en grâce à monseigneur de lui envoyer un confesseur et un médecin. Il pouvoit bien se passer de l'un et n'avoit guère besoin de l'autre; car sa maladie n'étoit qu'une fièvre quarte très-simple. On fit partir dès le lendemain des troupes, pour aller investir Manheim, et le régiment de cavalerie de M. le duc y marcha. M. le duc marcha avec; et M. le prince de Conti, volontaire dans l'armée, qui avoit monté la tranchée avec M. le duc, qui outre cela n'avoit pas manqué un seul jour d'aller voir ce qui s'étoit fait la nuit, et dont le défaut étoit d'en vouloir trop faire, marcha aussi, croyant que ceux de Manheim auroient plus de courage qu'il n'en avoit paru à ceux de Philisbourg. Cela fut à peu près égal; ainsi MM. les princes n'eurent d'autre plaisir que de se faire tirer quelques coups de canon. Quand la capitulation de Philisbourg fut signée, d'Antin partit pour en aller porter la nouvelle au roi; mais M. de Saint-Pouange l'avoit fait précéder de cinq ou six heures par un courrier qui arriva à Fontainebleau, comme l'on disoit le sermon. M. de Louvois, qui savoit l'impatience où étoit le roi de savoir des nouvelles, lui alla porter celle-là au sermon. Le roi fit taire le prédicateur,

dit que Philisbourg étoit pris, et lut la lettre que monseigneur lui écrivit. Le prédicateur, qui étoit le père Gaillard, jésuite, au lieu d'être troublé par l'interruption, n'en parla que mieux, et fit au roi, sur cet heureux événement, un compliment qui attira l'applaudissement de l'assemblée. Pour madame d'Antin, qui savoit que son mari devoit apporter cette nouvelle à sa majesté, elle fit la bonne femme et s'évanouit à l'autre bout de l'église, croyant qu'il étoit arrivé quelque chose à son mari, puisque c'étoit un autre qui apportoit la nouvelle. Quand d'Antin partit, on avoit déjà rapporté tous les articles, et dans le moment on livra une porte de la ville au régiment de Picardie, qui est le plus ancien, et on songea à faire partir les choses nécessaires pour le siége de Manheim. Le lendemain, les bataillons montoient encore la tranchée et étoient occupés à la raser. Un officier du régiment du roi, qui étoit de tranchée ce jour-là, s'ennuyant, prit un fusil de soldat pour tirer des bécassines; monseigneur arriva dans le moment, et tous les officiers qui étoient assis se levèrent pour le voir venir. Cet autre, qui ne prenoit pas garde à ce mouvement, vit en même temps partir une bécassine : il tira, et donna d'une balle, qui étoit dans le fusil avec du menu plomb, au travers du

corps du chevalier de Longueville, qui étoit un bâtard de feu M. de Longueville. Sa vie, coupée dans sa première jeunesse (car il n'avoit que vingt-ans) par un accident aussi funeste, donna de la pitié à tout le monde.

Le jour de la Toussaint, jour de la naissance de monseigneur, M. de Staremberg sortit de sa place dans son carrosse, à la tête de sa garnison, qui étoit composée de son régiment, dont il y avoit encore dix-huit cents hommes en état de servir et soixante dragons à cheval. Les officiers jetoient la faute sur les soldats, disant qu'ils n'avoient pas voulu leur obéir. Les soldats disoient qu'ils n'avoient jamais vu leurs officiers pendant le siége. Enfin on jugea que ni les uns ni les autres ne valoient guère. Il leur paroissoit une si grande gaîté, que l'on pouvoit assurer qu'ils avoient également part à la mauvaise défense de la place. M. de Staremberg descendit de son carrosse pour saluer monseigneur, qui étoit à voir sortir la garnison. On leur donna une escorte pour les conduire jusqu'à moitié chemin d'Ulm, où ils devoient s'embarquer pour s'en aller à Vienne. Le lendemain que la garnison fut sortie, monseigneur alla dans la place faire chanter le *Te Deum*.

Pendant que l'on étoit devant Philisbourg, le

prince d'Orange avoit voulu mettre sa flotte en mer; mais les vents lui avoient toujours été contraires, et il avoit été obligé de rentrer dans le port avec quelques vaisseaux maltraités et d'autres perdus. Son armée étoit composée de troupes qu'il avoit achetées de toutes les nations. Il lui en étoit même venu de Suède, et le prince régent de Wirtemberg lui en avoit aussi vendu; mais on a bien fait payer au double à celui-ci le profit qu'il en avoit retiré; car tout son pays a été au pillage des troupes du roi. Le prince d'Orange avoit une armée nombreuse, une grande quantité de bons officiers françois huguenots, qui avoient quitté le royaume pour la religion. M. de Schomberg, qui avoit joint le prince, étoit le meilleur général qu'il y eût dans l'Europe. Tout ce que l'on peut s'imaginer, non-seulement de nécessaire, mais de propre pour faire une défense considérable, étoit chargé sur ces vaisseaux, et l'entreprise avoit été conduite pendant longtemps, avec un secret impénétrable: le reste dépendoit de Dieu. Elle ne donnoit pas moins de jalousie à la France qu'à l'Angleterre. Peu de jours après que l'on fut parti pour Philisbourg, le roi eut avis que cet apprêt étoit pour faire une descente sur les côtes de Normandie. On voulut fortifier Cherbourg, ville sur le bord de la mer, et

l'on commença ; mais elle n'étoit pas en état de résister, et il n'y avoit pas assez de troupes dedans pour la défendre, quand même elle eût été bonne. On voulut aussi faire marcher deux bataillons qui étoient à Versailles, et revenoient de travailler à Maintenon ; mais ils étoient en si mauvais état, qu'il fut impossible de les y envoyer ; car on ne put jamais trouver que cent hommes qui pussent marcher. On commanda la noblesse de la province et les milices ; on envoya Artagnan, major des gardes, avec des officiers et des sergens du même régiment, et Sonelle, commandant la seconde compagnie des mousquetaires, pour y commander. On envoya d'autres officiers aux gardes, et des mousquetaires à Belle-Isle, de peur que la descente ne fût de ce côté-là. On envoya aussi de grosses garnisons à Calais et à Boulogne ; enfin, on fit tout ce qu'on auroit pu faire, si l'on eût été assuré d'une descente.

Pendant le siége de Philisbourg, M. de Boufflers avoit fait entrer des troupes dans Worms, ville assez considérable sur le Rhin. Il s'étoit saisi de Mayence, moitié du consentement de M. l'électeur, moitié par force et par adresse : on étoit entré en quelque négociation avec M. l'électeur de Trèves pour avoir Coblentz. On ne lui demandoit point sa forteresse d'Hermanstein ; mais

on vouloit être assuré de tous les passages du Rhin de notre côté. M. l'électeur de Trèves même sembloit y pencher assez, et l'on espéroit une heureuse négociation, quand on apprit tout d'un coup qu'il étoit entré dans Coblentz des troupes de M. l'électeur de Saxe et des princes voisins. Francfort, qui étoit dans une appréhension horrible, reçut aussi une grosse garnison de ces mêmes troupes. Le déplaisir de n'avoir pu avoir Coblentz, et d'avoir été amusé par une négociation, fut certainement violent. On s'en dépiqua du mieux que l'on put, en ravageant les terres de l'électorat de Trèves et en prenant prisonnier le grand maréchal de l'électeur, que l'on croyoit avoir fait changer son maître de parti; après quoi enfin, on se résolut à bombarder Coblentz.

Après que tout ce qui étoit nécessaire pour le siége de Manheim, fut parti du camp de Philisbourg, monseigneur partit, à la tête de ce qui restoit de troupes de son armée; car il y en avoit beaucoup qui avoient pris les devans, et alla camper à un château de chasse de M. l'électeur palatin, qui appartient à madame l'électrice palatine douairière. Le lendemain, monseigneur arriva devant Manheim. Le temps étoit épouvantable, et l'on fut obligé de faire cantonner

les troupes dans les villages. Le gouverneur de Manheim n'étoit qu'un bourgeois de Francfort, vendeur de fer, ennobli par l'empereur. Quand monseigneur fut arrivé, on fit dire à ce gouverneur qu'on le feroit pendre, s'il laissoit ouvrir la tranchée, et qu'il n'étoit point à M. l'électeur palatin. Il ne répondit que rodomontades à ce discours, et fit tirer fréquemment du canon. On ne fit point de lignes de circonvallation : la plus grande partie de l'armée étoit couverte du Necker et du Rhin, dont nous étions les maîtres, et il n'y avoit guère d'apparence que les ennemis vinssent attaquer ce qui étoit par delà cette première rivière. Nous avions un pont de bateaux dessus, et le quartier de monseigneur étoit à la portée du canon de la place, mais extrêmement couvert d'arbres. Manheim est de la plus parfaite situation qu'il y ait au reste du monde, après celle du fort de Kell. Elle est au confluent du Necker et du Rhin, et couverte d'un côté par un marais. Il y a une citadelle belle et grande, et parfaitement bien bâtie en dedans. L'électeur y avoit un fort vilain palais. La ville est jolie, les rues tirées au cordeau; cependant tout y a l'air pauvre. Elle étoit très-moderne; car il n'y avoit pas quarante ans que le feu électeur, c'est-à-dire, le père de madame, l'avoit fait com-

mencer. Quand on eut reconnu la place, on fit ouvrir la tranchée du côté de la ville. On l'avança extrêmement, et on fit, en même temps, une batterie de bombes. Le matin, M. de Mornai, qui étoit aide de camp de monseigneur, et fils de M. de Monchevreuil, y fut tué. Son père, qui avoit suivi M. du Maine, eut ce déplaisir qui fut grand, parce que c'étoit un fort honnête garçon et bien établi, qui pourtant ne promettoit pas d'aider beaucoup à la fortune pour son avancement. Elle l'étoit venu chercher et l'auroit tiré d'un état au-dessous du médiocre, pour le mettre dans une assez grande opulence, sans aucun éclat. Il fut emporté d'un coup de canon avec le lieutenant des gardes de M. du Maine, et deux soldats. Le soir, on ouvrit la tranchée devant la citadelle, et on commanda quatorze cents hommes pour le travail de la nuit. On poussa la tranchée jusqu'à trente toises de la contrescarpe, et on commença à travailler à une batterie de quatorze pièces de canon. Il y en avoit une de l'autre côté du Rhin, que l'on avoit faite avant que d'ouvrir la tranchée, qui incommodoit extrêmement une batterie que les ennemis avoient sur la tranchée; si bien qu'en très-peu de temps elle la rendit presqu'inutile et eut beaucoup incommodé. Monseigneur alla, ce jour-là, voir Hei-

delberg, et on le fit boire sur ce muid si célèbre, qui est l'admiration de toute l'Allemagne. A son retour, il apprit que Manheim vouloit capituler. On voulut quelque temps tenir bon, et ne la point recevoir que la citadelle ne se rendît. Cependant, à la fin, on jugea à propos de la recevoir, parce qu'on prétendoit faire une attaque à la citadelle, par le côté de la ville. Les ennemis, le jour que l'on avoit ouvert la tranchée devant la ville et la citadelle, avoient passé leur nuit avec des violons et des hautbois, sur les remparts; mais cette gaîté ne leur dura pas long-temps. Enfin, on reçut la ville à capitulation. Le feu, que les bombes avoient mis à un côté, avoit causé quelque dissention entre le gouverneur et la bourgeoisie; et, de son côté, le gouverneur menaçoit ceux-ci de les brûler, s'ils se rendoient: cependant, comme il n'étoit pas trop le maître de sa garnison, il fallut qu'il fît ce que les bourgeois vouloient. On leur conserva tous leurs priviléges, et le régiment de Picardie entra dans la ville. Le matin, on alla reconnoître le côté de la citadelle du côté de la ville. On la trouva plus mauvaise que par aucun autre endroit, et l'on se préparoit le soir à y faire une attaque, quoique le gouverneur mandât qu'il alloit mettre le feu par toute la ville; mais vers les quatre heures du soir, sa fierté

se ralentit, et il demanda à composer. Sa garnison, qui s'étoit beaucoup diminuée en entrant de la ville dans la citadelle, dit qu'elle vouloit de l'argent ou qu'elle ne tireroit pas. Il n'avoit point d'argent, et n'en pouvoit plus tirer de la bourgeoisie : enfin il capitula. On lui accorda qu'il sortiroit enseignes déployées, avec tous les vains honneurs que l'on demande et que l'on obtient aisément, quand on s'est mal défendu. On lui accorda aussi deux pièces de canon que l'on ne lui donna pas, et deux fois vingt-quatre heures pour se préparer à son départ. Pendant ces deux fois vingt-quatre heures, il pensa être assassiné par ses soldats, et il fallut qu'il demandât une garde des troupes de la ville. Ce gouverneur sortit, comme on étoit convenù, à la tête de cinq ou six cents hommes, entre lesquels il y avoit soixante dragons, et s'en alla coucher dans une petite ville du Palatinat. Monseigneur le vit sortir, et lui donna une escorte de quarante maîtres, commandés par le chevalier de Cominge. Il demanda, en partant, son canon et trois chariots de pain qu'on lui avoit promis; mais il n'eut ni l'un ni l'autre. Quand la garnison fut à la petite ville où elle devoit aller coucher, elle fit un complot de la piller, sous prétexte qu'elle lui devoit encore de l'argent sur ce qui leur avoit été

assigné pour leur subsistance. Le chevalier de Cominge en fut averti : il se trouva assez embarrassé avec sa petite troupe; mais il fit partir un homme pour en avertir M. de Duras, et se retrancha avec ses quarante hommes. On lui envoya, la nuit, trois cents chevaux, qui arrivèrent avant la pointe du jour, et qui empêchèrent le complot. La garnison fut obligée de se remettre en marche : elle devoit aller jusqu'à Dusseldorf. La route étoit fort longue, et les soldats murmuroient toujours contre leur commandant. Enfin, il fut obligé de les laisser et de prendre la poste, de peur qu'ils ne l'assommassent. Il leur laissa son équipage, qui étoit une très-médiocre ressource. Monseigneur envoya Sainte-Maure porter au roi la nouvelle de la reddition de la place, et donna tous les ordres nécessaires pour la disposition du siége de Franckendal, où le roi lui avoit mandé qu'il falloit qu'il allât encore, et au retour duquel il lui avoit promis de grands plaisirs à la cour. Monseigneur fit son entrée dans Manheim, et fit chanter le *Te Deum* dans l'église de la citadelle, qui étoit la seule catholique, et encore y faisoit-on trois exercices de différente religion dans la journée. Le régiment de Picardie demeura pour garnison à Manheim, et le lieutenant colonel pour y commander.

Toutes les troupes qui devoient hiverner au delà du Rhin, partirent du camp devant Manheim, pour se rendre dans leurs quartiers, et celles qui devoient demeurer en deçà, suivirent monseigneur au siége de Franckendal. La journée étoit très-petite de Manheim à Franckendal. Le lendemain que Manheim fut rendu, on fit partir la cavalerie, qui étoit au delà du Rhin, avec M. de Joyeuse, pour aller investir la place. On l'investit; et, le lendemain, on envoya le chevalier de Courcelle, major du régiment des cuirassiers, pour parler au gouverneur de se rendre, et l'assurer que, sans cela, il n'auroit point de quartier. Il répondit en brave homme. Le jour que monseigneur arriva, on voulut renouer quelque traité, et le gouverneur y entroit tout à fait; mais son major le fit changer d'avis, en l'assurant qu'il seroit perdu de réputation, s'il ne se faisoit pas tirer au moins du canon. Il donna dans cette fausse bravoure, et dit qu'il se rendroit quand il lui conviendroit. Au bout de deux jours, on ouvrit la tranchée. Le second jour de la tranchée ouverte, on travailla aux batteries de canons et de bombes. Tout cela tira le troisième au matin. La ville fut enflammée depuis sept heures du matin jusqu'à midi. Le grand clocher fut brûlé. Le feu dura jusqu'à dix heures du soir. A onze heu-

res et demie du matin, ils battirent la chamade, et demandèrent à capituler. La joie fut grande dans l'armée; car, quoique l'on eût beaucoup de plaisir à servir sous monseigneur, cependant, il étoit le vingtième de novembre, et l'on redoutoit extrêmement le vilain temps.

On bombardoit encore Coblentz pendant le siége de Franckendal. Les ennemis avoient, dans cette dernière, un ouvrage à couronne, d'où ils incommodoient extrêmement les troupes. Babesière, à la tête de son régiment de dragons, l'emporta très-bravement, malgré le feu de toute la ville, qui fut grand. Monseigneur accorda une fort honnête composition au gouverneur de Franckendal, et vit sortir la garnison, qui étoit de sept ou huit cents hommes. Il demeura trois jours pour voir séparer toutes les troupes de son armée, envoya M. de Caylus porter la nouvelle de la prise de la ville au roi, et fit donner ordre qu'on lui tînt des chevaux de poste prêts, depuis Verdun jusqu'à Paris. Le lendemain de la prise de la place, il y eut beaucoup de gens qui le quittèrent, et M. le duc entr'autres, qui en fut assez mal reçu du roi, aussi bien que ceux qui l'avoient suivi.

Monseigneur vint en cinq jours de Franckendal à Verdun sur ses chevaux, et en deux jours

de Verdun à Versailles en poste. Le roi, madame la dauphine et toute la cour le vinrent attendre à St.-Cloud, et l'on avoit mis du canon à St.-Ouen, que l'on devoit tirer quand il arriveroit, afin de partir en même temps et d'aller au-devant de lui jusqu'au bois de Boulogne : cela fut exécuté. Le roi, madame la dauphine, monsieur, madame et les princesses descendirent de carrosse. Quand il arriva, le roi l'embrassa ; mais lui, très-respectueusement, lui embrassa les genoux. Le roi lui fit une infinité de caresses et l'accabla de douceurs. Il avoit été si content de toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, et tout le monde avoit mandé tant de bien de monseigneur, à quoi ni le roi ni le public ne s'attendoient pas, parce qu'il étoit peu connu, que le roi avoit peur de ne lui pas faire assez d'honneur. M. le prince de Conti arriva avec monseigneur, et fut le seul, avec les officiers qui lui étoient nécessaires, qui le suivît. Il n'y avoit pas long-temps que ce prince étoit marié, et sa femme avoit pour lui tout l'amour que peut inspirer un homme aussi aimable et aussi estimable dans le cœur d'une jeune personne vive, et qui n'a pu encore rien aimer. Elle n'avoit pas seulement souri pendant tout le temps de son absence, et à peine avoit-elle parlé. M. de Beauvilliers, qui avoit marché comme

modérateur de la jeunesse de monseigneur, n'arriva que deux jours après lui. La joie fut extrême à la cour de voir arriver monseigneur, et de le voir triomphant. Tous les poëtes laissèrent couler leur veine, bonne ou mauvaise, et l'accablèrent de louanges, qui toutes retomboient sur le roi.

On laissa des officiers généraux sur toutes les frontières. Monclair, qui commandoit naturellement en Alsace, y demeura avec deux maréchaux de camp et des brigadiers sous lui. Son commandement s'étendoit jusqu'au Necker. Le marquis d'Huxelles demeura à Mayence avec deux maréchaux de camp aussi sous lui, et des brigadiers. Son commandement s'étendoit depuis le Necker jusqu'au Mein et par delà. M. de Sourdis commandoit dans tout l'électorat de Cologne; M. de Montal, le long de la Moselle; M. de Boufflers, dans son gouvernement. M. de Duras demeura à l'armée, devant Franckendal, jusqu'à ce que la dernière troupe fût partie. Il eut ordre de laisser son équipage en ce pays-là, et de s'en revenir à Paris. Cependant, on avoit nouvelle que les troupes de l'empereur s'avançoient : ainsi il ne falloit pas perdre de temps pour tirer les contributions, dont M. de Louvois fait un cas extraordinaire. En partant de Philisbourg, on avoit envoyé Feu-

quières avec son régiment dans Heilbron, ville impériale. M. de Bade-Dourlac avoit livré à monseigneur une petite ville de son pays, à l'entrée du Wirtemberg, que l'on appelle Pfortsheim, où l'on mit garnison. On en mit une grosse à Heidelberg, et les troupes d'en deçà le Rhin furent dispersées dans les autres garnisons.

On n'avoit point eu à l'armée de nouvelles sûres du prince d'Orange. Seulement, on avoit appris son nouveau rembarquement, et qu'une seconde tempête l'avoit encore obligé de relâcher, par laquelle il avoit perdu beaucoup de chevaux que l'on avoit été obligé de jeter dans la mer; mais il y avoit déjà du temps, et tout le monde étoit dans l''impatience d'en savoir d'une aussi grande catastrophe qu'il paroissoit que celle-là devoit être. En arrivant à Paris, on apprit que le prince avoit fait sa descente fort heureusement; qu'il étoit entré dans le pays; qu'il s'étoit saisi d'une ville; mais qu'aucune personne ne l'étoit allé trouver. Chacun jugeoit de cette entreprise selon son inclination. Le roi avoit fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le prince d'Orange entreprît quelque chose contre le roi d'Angleterre, il leur déclareroit la guerre. Il ne manqua pas. Tous les princes protestans d'Allemagne étoient joints d'intérêt au prince d'Orange; et

cette guerre étoit un effet de haine pour le roi, et de zèle pour la religion. Le prince d'Orange donna ordre à l'envoyé des Hollandois auprès de l'empereur de travailler très-sérieusement à faire conclure la paix entre le Turc et l'empereur, afin que les forces de l'Empire fussent toutes jointes ensemble contre la France. Il y a quelqu'apparence que le roi, de son côté, fit informer la Porte, par son ambassadeur, qu'il attaqueroit l'Empire, afin qu'elle ne fît pas la paix; et Tekeli même, de qui l'on n'avoit parlé depuis long-temps, commença à se vouloir un peu remuer.

La situation du prince d'Orange ne demeura pas long-temps dans le même état. Le premier qui commença à quitter le roi d'Angleterre, pour l'aller trouver, fut un lieutenant de ses gardes avec quelques gardes. On apprit, dans le même temps, qu'il y avoit une révolte dans le nord de l'Angleterre, et que milord de Lamère assembloit des troupes. Peu de jours après, presque tout un régiment alla trouver le prince d'Orange; mais il en revint beaucoup le lendemain. Le roi d'Angleterre sortit de Londres, et prit un poste très-avantageux, par où il falloit que le prince d'Orange passât pour venir à Londres. Milord Feversham, frère de M. de Duras, commandoit l'armée qui étoit nombreuse, et qui eût

accablé le prince d'Orange, si elle eût été aussi fidèle qu'elle étoit belle; mais beaucoup de lords l'abandonnèrent et allèrent trouver le prince d'Orange; entr'autres, un nommé Churchill, capitaine des gardes du roi, son favori, et qu'il avoit élevé d'une très-petite noblesse à de hautes dignités, ne s'étoit pas contenté de vouloir aller joindre le prince d'Orange; mais vouloit lui livrer aussi le roi. Un saignement de nez, qui prit au roi en allant dîner chez lui, empêcha l'effet de la trahison. Le prince de Danemarck, qui avoit épousé la princesse Anne, seconde fille du roi, l'abandonna aussi; sa fille même suivit son mari; et le roi fut obligé de s'en revenir à Londres, de peur qu'il n'y eût quelqu'émeute, et qu'il ne fût plus le maître dans la ville.

Ces nouvelles étonnèrent fort la cour de France; car, comme on avoit vu que peu de personnes s'étoient déclarées d'abord pour le prince d'Orange à son arrivée, on avoit presque compté qu'il avoit pris de fausses mesures. Sa majesté déclara, dans ce temps-là, au moment que l'on s'y attendoit le moins, qu'elle avoit résolu de faire des cordons bleus. La promotion fut grande; elle fut de soixante-treize. Les gens de guerre y eurent beaucoup de part, parce qu'on voyoit bien que l'on alloit avoir besoin d'eux, et que

les autres récompenses eussent été plus chères que celles-là. Il parut aussi que M. de Louvois seul avoit décidé de ceux qui seroient faits cordons bleus. Madame de Maintenon eut, pour sa part, son frère et M. de Monchevreuil, et contribua peut-être à faire Vilarceau chevalier de l'ordre. Il y eut trois officiers de la maison du roi, qui ne le furent pas, le grand prevôt, le premier maître d'hôtel, et Cavois, grand maréchal des logis. Le premier avoit par-dessus sa charge, sa naissance, et son père qui l'avoit été; mais les deux autres n'avoient que leurs charges. A la vérité, l'on en fit chevaliers quelques-uns, dont la naissance aussi bien que la leur, faisoit grand tort à l'ordre; mais c'est où paroît le plus la grandeur des rois, d'égaler les gens de peu aux grands seigneurs du royaume. Des ducs, il y en eut trois qui ne furent pas faits cordons bleus, MM. de Rohan, de Ventadour et de Brissac. Ces trois-là étoient très-peu souvent à la cour, n'alloient point à la guerre, et étoient chacun, en leur espèce, des gens extraordinaires, quoique de très-différens caractères l'un de l'autre. M. de Soubise et le comte d'Auvergne refusèrent l'ordre, parce qu'on leur proposa de passer parmi les gentilshommes, puisqu'ils n'avoient pas de duché. Les princes lorrains avoient consenti de

passer après M. de Vendôme; mais ils précédèrent tous les ducs. M. le comte de Soissons, que le roi avoit nommé pour remplir une place, lui fit demander permission de ne la pas accepter, parce que son père n'avoit pas voulu passer après feu M. de Vendôme, et que, comme il étoit mal avec la princesse de Carignan, sa grand'mère, outre que M. de Savoie ne l'aimoit pas, cela les aigriroit encore contre lui. Le roi eut la bonté d'entrer dans ces raisons; mais il fut piqué contre le comte d Auvergne et contre M. de Soubise. La gloire des Bouillon, à qui il avoit donné le rang de princes, quoique naturellement ils ne fussent que des gentilshommes de très-bonne maison d'Auvergne, avoit été la cause de leur malheur. Le roi fit mettre dans les archives que le comte d'Auvergne avoit refusé le cordon bleu, de peur de passer après les ducs, quoique ses grands-pères n'eussent été qu'au rang des gentilshommes; et que M. de Soubise avoit aussi refusé cet honneur, quoiqu'un homme de sa maison, appelé le comte de Rochefort, n'eût fait aucune difficulté de l'accepter aux conditions proposées. Pour M. de Monaco, qui a le même rang, il le reçut avec toute la soumission que l'on doit quand on reçoit des grâces de son maître, et il dit qu'il se contentoit de marcher au rang de son

duché. Peut-être le fit-il, parce qu'il ne se trouvoit pas à la cérémonie, et qu'il ne se devoit trouver à aucune. Il y eut bien des lieutenans de roi des grandes provinces, qui comptoient que cet honneur leur étoit presque dû; mais qui en furent privés, entr'autres les trois de Languedoc. C'étoit leur faute d'y compter; car, depuis longtemps, on leur avoit donné tant de dégoûts, et eux les avoient soufferts avec tant d'humilité, que l'on crut pouvoir encore leur donner celui-là. M. de la Trimouille fut très-favorisé, car il s'en falloit un an tout entier qu'il n'eût l'âge. Il y en eut beaucoup qui ne vinrent pas à la cérémonie, parce qu'ils étoient employés pour le service du roi dans les provinces; et d'autres que le roi dispensa, parce que, comme il les avoit déclarés tard, et qu'à peine même ceux qui étoient à Paris avoient eu le temps de faire faire leurs habits, ceux qui seroient venus de si loin, ne les eussent pu avoir; par exemple, M. de Monaco, qui n'étoit parti pour aller chez lui, que dix jours auparavant que l'on déclarât la promotion, et M. de Richelieu, qui s'étoit fait un exil volontaire à Richelieu, parce qu'il avoit perdu en une fois plus de cent mille francs, qu'il n'étoit pas en état de payer.

Le roi paroissoit assez chagrin. Premièrement,

il étoit fort occupé, et l'étoit de choses désagréables; car le temps qu'un peu auparavant il passoit à régler ses bâtimens et ses fontaines, il le falloit employer à trouver les moyens de soutenir tout ce qui alloit tomber sur lui. L'Allemagne fondoit tout entière; il n'avoit aucun prince dans ses intérêts, et il n'en avoit ménagé aucun; les Hollandois, on leur avoit déclaré la guerre; les affaires d'Angleterre alloient si mal, que l'on craignoit tout au moins qu'il n'y eût un accommodement entre le roi et le prince d'Orange, qui retomberoit entièrement sur nous; et on trouvoit même que c'étoit le mieux qui nous pût arriver. Les Suédois, qui avoient été nos amis de tout temps, étoient devenus nos ennemis. Le roi d'Espagne disoit qu'il vouloit conserver la neutralité; mais celui-là, par-dessus les autres, ne faisoit rien, et l'on s'attendoit qu'il ne conserveroit cette neutralité que jusqu'au temps que nous serions bien embarrassés; ainsi, le roi vouloit, ou que les Espagnols se déclarassent, ou qu'ils lui donnassent deux villes, qui étoient Mons et Namur, comme ôtages de leur foi. La proposition étoit dure; mais aussi nous ne pouvions avoir d'avantage considérable qu'en Flandre; et Namur nous étoit absolument nécessaire, parce que c'étoit le seul passage qu'eussent les Hollandois et les Al-

lemands pour venir à notre pays. Nos côtes étoient fort mal en ordre; M. de Louvois, qui a la plus grande part au gouvernement, n'avoit pas trouvé cela de son district. Il savoit l'union qui étoit entre les deux rois, et cela lui suffisoit. Les vues fort éloignées ne sont pas de son goût. Il falloit nécessairement que la Hollande et l'Angleterre se joignissent pour nous faire du mal. Cette jonction ne pouvoit s'imaginer chez lui, et Dieu seul avoit pu prévoir que l'Angleterre seroit en trois semaines soumise au prince d'Orange; tout cela faisoit qu'on avoit négligé nos côtes.

Le dedans du royaume n'inquiétoit pas moins le roi; il y avoit beaucoup de nouveaux convertis, qui gémissoient sous le poids de la force; mais qui n'avoient ni le courage de quitter le royaume, ni la volonté d'être catholiques. Leurs ministres, qui étoient dans les pays éloignés, les avoient toujours flattés de se voir délivrer de la persécution dans l'année 1689. Ils voyoient l'événement d'Angleterre, qui commençoit dans ce temps. Ils recevoient tous les jours des lettres de leurs frères réfugiés, qui les fortifioient encore davantage, et, quand ils songeoient que tout le monde étoit contre le roi, ils ne doutoient point du tout qu'il ne succombât, et qu'il ne fût obligé

de leur accorder le rétablissement de leur religion. Outre les nouveaux convertis, il y avoit beaucoup d'autres gens mal contens dans le royaume, qui se joindroient à eux, si la fortune penchoit plus du côté des ennemis que du nôtre. Le roi voyoit tout cela aussi bien qu'un autre, et l'on eût été inquiet à moins. Il ne falloit pas une moindre grandeur d'âme et une moindre puissance que la sienne, pour ne pas se laisser accabler : le moyen d'avoir assez de troupes pour résister, en même-temps, à tout cela. On avoit compté sur les Suisses ; mais on se brouilla avec eux. Ils ne vouloient pas nous permettre de levées dans leurs états ; au contraire, ils en permettoient à l'empereur. Il y avoit un traité avec feu M. de Savoie, pour avoir trois mille hommes, qui étoient un petit secours : celui-ci fit le difficile ; le roi se dépita, et dit qu'il n'en vouloit plus. Enfin, M. de Savoie fut obligé de le prier de les prendre ; mais ce fut un très-médiocre secours. Il falloit donc que le roi tirât tout de son seul état. On délivra des commissions jusqu'au premier de janvier, et le roi fit une ordonnance pour la levée de cinquante mille hommes de milices dans toutes ses provinces, qui se transporteroient où l'on le jugeroit à propos, et cela fut divisé par régimens. On mettoit pour officiers tous gens qui

eussent servi, et les dimanches et les fêtes, on exerçoit cette milice à tirer. Enfin, le roi devoit se trouver, au printemps, plus de trois cent mille hommes, sans ses milices, et c'étoit infiniment. Tout le mois de décembre s'étoit passé en Allemagne à tirer des contributions, qu'on avoit poussées jusque dans les états de l'électeur de Bavière; et Feuquières, qui commandoit dans Heilbron, et qui avoit marché avec un gros détachement, avoit fait trembler tous ces pays. On s'étoit fait donner cinquante mille francs du côté de la Hollande, c'est-à-dire, dans le Brabant hollandois. Baloride y avoit marché et avoit brûlé un village au prince d'Orange, nommé Rosenthal, auprès de Breda, qui avoit refusé de payer la contribution. Elle étoit établie aussi dans les pays de Liége et de Juliers, et tout cet argent servoit très-utilement. Les troupes, à la vérité, en tiroient un très-médiocre avantage; car on ne leur en donnoit rien; mais c'est une habitude que l'on a prise en France, et dont on se trouve fort bien. On fut obligé, à la fin de décembre, de retirer les troupes que l'on avoit au delà du Rhin; mais on pilla et démolit les places, comme Heilbron, Stutgard, Zinsheim et beaucoup d'autres. On travailla à fortifier Pfortsheim, qui est une place à l'entrée du Wirtemberg, et dont la situation est

bonne, parce qu'elle est dans les montagnes. On travailloit aussi à la fortification de Mayence.

On fut quelque temps à la cour, sans entendre parler des affaires d'Angleterre; il n'en venoit aucune nouvelle sûre; on savoit seulement que les affaires du roi de cette île alloient très-mal. Il en arriva un gentilhomme de M. de Lausun, qui s'en étoit allé en Angleterre, au commencement de toutes ces affaires; on eut par lui des nouvelles; mais le bruit ne se répandit point de ce que c'étoit. Peu de jours après, on sut que la reine d'Angleterre étoit passée en France, avec le prince de Galles, sous la conduite de M. de Lausun, et qu'ils étoient arrivés à Calais. On jugea que ce courrier avoit été dépêché pour apporter au roi le projet de sa fuite, et pour savoir s'il l'approuvoit. On dit aussi que le roi d'Angleterre devoit arriver vingt-quatre heures après; mais on attendit son arrivée inutilement. Deux jours se passèrent sans que l'on dît rien du tout que le projet de sa fuite. On débitoit que les ports d'Angleterre étoient fermés. Enfin, il se répandit un bruit qu'il avoit été arrêté à Rochester, en se voulant sauver. Il n'avoit voulu dire ni à la reine, ni à M. de Lausun, le projet de sa fuite. A l'égard de la reine, la chose avoit été et bien projetée, et bien exécutée. Le roi d'Angleterre

avoit eu envie de faire sauver le prince de Galles, et l'avoit fait sortir de Londres, de peur de n'en être plus le maître. Il l'avoit confié à milord d'Ormond, qu'il avoit cru entièrement dans ses intérêts, et qui commandoit sa flotte. On conte qu'il lui ordonna de le faire sauver, que milord d'Ormond ne le voulut pas, et qu'il lui dit qu'il en seroit responsable à toute l'Angleterre ; ajoutant que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de lui renvoyer le prince, dont sa majesté feroit après ce qu'elle voudroit : le roi d'Angleterre fut désolé de voir que tout le monde lui manquoit ; car il douta que milord d'Ormond lui remît le jeune prince entre les mains, et il ne sut que le jour d'après qu'il l'avoit renvoyé. Le roi de la Grande-Bretagne avoit proposé à la reine, son épouse, de partir sans le prince de Galles ; mais elle n'y avoit pas voulu consentir : enfin, on lui apporta la nouvelle qu'il étoit arrivé ; on le laissa trois jours dans un faubourg de Londres. La reine, avec deux femmes, dont l'une étoit gouvernante du prince de Galles, appelée madame Fiden, son mari, M. de Lausun, et Saint-Victor partirent à l'entrée de la nuit. D'abord, le roi se coucha, comme à son ordinaire, avec la reine sa femme, et ils se relevèrent une heure après. Le roi s'étant habillé, la fit descendre par un degré

dérobé, et la remit entre les mains de M. de Lausun, qui avoit publié, depuis plusieurs jours, qu'il s'en retourneroit en France, et, à cet effet, avoit retenu un yacht et un carrosse de louage pour les conduire. Quand il fut arrivé à son carrosse, le cocher jura qu'il ne vouloit point marcher : cependant, le temps pressoit. M. de Lausun lui donna de l'argent, qui lui fit entendre raison; mais, dans le temps qu'il montoit sur son siége, il vint une émeute, sur ce qu'on disoit que des catholiques se sauvoient, qui les remit encore en danger d'être arrêtés; mais le cocher, qui eut peur, se dépêcha par le moyen de l'argent que lui donna encore M. de Lausun; ainsi, ils se sauvèrent de ce danger, et arrivèrent heureusement au yacht. On fit entrer le prince de Galles, sans que le patron s'en aperçût; la reine se cacha extrêmement, et remit son voyage entre les mains de Dieu. Cependant, tous les périls n'étoient pas évités; car l'armée navale de Hollande croisoit dans la Manche, et le vent les pouvoit rejeter en Angleterre. Quand le yacht se mit en mer, le vent étoit excellent; mais il changea peu de temps après. La nuit venue, le vent fut si fort, qu'il fallut plier toutes les voiles. Le patron ne savoit où il en étoit; il entendit du bruit, il crut être auprès de quelque port; mais

peu de temps après, il entendit les cloches dont on se sert pour appeler à la prière dans les vaisseaux. Alors, il jugea qu'il étoit au milieu de la flotte de Hollande, et jugea vrai. Le vent s'étant un peu abaissé, on mit les voiles, et le yacht arriva enfin heureusement à Calais, vers les neuf heures du matin. Le garde du port, qui vit arriver ce yacht, envoya avertir le gouverneur, qui étoit M. de Charost. Il envoya deux chaloupes pour reconnoître, selon la coutume.

L'affaire de M. de Charost et de M. de Lausun a fait trop de bruit pour ne la pas rapporter ici. Quand on fut revenu de reconnoître, on vint dire à M. de Charost que c'étoit M. de Lausun. Ils étoient amis. Le duc de Charost alla au-devant de lui et l'embrassa. M. de Lausun le pria de lui donner un logement pour deux dames de ses amies, qui s'étoient sauvées d'Angleterre avec lui. Le duc de Charost lui répondit qu'il étoit bien fâché de ne les pouvoir loger chez lui, parce que sa maison étoit toute perçée et qu'il y pleuvoit ; mais qu'il lui alloit donner le meilleur logement de la ville. En même temps, il pressa M. de Lausun de lui dire qui étoient ces femmes. Celui-ci en fit quelque difficulté; enfin, il lui dit que c'étoit la reine d'Angleterre; mais qu'elle ne vouloit pas être reconnue; qu'il ne falloit lui

rendre ni honneur, ni marque de distinction, et qu'autrement, on la mettroit au désespoir. M. de Charost ne crut point M. de Lausun, et s'en alla au devant d'elle pour lui rendre, à ce qu'il dit, tous les honneurs qu'il put. Il lui envoya chez elle des gardes, reçut les ordres de sa majesté, et se retira ensuite, pour en donner avis à la cour. Quand il eut dit à M. de Lausun ce qu'il alloit faire, celui-ci lui répondit qu'il s'en donnât bien de garde, et qu'il alloit tout gâter, parce qu'elle ne vouloit pas de ces honneurs. Il se fâcha presque contre M. de Charost, qui, ne voulant pas entendre raison, dit qu'il faisoit son devoir, et que tout ce qu'il pouvoit lui accorder, c'étoit de lui donner le temps d'écrire. Il fit ensuite fermer la porte de la ville, ordonna que l'on ne donnât point de chevaux de poste, et donna avis de l'arrivée de la reine et du prince de Galles. Quand le patron du yacht vint demander permission de s'en retourner, M. de Lausan dit encore au duc de Charost qu'il falloit absolument le retenir. M. de Charost répondit qu'il avoit ordre de ne faire aucune violence aux Anglois; que tout ce qu'il pouvoit faire seroit de l'amuser et de lui conseiller de ne pas s'en retourner; mais qu'il ne l'arrêteroit pas autrement; et il arriva que le patron ne voulut point adhérer aux conseils du duc.

Pendant tout le temps que la reine demeura à Calais, M. de Charost fit servir trois tables pour elle et pour sa suite, et lui rendit toujours tous les honneurs qui étoient dus à une majesté. Cependant, après l'arrivée de M. de Lausun, le bruit se répandit ici que M. de Charost avoit très-mal rempli son devoir à cet égard; que le service du roi se faisoit fort mal à Calais; et que la place n'étoit pas seulement gardée; mais il s'en justifia, et, à son retour, il fut fort bien traité du roi. Lorque le courrier de M. de Charost arriva ici, ce fut une fort grande joie à la cour, où l'on attendoit, avec impatience, des nouvelles du roi d'Angleterre; on savoit qu'il devoit se sauver peu de temps après la reine; mais on n'avoit point de nouvelles de son arrivée, et les ports d'Angleterre étoient fermés. Il vint un bruit que le roi avoit été arrêté à Rochester, déguisé, en se voulant sauver. Ce bruit vint, sans que l'on sût par où: à celui-là, succédèrent d'autres bruits, comme il arrive toujours dans les événemens extraordinaires; enfin, on eut des nouvelles sûres, qui étoient que le roi, s'étant déguisé en chasseur, comme il alloit entrer dans un bateau qui le devoit conduire à des bâtimens françois répandus sur la côte, et cachés dans des rochers, des paysans ivres l'avoient arrêté, disant que des ca-

tholiques s'enfuyoient; et, sous ce prétexte, ils l'avoient conduit dans les prisons de Rochester. Il y fut reconnu, et la noblesse des environs vint l'en retirer, lui baiser la main, et lui rendre les soumissions qu'ils devoient à leur roi. Ces gentilshommes se plaignirent à sa majesté de ce qu'elle vouloit les abandonner. Comme l'on conduisoit le roi à Rochester, il se souvint d'un certain milord du voisinage de cette ville, et il lui manda la peine où il étoit. Le milord lui fit réponse que sa majesté pouvoit se tirer d'affaire, comme elle jugeroit à propos, mais que, puisqu'il ne lui étoit bon à rien, il ne l'iroit pas trouver. Le roi fut reconduit à Londres, et logé, comme à l'ordinaire, dans son palais de Windsor, où ses peuples se vinrent plaindre à lui, de ce qu'il les vouloit abandonner.

La reine d'Angleterre vint de Calais à Boulogne, où elle demeura quelque temps, pour savoir des nouvelles de son époux. On peut croire qu'elle apprit ce qui se passoit avec un déplaisir mortel. On le lui avoit caché d'abord; mais, étant à la fenêtre, elle reconnut un des domestiques du roi, qui s'étoit sauvé, et qui devoit se sauver avec lui. A l'égard de la cour de France, tout y étoit comme à l'ordinaire. Il y a un certain train qui ne change point; toujours les mê-

mes plaisirs, toujours aux mêmes heures, et toujours avec les mêmes gens. M. de Lausun avoit écrit de Calais une lettre au roi, où il lui avoit mandé qu'il avoit fait serment au roi d'Angleterre de ne remettre la reine sa femme, et le prince de Galles, qu'entre ses mains; que, comme il n'étoit pas assez heureux pour voir sa majesté britannique, il le prioit de vouloir bien le dispenser de son serment, et de lui ordonner entre les mains de qui il remettroit la reine et le prince de Galles. Le roi fit réponse, de sa main, à M. de Lausun, lui manda qu'il n'avoit qu'à revenir à la cour, envoya un lieutenant des gardes, un exempt, quarante gardes, M. le premier avec des carrosses, des maîtres d'hôtel, et ce qui étoit nécessaire pour la reine fugitive. Le roi dit ensuite qu'il venoit d'écrire à un homme qui avoit beaucoup vu de son écriture, et qui seroit bien aise d'en revoir encore. Cette attention du roi pour M. de Lausun en donna une grande aux ministres, qui ne l'aimoient pas, et les mit dans une furieuse appréhension que le goût du roi pour M. de Lausun ne recommençât; sa majesté envoya M. de Seignelay à mademoiselle, pour lui dire, qu'après les services que M. de Lausun venoit de lui rendre, il ne pouvoit s'empêcher, en aucune façon, de le voir. Mademoi-

selle s'emporta, et dit : C'est donc là la reconnoissance de ce que j'ai fait pour les enfans du roi ! Enfin, elle fut dans une rage si épouvantable, qu'elle ne la put cacher à personne. Un des amis de M. de Lausun fut chargé de lui présenter une lettre de sa part. Elle la prit et la jeta dans le feu en sa présence ; mais cet ami la retira, et représenta à mademoiselle que du moins elle la devoit lire ; mais mademoiselle alla s'enfermer, et revint, un moment après, dans la chambre, dire qu'elle l'avoit brûlée sans la lire.

On fit alors des chevaliers du Saint-Esprit avec le moins de cérémonies que l'on put, le roi ayant une aversion naturelle pour tout ce qui le contraint ; on les fit en deux fois, parce qu'autrement il eût fallu trop de temps. La moitié fut faite à vêpres la veille du jour de l'an, et l'on commença par les gens titrés. Le lendemain, on acheva le reste à la messe : il ne s'y passa rien de considérable. Deux jours auparavant, il y avoit eu une grande dispute entre les ducs de la Rochefoucault et de Chevreuse. Le duc de Luynes, père du dernier, s'étoit défait de son duché en faveur de son fils, et ce duché étoit plus ancien que celui de la Rochefoucault : par conséquent, il prétendoit passer à la cérémonie. M. de la Rochefoucault soutint qu'il n'étoit pas reçu duc

de Luynes; mais seulement de Chevreuse, qu'ainsi il ne passeroit qu'au rang de Chevreuse. Ils se disputèrent. Enfin le dernier obtint du roi un ordre pour que le premier président le fît recevoir, sans que les chambres fussent assemblées, et il fut reçu le jour même de la cérémonie. Le duché de Chevreuse fut cédé au comte de Montfort. On envoya porter l'ordre par des courriers aux gens éloignés, que le roi avoit honorés du cordon bleu. Je ne puis m'empêcher de dire ici la manière dont cet honneur fut reçu par deux personnes de différent caractère, dont l'une étoit M. de Boufflers, et l'autre le marquis d'Huxelles. Le premier le reçut en remerciant bien humblement Dieu et le roi des grâces continuelles dont ils le combloient, et, dans ses actions de grâces, il cherchoit les termes de la plus profonde reconnoissance pour le roi et pour M. de Louvois. L'autre ne remercia que M. de Louvois, et recommanda au courrier de lui dire en même temps, que, si l'ordre l'empêchoit d'aller au cabaret et tels autres lieux, il le lui renverroit. Je dois ajouter ici que ces deux hommes, de caractère si différent, sont tous deux très-honnêtes gens. Voilà une petite digression un peu burlesque.

M. de Lausun, après avoir reçu du roi la permission de le saluer, vint à la cour; dans les

transports d'une joie extraordinaire, il jeta ses gants et son chapeau aux pieds du roi, et tenta toutes les choses qu'il avoit autrefois mises en usage pour lui plaire. Le roi fit semblant de s'en moquer. Quand Lausun eut vu le roi, il s'en retourna trouver la reine d'Angleterre, qui venoit se rendre à la cour, n'ayant point de nouvelles de son époux. On dit d'abord qu'on la logeroit à Vincennes; mais le roi jugea plus à propos de lui donner St.-Germain. Pendant qu'elle étoit en chemin, la nouvelle arriva que le prince d'Orange avoit fait arrêter le roi d'Angleterre; l'exemple de la mort tragique de Charles I.er, son père, fit trembler pour lui; mais, le soir même, le roi dit, en s'en allant à son appartement, qu'il avoit des nouvelles que ce prince étoit en sûreté. Un valet de garde-robe françois, que sa majesté britannique avoit depuis long-temps, l'avoit vu s'embarquer proche de Rochester. De là ce prince étoit venu repasser à Douvres, et ensuite avoit passé à Ambleteuse, petit port auprès de Boulogne. Le valet de chambre étoit venu devant, et avoit rapporté qu'il avoit entendu tirer le canon à Calais; qu'apparemment c'étoit son maître qui y arrivoit. Toute la soirée se passa, sans que l'on fût étonné de n'avoir point d'autres nouvelles de l'arrivée du roi d'Angleterre; mais, le len-

demain, on fut au lever fort consterné, quand on vit qu'il n'y en avoit point encore. On trouvoit que la nuit étoit trop longue pour que, si le canon que l'on avoit entendu tirer à Calais eût été pour lui, le courrier n'en fût pas arrivé. On commença à raconter le matin que milord Feversham, frère de M. de Duras, avoit été arrêté par le prince d'Orange, comme il venoit lui parler de la part du roi d'Angleterre; que le prince d'Orange avoit mandé au roi d'Angleterre qu'il falloit qu'il sortît de Windsor, parce que, tant qu'il y seroit, on ne pouvoit pas travailler aux choses nécessaires pour le bien de l'état. Le roi en fit quelque difficulté; mais, peu de momens après, le prince d'Orange lui renvoya dire qu'il le falloit, et qu'il se retirât à Hamptoncour, qui est une maison des rois d'Angleterre. Le roi manda qu'il n'y pouvoit pas aller, parce qu'il n'y avoit aucun meuble; mais que, s'il le lui permettoit, et qu'il le jugeât à propos, il iroit à Rochester. Le prince d'Orange y consentit, et lui manda en même-temps que, pour sa sûreté, il lui donneroit quarante de ses gardes pour l'y conduire. Il fallut en passer par où le prince d'Orange voulut, et le roi sortit ainsi en peu de momens de Windsor. Sa majesté britannique fut gardée très-étroitement. Le premier jour, le prince d'Orange lui avoit donné

presque tous gardes catholiques et un officier; ils entendirent la messe avec lui. Quand le roi fut à Rochester, on le garda moins. Il y avoit des portes de derrière, à son palais; un domestique qui étoit au roi, lui fit trouver des chevaux, dont il se servit. Il partit à l'entrée de la nuit, et se rendit à un endroit où l'attendoit un petit bateau pour le conduire à un plus grand bâtiment. En arrivant à la petite barque, il y trouva des paysans ivres, qui l'obligèrent de boire à la santé du prince d'Orange. Sa majesté leur donna de l'argent pour y boire encore. On comptoit aussi toutes les particularités qu'avoit dites le valet de garde-robe le matin, et chacun raisonnoit selon sa portée. Les uns croyoient que le prince d'Orange lui avoit fourni les moyens de s'embarquer, afin de le faire ensuite jeter dans la mer; les autres, afin de le faire transporter en Zélande, où il le retiendroit prisonnier. Enfin chacun donnoit pour bon ce qui lui passoit par la tête. Le roi étoit triste, les ministres fort embarrassés.

Le roi étoit à la messe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du roi d'Angleterre, quand M. de Louvois y entra, pour dire à sa majesté que M. d'Aumont venoit de lui envoyer un courrier, qui lui annonçoit l'arrivée du roi d'Angleterre à Ambleteuse. La joie fut extrême

à la cour, et égale entre les gens de qualité et les domestiques. On dépêcha aussitôt un courrier à la reine d'Angleterre, qui étoit en chemin. M. le Grand étoit parti dès le matin pour aller la recevoir à Beaumont. Pour le roi d'Angleterre, à ce que conta le courrier, il étoit dans un très-petit bâtiment, où il avoit quelques gens armés avec lui, et quelques grenadiers. Il aperçut de loin un vaisseau plus gros que le sien; il donna ses ordres pour se défendre en cas qu'il fût attaqué; mais, quand ils s'approchèrent, il reconnut que c'étoit un vaisseau françois: la joie fut grande de part et d'autre. Il se mit dans ce vaisseau, et arriva fort heureusement; mais pourtant très-fatigué; car il y avoit bien du temps que ses nuits n'étoient pas bonnes.

Le roi alla de Versailles à Chatou, au devant de la reine d'Angleterre et du prince de Galles. Il y attendit, avec une fort grosse cour à sa suite, cette reine, qui arriva un moment après. Elle fut reçue parfaitement bien. Sa majesté britannique parla avec tout l'esprit et toute la politesse que l'on peut avoir, plus même que les femmes ordinaires n'en peuvent conserver dans des malheurs aussi grands qu'étoient les siens. Le roi la conduisit à S.t-Germain, et fit ce qu'il put pour adoucir ses peines, qui étoient extrêmement dimi-

nuées par la joie d'avoir appris que le roi, son époux, étoit en France, et en bonne santé. Après cela, le roi s'en retourna à Versailles, et envoya le lendemain chez la reine une toilette magnifique, avec tout ce qu'il lui falloit pour l'habiller, et ce qui étoit nécessaire pour le prince de Galles; le tout travaillé sur le modèle de ce que l'on avoit fait pour M. de Bourgogne. Avec cela, l'on mit une bourse de six mille pistoles sur la toilette de la reine; on lui en avoit déjà donné quatre mille à Boulogne. Le lendemain, jour que le roi d'Angleterre arrivoit, le roi l'alla attendre à St.-Germain, dans l'appartement de la reine. Sa majesté y fut une demi-heure ou trois quarts d'heure avant qu'il arrivât : comme il étoit dans la garenne, on le vint dire à sa majesté, et puis on vint avertir quand il arriva dans le château. Pour lors, sa majesté quitta la reine d'Angleterre, et alla à la porte de la salle des gardes au devant de lui. Les deux rois s'embrassèrent fort tendrement, avec cette différence, que celui d'Angleterre, y conservant l'humilité d'une personne malheureuse, se baissa presqu'aux genoux du roi. Après cette première embrassade, au milieu de la salle des gardes, ils se reprirent encore d'amitié; et puis, en se tenant la main serrée, le roi le conduisit à la reine, qui étoit dans son lit.

Le roi d'Angleterre n'embrassa point sa femme, apparemment par respect.

Quand la conversation eut duré un quart-d'heure, le roi mena le roi d'Angleterre à l'appartement du prince de Galles. La figure du roi d'Angleterre n'avoit pas imposé aux courtisans : ses discours firent encore moins d'effet que sa figure. Il conta au roi, dans la chambre du prince de Galles, où il y avoit quelques courtisans, le plus gros des choses qui lui étoient arrivées, et il les conta si mal, que les courtisans ne voulurent point se souvenir qu'il étoit Anglois, que par conséquent il parloit fort mal françois, outre qu'il bégayoit un peu, qu'il étoit fatigué, et qu'il n'est pas extraordinaire qu'un malheur aussi considérable que celui où il étoit diminuât une éloquence beaucoup plus parfaite que la sienne.

Après être sortis de chez le prince de Galles, les deux rois s'en revinrent chez la reine. Sa majesté y laissa celui d'Angleterre, et s'en revint à Versailles. Presque tous les honnêtes gens furent attendris à l'entrevue de ces deux grands princes. Le lendemain au matin, le roi d'Angleterre eut à son lever tout ce qui lui étoit nécessaire, et dix mille pistoles sur sa toilette. L'après-dînée, ce prince vint à Versailles voir le roi, qui fut le recevoir à l'entrée de la salle des gardes, et le me-

na dans son petit appartement. Ensuite, il fut voir madame la dauphine, monseigneur, monsieur et madame. Il demeura très-long-temps avec le roi. Monseigneur et monsieur furent rendre la visite à St.-Germain. Il y eut de grandes contestations pour les cérémonies : le roi voulut que le roi d'Angleterre traitât monseigneur d'égal, et le roi d'Angleterre y consentit, pourvu que le roi traitât le prince de Galles de même. Enfin, il fut décidé que le dauphin n'auroit qu'un siége pliant devant le roi d'Angleterre, mais qu'il auroit un fauteuil devant la reine. Les princes du sang avoient aussi leurs prétentions, disant que, comme ils n'étoient pas sujets du roi d'Angleterre, ils devoient avoir aussi d'autres traitemens. A la fin, tout cela se passa fort bien; mais, quand il fut question des femmes, cela ne fut pas si aisé. Les princesses du sang furent trois ou quatre jours sans aller chez sa majesté d'Angleterre, et, quand elles y furent, les duchesses ne les suivirent pas. Celles-ci prétendirent avoir les deux traitemens, celui de France, qui est de s'asseoir devant leur souveraine, et celui d'Angleterre, qui est de la baiser. La reine d'Angleterre, qui, quoique glorieuse, ne laisse pas d'être fort raisonnable, dit au roi qu'il n'avoit qu'à ordonner; qu'elle feroit tout ce qu'il voudroit, et qu'elle le

prioit de choisir lui-même le cérémonial qu'elle observeroit. Enfin, il fut décidé que les duchesses s'en tiendroient à celui de France. Quand la reine d'Angleterre vint à Versailles, la magnificence l'en surprit, et sur-tout la grande galerie, qui, sans contredit, est la plus belle chose de l'univers en son genre; aussi la loua-t-elle extrêmement, mais dans les termes qui convenoient, et qui pouvoient faire plaisir au roi. Elle fit les mêmes visites qu'avoit faites le roi, son époux, et s'en retourna à S.t-Germain avec de très-grands applaudissemens.

Pendant ce temps-là, il arrivoit toujours des troupes du côté du Rhin; les contributions diminuoient, et il falloit abandonner les villes où nous nous étions étendus. On commença par Heilbron et par le pays de Wirtemberg. On le pilla bien auparavant; mais dans le temps que l'on sortit d'Heilbron par une porte, les ennemis, qui y entroient par l'autre, donnèrent sur une petite arrière-garde, tuèrent des malades que l'on avoit laissés dans la ville, et que l'on n'avoit pas encore pu retirer. Toutes les troupes, qui étoient de ce côté-là, se retirèrent à Pfortsheim, et celles qui étoient un peu plus avancées de l'autre côté, se retirèrent à Heidelberg. On y rassembla une forte garnison; celle de Manheim fut aussi renfor-

cée. La précipitation avec laquelle il fallut quitter tout cela, ne fit honneur ni à la France, ni à ses troupes, ni aux généraux qui avoient eu la conduite de cette retraite. On en donna le tort au comte de Tessé; et, entr'autres choses, on trouva mauvais qu'un homme qui a servi, ne sût pas que, quand on se retire d'une place, on en ferme les portes, hors celles par où l'on sort.

Le roi d'Angleterre étoit à St.-Germain, recevant les respects de toute la France; les ministres y furent des premiers; l'archevêque de Reims, frère de M. de Louvois, le voyant sortir de la messe, dit, avec un ton ironique: *Voilà un fort bon homme; il a quitté trois royaumes pour une messe :* belle réflexion dans la bouche d'un archevêque! On régla pour la maison du roi d'Angleterre six cent mille francs, et, pendant le premier mois, il eut toujours les officiers du roi pour le servir. Tous les jours, il arrivoit beaucoup de cordons bleus anglois. Le roi voulut lever deux régimens, de deux mille hommes chacun, qu'il donna aux deux enfans du roi d'Angleterre.

Malgré les fâcheuses circonstances de son état, sa majesté britannique ne laissoit pas d'aller courageusement à la chasse avec monseigneur; et piquoit comme eût pu faire un homme de vingt ans, qui n'a d'autre souci que celui de se diver-

tir. Cependant, ses affaires alloient fort mal; car le prince d'Orange avoit été reçu du peuple de Londres avec de très-grandes acclamations; presque tous les grands étoient pour lui. Il n'étoit question que de trouver la manière d'assembler un nouveau parlement; car le roi qui, un peu avant que de quitter son royaume, avoit convoqué le parlement, l'avoit cassé en partant, et avoit jeté les sceaux du royaume dans la mer. On rit beaucoup en France, en songeant à cet expédient que sa majesté britannique avoit trouvé, et cependant cela ne laissoit pas de faire quelqu'embarras en Angleterre, à cause de leurs lois. A la vérité, l'embarras fut bientôt levé. On apprit ici que tout se disposoit à faire une élection du prince d'Orange à la royauté, bien qu'on ne laissât pas de proposer d'autres milieux; mais ils ne convenoient pas au prince, qui vouloit être roi, quoiqu'il en pût être. L'Irlande tenoit toujours ferme pour son premier roi; seulement il y eut un petit parti de protestans irlandois qui s'éleva contre; mais il fut abattu en très-peu de temps par Tirconel, qui étoit vice-roi d'Irlande, et avoit amassé beaucoup de milices, généralement mal disciplinées, sans armes et sans munitions. Cela ne témoignoit que de la bonne volonté. Tirconel pria le roi de passer en Irlande,

et l'assura que ce voyage lui seroit très-avantageux. Le roi fut quelque temps à se résoudre; et, pendant ce temps-là, l'on envoya un homme de confiance, nommé Pointis, capitaine de vaisseau, pour rendre compte de l'état où il avoit trouvé tout, et pour prendre des mesures plus justes.

Plus les François voyoient le roi d'Angleterre, moins on le plaignoit de la perte de son royaume. Ce prince n'étoit obsédé que des jésuites: il vint faire un voyage à Paris; d'abord il alla descendre aux grands jésuites, causa très-long-temps avec eux, et se les fit tous présenter. La conversation finit par dire qu'il étoit de leur société. Cela parut d'un très-mauvais goût: ensuite il alla dîner chez M. de Lausun. On faisoit presque tous les quinze jours un voyage à Marly, de quatre ou cinq jours. C'est, comme on sait, une maison entre St.-Germain et Versailles, que le roi aime fort, et où il va faire de petits voyages, afin d'être moins obsédé de la foule des courtisans. Le roi et la reine d'Angleterre y furent. On représentoit à Trianon, qui est une autre maison que le roi a fait bâtir à un bout du canal, un petit opéra sur le retour du dauphin. La princesse de Conti, madame la duchesse, et madame de Blois y dansoient, et en étoient assurément le principal ornement; car, du reste, les

vers en étoient très-mauvais, et la musique des plus médiocres. Sa majesté pria le roi et la reine d'Angleterre d'y venir, et leur donna ce plaisir.

Madame de Maintenon, qui est fondatrice de St.-Cyr, toujours occupée du dessein d'amuser le roi, y fait souvent faire quelque chose de nouveau à toutes les petites filles qu'on élève dans cette maison, dont on peut dire que c'est un établissement digne de la grandeur du roi et de l'esprit de celle qui l'a inventé, et qui le conduit : mais quelquefois les choses les mieux instituées dégénèrent considérablement; et cet endroit, qui, maintenant que nous sommes dévots, est le séjour de la vertu et de la piété, pourra quelque jour, sans percer dans un profond avenir, être celui de la débauche et de l'impiété. Car de songer que trois cents jeunes filles, qui y demeurent jusqu'à vingt ans, et qui ont à leur porte une cour remplie de gens éveillés, sur-tout quand l'autorité du roi n'y sera plus mêlée; de croire, dis-je, que de jeunes filles et de jeunes hommes soient si près les uns des autres sans sauter les murailles, cela n'est presque pas raisonnable. Mais revenons à ce que je disois : madame de Maintenon, pour divertir ses petites filles et le roi, fit faire une comédie par Racine, le meilleur poëte du temps, que l'on a tiré de sa

poésie, où il étoit inimitable, pour en faire, à son malheur et celui de ceux qui ont le goût du theâtre, un historien très-imitáble. Elle ordonna au poëte de faire une comédie; mais de choisir un sujet pieux : car, à l'heure qu'il est, hors de la piété, point de salut à la cour, aussi bien que dans l'autre monde. Racine choisit l'histoire d'Esther et d'Assuérus, et fit des paroles pour la musique. Comme il est aussi bon acteur qu'auteur, il instruisit les petites filles; la musique étoit bonne; on fit un joli théâtre et des changemens. Tout cela composa un petit divertissement fort agréable pour les petites filles de madame de Maintenon; mais, comme le prix des choses dépend ordinairement des personnes qui les font, ou qui les font faire, la place qu'occupe madame de Maintenon, fit dire à tous les gens qu'elle y mena, que jamais il n'y avoit rien eu de plus charmant; que la comédie étoit supérieure à tout ce qui s'étoit jamais fait en ce genre là, et que les actrices, même celles qui étoient transformées en acteurs, jetoient de la poudre aux yeux de la Champmeslé, de la Raisin, de Baron et des Montfleury. Le moyen de résister à tant de louanges! Madame de Maintenon étoit flattée de l'invention et de l'exécution. La comédie représentoit, en quelque sorte, la chute de madame de Mon-

tespan, et l'élévation de madame de Maintenon. Toute la différence fut qu'Esther étoit un peu plus jeune, et moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisoit du caractère d'Esther, et de celui de Vasthi à madame de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement qui n'avoit été fait que pour la communauté, et pour quelques-unes de ses amies particulières. Le roi en revint charmé : les applaudissemens que sa majesté donna, augmentèrent encore ceux du public. Enfin, l'on y porta un degré de chaleur qui ne se comprend pas; car il n'y eut ni petit ni grand qui n'y voulût aller; et ce qui devoit être regardé comme une comédie de couvent, devint l'affaire la plus sérieuse de la cour. Les ministres, pour faire leur cour, en allant à cette comédie, quittoient leurs affaires les plus pressées. A la première représentation où fut le roi, il n'y mena que les principaux officiers qui le suivent, quand il va à la chasse. La seconde fut consacrée aux personnes pieuses, telles que le père de la Chaise, et douze ou quinze jésuites, auxquels se joignit madame de Miramion, et beaucoup d'autres dévots et dévotes. Ensuite, cela se répandit aux courtisans. Le roi crut que ce divertissement seroit du goût du roi d'Angleterre ; il l'y mena, et la reine aussi.

Il est impossible de ne point donner de louanges à la maison de St.-Cyr, et à l'établissement : ainsi, ils ne s'y épargnèrent pas, et y mêlèrent celles de la comédie. Tout le monde crut toujours que cette comédie étoit allégorique ; qu'Assuérus étoit le roi ; que Vasthi, qui étoit la femme concubine détrônée, paroissoit pour madame de Montespan ; Esther tomboit sur madame de Maintenon ; Aman représentoit M. de Louvois ; mais il n'y étoit pas bien peint, et apparemment Racine n'avoit pas voulu le marquer.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DES MÉMOIRES DE LA COUR DE FRANCE, ET DU TOME SECOND.




